VALLERY-RADOT

SOUVENIRS

LITTÉRAIRES

Amicis reliquiæ

a4858370
PQ
139
.V34
1877
SMRS

SOUVENIRS

LITTÉRAIRES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/souvenitslittr00vall

VALLERY-RADOT

SOUVENIRS
LITTÉRAIRES

PUBLIÉS PAR

RENÉ VALLERY-RADOT

Amicis reliquiæ.

PARIS
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1877

MON PÈRE

I

Le collége d'Avallon était bien fier en 1825. Il avait un élève de onze ans que l'on se montrait du doigt jusque dans les faubourgs. Cet élève était toujours premier; il avait tous les prix de sa classe; les professeurs en rêvaient; les mères étaient jalouses. Rien ne manquait à cet enfant. On lisait dans son regard une grande douceur, et, si la malice se glissait parfois dans son sourire, c'était l'affaire d'un instant; la bonté revenait bien vite. Déjà, par sa modestie, il se faisait pardonner sa supériorité. On l'aimait partout, partout on le vantait.

On le vantait si bien qu'un M. Barthélemy, qui passait à Avallon, entendant parler à table d'hôte de ce petit collégien, voulut le voir et

causer avec lui. M. Barthélemy était maître de pension. A peine eut-il aperçu mon père, qu'il se dit tout de suite : « Je vois cet enfant-là au concours général. »

M. Barthélemy fit une visite à mes grands-parents, les complimenta sur leur fils, leur dit que ce serait dommage de laisser dans un collége de sous-préfecture un enfant si remarquablement doué, que lui, M. Barthélemy, avait une pension à Paris voisine du collége Bourbon. C'est au collége Bourbon qu'il envoyait tous ses élèves. Il en avait beaucoup; chaque année bien des familles de province lui confiaient leurs enfants, qui revenaient aux grandes vacances bien portants, bien instruits, les bras chargés de prix, — parfois de prix gagnés au grand concours.

Pressés de confier ainsi leur fils, mes grands-parents hésitèrent d'abord, puis s'informèrent, puis enfin consentirent.

Le petit collégien partit tristement. Dans un coin de la diligence, la tête tournée du côté

d'Avallon, il regarda longtemps la tour d'horloge, les jardins en terrasse, les bois du Morvan, les rochers couverts de bruyères qui s'éloignaient et s'effaçaient. Ainsi s'éloignait et s'effaçait pour lui toute sa vie d'enfant.

Durant ce voyage, mon grand-père avait le cœur trop serré lui-même pour consoler mon père. Arrivés à Paris, ils descendirent rue du Mail, à l'hôtel de Bruxelles. Quand mon père se réveilla le lendemain matin dans une chambre d'hôtel et qu'il entendit, non plus les petits sabots des laitières que l'on entend claquer légèrement dans les rues paisibles d'Avallon, mais les charrettes, les camions entrant dans les messageries, tout ce bruit enfin de Paris qui s'éveille; quand il vit cette foule de gens affairés, et qu'il se dit que dans cette foule, que dans cette ville, personne ne songerait à lui, il eut peur de son isolement et se mit à fondre en larmes.

« Je ne repartirai que demain, lui dit son père, et même, — ajouta-t-il le soir, — si tu veux revenir à Avallon, tu me le diras franche-

ment demain matin, nous reviendrons ensemble. »

Mon père réfléchit toute la nuit. Il réfléchit non à son chagrin, mais au désir de sa famille, et son parti fut pris.

« Eh bien, lui demanda mon grand-père le matin, qu'as-tu décidé?

— Je reste et je suis consolé. »

Et, ses larmes séchées, il se hâta de dire :

« Allons tout de suite chez M. Barthélemy. »

M. Barthélemy reçut mon père à bras ouverts, le mena au collége Bourbon et attendit avec impatience la composition d'essai. Mon père fut premier. Tous les regards de la classe se tournèrent vers ce nouveau qui, dissimulé dans un coin, tenait si peu de place et faisait si peu de bruit que personne ne l'avait remarqué. Nouvelle composition, nouvel étonnement des ca-

marades. On se demanda si ce serait longtemps comme cela. Et de 1825 à 1833, ce fut toujours comme cela.

Un vieux professeur de l'Université à qui l'on présentait mon père, il y a quelques mois, lui dit :

« Mais je vous connais depuis cinquante ans! Vincent-Félix Vallery-Radot, né à Corbigny (Nièvre), celui qu'on appelait en 1826, ajouta-t-il en souriant, le premier sixième de France. »

Dans les lettres de mon père à son père, écrites à cette date de 1826, je me rappelle avoir lu ce post-scriptum :

« Il paraît que le docteur Guiard, ton ancien camarade, vient d'avoir une petite fille. »

Cette petite fille dont mon père parlait ainsi, à la fin d'une lettre, dans un post-scriptum, devait tenir une bien grande place dans sa vie.

C'est sur les bancs du collége que mon père

connut Ernest Legouvé, Alain Le Chartier, Alfred Le Roux, Eugène Labiche. Que de souvenirs dans tous ces noms! Alain Le Chartier, fier de son ami, voulut le mener chez la maréchale de Gouvion Saint-Cyr. Madame de Gouvion Saint-Cyr et son fils firent à l'ami d'Alain l'accueil le plus affectueux. Au bout de quelques mois, la maréchale appelait son fils et mon père ses deux enfants. Dès lors, mon père eut un foyer ami. Ses jours de congé ne furent plus ses jours les plus tristes; il les passait tous avec Laurent de Gouvion Saint-Cyr. Tous deux du même âge avaient les mêmes goûts et le même cœur : ils s'aimaient à dix-sept ans comme de vieux amis, ils s'aimèrent à soixante avec toute l'ardeur de la jeunesse.

Chaque année de collége apportait à mon père de nouveaux succès; il tenait toujours le premier rang. Une seule fois, à son entrée en rhétorique, il subit un échec : il fut second. On avait composé en version latine. Le jour des places arrive. Le professeur, tenant entre ses mains les deux premières copies, les regardait, les relisait pour

la vingtième fois, et pour la vingtième fois semblait plus indécis. A la fin, il exprima tout haut son embarras et en appela au suffrage des élèves pour classer ces deux copies si parfaites l'une et l'autre. C'était entre mon père et son voisin que se livrait la lutte électorale. Ce voisin était un *nouveau* et paraissait confus. Pendant que la voix houleuse du suffrage universel montait et grondait, ce malheureux voisin disait à mon père :

« Je n'aime pas le suffrage universel. Tu vas voir ce qu'ils vont faire.

— Laisse-les faire.

— Mais enfin comment veux-tu que j'accepte de passer avant toi, quand c'est toi qui as fait toute ma composition ?

— Silence! cria le professeur. Voici le résultat du vote. Eh bien, Vallery-Radot, tenez-vous sur vos gardes; vous avez un sérieux rival. »

Quelle que fût sa bonté, mon père ne se donna

point des rivaux comme celui-là au concours général.

Telles furent les premières années de mon père. N'est-ce pas que c'est bien ainsi que vous me les avez racontées, mon cher grand-père?

II

« Je me suis lié, dit Hégésippe Moreau dans une de ses lettres, avec un jeune homme dont je vous ai déjà dit un mot. Ce jeune homme, à vingt ans, montre des talents extraordinaires et une ambition effrénée. »

Ce jeune homme, c'était mon père. Oui, mon père, dont la vie fut volontairement si cachée, a été très-ambitieux... pendant six mois. Vous ne sauriez imaginer tous les plans de comédies, de drames, de romans, d'études littéraires qu'il a tracés à l'époque de sa vingtième année. Mille pensées s'agitent, bourdonnent et veulent sortir

en même temps de sa tête, comme un essaim d'abeilles cherche à sortir de la ruche. Il écrit en prose, il écrit en vers, en vers surtout : des vers gais, des vers tristes, une élégie lamentable, une chanson étourdissante, et tout cela avec beaucoup de grâce, de charme et de talent.

Alors il fit dans sa petite chambre bien des rêves de gloire avec Hégésippe Moreau. Il en fit aussi avec un autre ami mort bien jeune et tout à fait inconnu. C'était un Anglais, Georges Heel, qui, très-bien doué, écrivait et composait en trois langues. Après avoir fait une ballade allemande, il faisait un roman anglais et il voulait marquer sa place dans la littérature française. Moreau appelait ce tout jeune homme son maître, et Moreau avait trop de fierté et trop d'indépendance d'esprit pour se reconnaître volontiers l'élève de quelqu'un. Chaque dimanche Georges Heel restait jusqu'au soir à causer et à lire dans la chambre de mon père. Un dimanche il ne vint pas. Mon père alla chez lui, le trouva au lit avec un peu de fièvre, le quitta en lui promettant de monter le surlendemain prendre

de ses nouvelles. Le surlendemain la porte était tendue de noir.

Cette mort causa à mon père un profond chagrin. Pendant plusieurs mois il eut une sorte de courbature morale. Je ne veux rien exagérer, et je n'attribuerai pas entièrement à la perte de cet ami le changement qui se fit pour toujours dans les idées de mon père. Lui qui parlait de faire du bruit, la pensée seule d'attirer les yeux l'importuna. Un peu de nonchalance et beaucoup de sagesse firent qu'il laissa couler sa vie en s'en mêlant le moins possible. Il commença son droit consciencieusement, mais sans la moindre impatience de le terminer au plus vite. Ce qui lui déplaisait dans ce rôle d'avocat, c'était la nécessité où il se trouverait de jouer un rôle en public et de se tenir sur la scène au lieu de rester au parterre.

« Allons! lui dit un matin Laurent Saint-Cyr, voulez-vous venir avec moi? Nous irons en Hollande, nous remonterons le Rhin, nous tra-

verserons la Forêt-Noire, nous visiterons les Grisons et peut-être jetterons-nous un premier coup d'œil sur l'Italie. »

Mon père accepta. Les voilà partis. Ils firent un de ces voyages comme on en fait quand on s'aime de tout cœur et qu'on a vingt-cinq ans. Après être revenus ensemble et s'être fait recevoir licenciés en droit, ils repartirent pour l'Écosse, ils retournèrent en Suisse, ils s'arrêtèrent longtemps à Florence, à Naples et à Rome. Mais, s'ils s'entendaient bien quand ils étaient en route, ils avaient, chaque fois qu'ils laissaient derrière eux quelque coin charmant d'un village perdu, une légère discussion. C'était une affaire de déterminer mon père à continuer le voyage. En Écosse, il parlait de prendre à long bail une cabane perchée sur le versant d'une montagne ou assise sur le bord d'un lac. En Hollande, il ne voulait plus quitter une maison à toit rouge cachée dans un bouquet d'arbres, maison coquette avec son moulin à vent à toute volée, sa grande prairie éclairée par un doux soleil. En Suisse, la vallée de Bœdeli le transporta.

Il aurait voulu être roi de cette vallée qui a quatre kilomètres de long sur trois kilomètres de large. Unterseen aurait été son Paris, Interlaken aurait été son Versailles, et il n'y aurait eu de plus heureux au monde que le roi d'Yvetot.

Mais ce fut bien autre chose quand il arriva en Italie. Florence avec ses vieux et noirs palais, son admirable galerie, ses éternels souvenirs de Pétrarque et de Dante, des Médicis et de Michel-Ange; Naples, son ciel, sa mer et ses montagnes; Rome surtout, Rome qui avec son calme solennel résume à elle seule l'histoire du monde; tous ces lieux, qu'il m'a si souvent décrits, le charmèrent, l'émurent, le remplirent d'enthousiasme. Il ne voulait plus revenir; il voulait s'installer dans chaque ville, dans chaque village. Les couvents mêmes le tentaient. Il serait volontiers entré aux Camaldules pour regarder tout à son aise, du haut de la montagne où ce couvent est situé, le Vésuve, Naples et la mer à perte de vue. A Venise, sans la présence de M. Saint-Cyr, il aurait fait je ne sais quelles démarches pour être reçu dans le couvent des Arméniens.

« Mais qu'est-ce que vous feriez-là? lui disait son ami.

— Comment, ce que je ferais! j'apprendrais les vingt-quatre langues que savent ces vieux moines. »

Pour avoir lu sur la porte d'un troisième couvent : *O beata solitudo*, *o sola beatitudo,* il se serait presque cloîtré, tant il trouvait de charme et de poésie dans cette inscription mélancolique.

Les jours et les mois s'écoulaient. Voilà nos deux amis ayant trente ans passés. Ils revinrent à Paris.

« Un travail loin du monde et du bruit, voilà tout ce que je demande maintenant à la Providence, » écrivait mon père en 1846.

M. Saint-Cyr se fit l'intermédiaire de la Providence. Il alla trouver M. de Montalivet, alors intendant général de la liste civile. Une place

était libre à la bibliothèque du Louvre; elle fut donnée à mon père.

M. de Montalivet voulut revoir souvent les deux amis. Tous deux furent appréciés à leur rare valeur par cet esprit si fin et ce cœur si élevé. Pendant que M. de Montalivet prenait peu à peu mon père pour secrétaire, M. Saint-Cyr devenait peu à peu son gendre. Mademoiselle Marie de Montalivet s'appela marquise de Gouvion Saint-Cyr. Voici son portrait tel que le fit mon père :

Mélange de douceur et de vivacité;
Alliant à l'esprit la grâce et la beauté;
Rien de plus accompli, de plus modeste qu'elle.
Il est loin, ce portrait d'égaler le modèle,
Et le modèle encor le trouvera flatté.

Mon père resta au cabinet de l'intendance générale jusqu'en 1848. Bien que sa situation fût contraire à ses goûts de solitude, il avait pour M. de Montalivet une telle affection, et M. de Montalivet lui montrait en retour une si grande confiance, que cette nouvelle vie ne laissa pas de

lui plaire. La révolution de Février ferma net l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Il retourna, sans amertume, à la bibliothèque du Louvre.

Mais, quand à la fin de sa journée laborieuse il rentrait dans sa petite chambre de la rue d'Astorg et qu'il passait seul sa longue soirée, loin de son ami Saint-Cyr qui ne pouvait plus venir aussi souvent, il avait de ces heures de tristesse comme il en avait eu autrefois, dans la pension Barthélemy. Tout entier aux regrets que lui avait laissés le compagnon de sa jeunesse, il ne se doutait point qu'il y avait à quelques pas de lui celle qui devait être la compagne de sa vie. La petite fille du post-scriptum avait vingt ans.

Pendant ce temps-là, mon père disait :

« Nous autres célibataires, nous n'existons qu'à demi. La moitié de notre âme se promène quelque part où nous n'avons pas l'esprit d'aller, et voilà pourquoi nous ne sommes pas heureux. »

« Je vous rendrai heureux, lui répondit M. Legouvé, comptez sur moi. »

Au bout de quelques semaines, mon père parla dans ses lettres à son père du beau-frère de M. Legouvé, le docteur Guiard. Il en parla plus longuement qu'en 1826. Plusieurs fois le docteur eut un paragraphe spécial. Mon père se plaisait à peindre cet esprit bien gaulois, cette bonne et joyeuse figure. Après le portrait du docteur, le profil de sa fille aînée était tracé discrètement; mon père esquissait « ce regard tendre et vif tour à tour, ce sourire plein de charmes, très-fin et très-doux ». Puis c'était un mot d'elle qu'il citait, un mot d'une délicatesse extrême, un trait d'une parfaite bonté. Mon père passait son temps à remercier M. Legouvé. Madame Legouvé écoutait tout cela en souriant et devinait sans peine ce que pensait ma mère. Le mariage fut bientôt fait.

III

Je vais donc maintenant écrire ces pages intimes avec mes souvenirs à moi, mes premiers souvenirs d'enfant.

Laisse-moi, ma chère mère, laisse-moi parler de toi avec abandon. Comment veux-tu que je parle de lui sans parler de toi ? Je voudrais parler de toi comme il en parlait lui-même. Ta vie s'est partagée entre ta sollicitude pour lui et ton dévouement pour tes trois enfants. Tu as eu toutes les tendresses et tous les courages. Quels soins n'as-tu pas donnés à mon frère aîné ! Quelles fatigues, quels dangers n'as-tu pas bravés pour moi ! Tu n'écoutas guère les médecins quand j'étais à la mort, atteint à la fois d'une fièvre cérébrale et d'une fièvre scarlatine, et qu'ils te défendirent d'entrer dans ma chambre. Tu nourrissais alors mon jeune frère ; on t'affirma que j'étais perdu, et que rester près de mon lit, c'était t'exposer à perdre ainsi tes deux enfants.

« Eh bien ! répondis-tu, je les perdrai tous les deux plutôt que d'abandonner celui qui se meurt pour conserver l'autre. L'autre me ferait l'effet de voler celui-là. »

Tu restas, tu me sauvas et tu nous gardas tous les deux.

Je reviens à toi, mon cher père, qui, durant ces jours-là, me veillas comme elle; à toi, aussi digne d'elle qu'elle était digne de toi.

Malgré ma tristesse, je ne veux pas que ces pages soient tristes.

Je voudrais, dans ce portrait de mon père, rendre la bonté de son regard, la finesse de son sourire. Il avait tous les charmes de l'esprit et toutes les délicatesses du cœur : c'était une nature exquise. Jamais une parole amère n'est sortie de sa bouche. Dans une circonstance de sa vie où il avait été indignement trompé par de faux amis :

« Voilà, dis-je, des noms que je souligne pour me les rappeler.

— Moi, me répondit doucement mon père, je les efface pour ne plus m'en souvenir. »

Joignez à cette bonté inaltérable une grande gaieté.

Personne n'avait plus que lui l'esprit d'à-propos. Je me souviens que, quand il nous mena, mon frère André et moi, au collége de Vaugirard, il nous présenta au Père Olivaint en lui disant :

« Je crois que vous accueillerez bien mes enfants. Ils ont un titre à faire valoir aux yeux d'un jésuite : ce sont les neveux d'Eugène Süe.

— Vous avez bien raison, répondit le Père Olivaint; je refuserais cinquante élèves pour avoir ces deux-là. »

Dans la moindre causerie, il abordait avec une grâce infinie tous les sujets : les plus graves, les plus légers. Il disait de ces mots qui partaient comme une fusée, d'autres qui s'exhalaient comme un parfum.

Un jour, dans le salon de M. Legouvé, un des derniers salons où l'on cause encore, on entourait Saintine, on lui parlait de *Picciola,* et

on lui demandait pourquoi il avait caché le nom de la petite fleur.

« Il est si facile à deviner, interrompit mon père, mais c'est une immortelle ! »

Bien souvent des mots de lui, qui résumaient d'un trait ingénieux et profond une situation ou un homme, faisaient leur chemin et couraient partout. Quelquefois lui-même les entendait citer et attribuer à quelque personnage ; il souriait sans rien dire.

Modeste à l'excès et s'effaçant toujours, il mettait un soin infini à cacher son rare mérite. Toutes les fois qu'on voulait l'engager à publier quelques pages : « A quoi bon ? » répondait-il. Le « à quoi bon » fut le mot de toute sa vie littéraire. Ce n'était pas qu'il ignorât sa valeur d'écrivain, mais, avec l'idéal de perfection qu'il poursuivait toujours, rien ne le satisfaisait. Trop délicat pour rechercher les succès de la foule, trop indépendant pour s'attacher à la fortune d'un parti, curieux de trop de choses pour

s'enfermer dans une seule idée, il était de ces esprits contemplatifs et rêveurs comme les Joubert et les Doudan. Presque rien ne reste de ces esprits qui ont éparpillé leurs richesses dans des lettres et dans des causeries, — lettres parfois égarées, causeries dont on ne peut ressaisir le charme disparu.

Malgré la vie retirée que menait mon père, il ne pouvait échapper à une réputation qui, pour être discrète, n'en était pas moins assez étendue. On le connaissait pour un homme d'un goût sûr, d'une instruction profonde. Critique excellent, il avait l'art, toutes les fois qu'on venait lui demander conseil, de pénétrer dans votre pensée sans jamais imposer la sienne, et d'oublier la route qu'il aurait pu prendre lui-même pour suivre le chemin que vous suiviez, préoccupé seulement de l'aplanir.

A la bibliothèque du Louvre, les lecteurs l'entouraient, le priaient de les guider dans leurs recherches, puis de lire et de corriger « la petite brochure qu'ils préparaient ». La petite bro-

chure était souvent un volume in-octavo. Il lui arrivait du fond de la province des discours à revoir... ou à refaire : discours de professeur, discours de préfet; il lui arriva une fois un discours d'évêque. Un ami avait-il une lettre difficile à écrire, un autre préparait-il un article pour une revue, un autre concourait-il pour un prix d'éloquence à l'Académie française? mon père se donnait à tous. Ma mère l'appelait un littérateur consultant.

Après l'avoir bien consulté, M. de Courson, conservateur à la bibliothèque du Louvre, l'amena insensiblement à faire en collaboration un livre sur le dix-septième siècle. Le livre a pour titre : *Chefs-d'œuvre des classiques français*. Il commence à Balzac et finit à Saint-Simon. Il présente ainsi le cortége tout entier des grands écrivains.

« Ce travail, écrivait un juge compétent en matière littéraire, M. Louis Veuillot, a été souvent entrepris; jamais, à ma connaissance, on ne l'a fait aussi bien, et je crois qu'on ne saurait

mieux le faire. Je défie qu'on y trouve quoi que ce soit à reprendre. »

Les notices placées en tête de chaque écrivain, et signées tour à tour de M. de Courson et de mon père, sont autant de médaillons d'un fini achevé. Je détache celui de Mme de Sévigné :

« Prendre place parmi les plus grands écrivains, sans avoir jamais fait un livre, ni songé même à en faire un, c'est ce qui paraît impossible, et ce qui est pourtant arrivé à Mme de Sévigné. Ses contemporains la connaissaient pour une femme distinguée par son esprit comme par son rang, d'une humeur enjouée, d'une conduite irréprochable, fidèle à ses amis et idolâtre de sa fille; mais personne ne soupçonnait qu'elle dût partager dans la postérité la gloire de nos auteurs classiques, et elle-même, assurément, le soupçonnait moins que personne. Elle s'est immortalisée, sans le vouloir ni le savoir, par une correspondance tout intime, qui, longtemps dérobée aux yeux du public, est universellement regardée aujourd'hui comme un

des plus précieux trésors et un des monuments les plus originaux de la littérature française.

« Pour tromper l'ennui de l'absence, elle écrit à sa fille tout ce qu'elle a au fond du cœur, tout ce qui lui vient à la tête, ce qu'elle a fait, ce qu'elle veut faire, ce qu'elle voit, ce qu'elle apprend, les nouvelles de la cour, de la ville, de la Bretagne, de l'armée, les plus graves, les plus frivoles, la disgrâce d'un favori, un procès célèbre, la forme d'une robe, un incendie, la mort d'un héros, la description d'une coiffure, une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, une naissance, une mort, un bon mot qui court, des réflexions sur ses lectures, enfin les choses les plus diverses, dans l'ordre ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, contées gaiement ou tristement, selon le sujet ou l'humeur, mais sans cesse et partout mêlées des témoignages les plus vifs, les plus délicats, les plus ardents, les plus touchants d'une inépuisable tendresse : et tout cela jeté au courant de la plume, avec un naturel, un abandon, un cœur, un esprit, une imagination, un bonheur

d'expressions et une variété de tons dont rien ne peut donner l'idée.

« De la causerie la plus familière, elle s'élève sans effort à l'éloquence la plus pathétique. Elle amuse, elle instruit, elle intéresse, elle émeut; elle vient de nous faire sourire, voilà qu'elle nous fait pleurer. Tout ce qui se passe en elle, ou devant elle, elle le fait passer en nous ou devant nous. Peint-elle un objet, on le voit. Raconte-t-elle une action, on y assiste. Fait-elle parler un personnage, c'est lui-même que l'on entend; on aperçoit le geste, on distingue l'accent. Tout est vrai, tout est réel, tout est vivant dans cette merveilleuse correspondance; et tout est vivant pour jamais. C'est plus que du talent, c'est de l'enchantement. L'immortalité est un don que sa plume communique à tout ce qu'elle touche. Sa fille, son fils, son gendre, son oncle, ses amis sont vraiment nos contemporains. Nous les voyons, nous les aimons : nos enfants les verront et les aimeront comme nous; nos arrière-neveux aussi. Les générations passent tour à tour sur la terre; une seule, ou du moins un

groupe privilégié, échappe à la destinée générale, c'est le groupe des amis de Mme de Sévigné. Quelle baguette de fée que cette plume étincelante !

« Toutes ses lettres, sans doute, ne sont pas également parfaites ; mais qui voudrait en retrancher une ? Elle disait un jour des *Fables* de la Fontaine : « *C'est comme un panier de cerises; on commence par manger les plus belles, et on finit par manger tout.* » Cette comparaison charmante semble faite pour elle-même. Et c'est là ce qui cause notre embarras et nos regrets : gêné par le défaut d'espace, bien loin de pouvoir donner tout, il s'en faut de beaucoup que nous puissions offrir seulement *la fleur du panier.* »

Des pages comme celles-là ne passèrent pas inaperçues. Lorsque M. Cucheval-Clarigny devint rédacteur en chef du *Constitutionnel,* il écrivit ces mots à mon père :

« J'espère, cher Monsieur, que vous ne vous

êtes pas fait illusion au point de croire que je serais appelé à la direction d'un grand journal et que je vous laisserais tranquille. Je compte sur vous comme critique littéraire. »

Mon père déclina cet honneur. M. Cucheval-Clarigny insista, et il insista si bien que mon père vit qu'il aurait encore plus de repos en acceptant qu'en refusant. Mais, dès que son rédacteur en chef quitta le *Constitutionnel,* mon père saisit ce prétexte pour rentrer dans l'ombre. Quelques années plus tard, en 1866, M. Clarigny fut directeur de la *Presse;* il revint de nouveau chercher mon père. Grâce à cette persévérance affectueuse, je puis aujourd'hui publier, pour quelques amis, ce petit volume. Esprit souple et sans parti-pris, mon père a jugé dans ces pages les hommes les plus différents, les choses les plus opposées. Vous y verrez, à côté d'un article sur l'*Affaire Clémenceau,* un article sur le *Récit d'une sœur,* à côté du portrait de Veuillot le portrait de Michelet, une biographie d'Hégésippe Moreau et une étude sur Bossuet.

M. Cucheval-Clarigny quitta la *Presse;* mon père reprit sa vie paisible à la bibliothèque du Louvre. Son ami, M. Alfred Le Roux, très-mêlé à la vie politique, lui dit un jour :

« Si jamais je deviens ministre, je te prendrai pour chef de cabinet. »

Fidèle à ses principes, mon père se hâta de dire qu'il était très-reconnaissant, mais qu'il n'accepterait pas.

« Ne l'écoutez pas, interrompit ma mère. Si vous devenez ministre, écrivez-moi un mot, et, continua-t-elle en souriant, il sera chez vous le lendemain matin de bonne heure. »

M. Alfred Le Roux fut nommé en 1869 ministre de l'agriculture et du commerce. Le petit mot fut envoyé à ma mère, et mon père arriva près de son ami.

Les nuances de son caractère parurent alors en pleine lumière. Dans cette situation difficile de

chef de cabinet où, au milieu de susceptibilités en éveil et d'intérêts en lutte, il faut attirer toutes les sympathies au ministre en lui réservant prudemment sa liberté d'action, mon père montra son tact, sa bonne grâce et, avec une certaine défiance d'esprit qui l'empêchait d'être jamais dupe, sa grande bienveillance de cœur. Même quand il ne contentait pas par sa réponse, il charmait par son accueil.

Lorsque M. Le Roux donna sa démission, mon père voulut le suivre. On le retint dans les bureaux du ministère. Ce fut là qu'il rencontra cet homme d'un grand esprit et d'un grand cœur qui devait être un de ses plus chers amis, M. de Freycinet. Attirés l'un vers l'autre par une sympathie et une estime mutuelles, ils furent bientôt aussi liés que s'ils s'étaient connus depuis de longues années.

Mon père ne resta que peu de temps au ministère. Je ne raconterai pas comment, après lui avoir fait donner sa démission de bibliothécaire au Louvre pour le garder au milieu d'eux, ses

collègues du ministère lui firent perdre brutalement sa place. Je ne veux point qu'il y ait dans ces pages un seul mot d'amertume. Ce que je dois peindre ici, ce sont ses sentiments, non les miens. Tous ses droits violés, mon père ne fit pas une réclamation, pas la moindre démarche. Dignement et simplement, il rentra dans la vie privée.

Alors commença entre nous une rare et douce intimité. Il fit de moi son élève et son ami. Ce fut pendant le siége de Paris qu'il me donna ses premières leçons. Comme nos deux âges ne nous permettaient pas, pour des raisons contraires, de suivre les bataillons des gardes nationaux, nous nous étions enrôlés dans les gardes urbains. Braves gardes urbains qui venaient en voisins, qui venaient en pantoufles prendre un fusil, faire la police à la porte des boulangers et des bouchers, et qui, la nuit venue, battaient les rues et les boulevards pour veiller à la tranquillité publique! Mon père arrivait au corps de garde avec un Virgile dans sa poche. Nous nous mettions tous deux dans un coin et de temps

en temps nous entendions, au milieu d'une églogue, le canon du mont Valérien. Auteurs latins, auteurs français, nous lisions tout ensemble. Comme je regrette de n'avoir point noté chaque soir sur la marge d'une épître d'Horace, d'un chapitre de Montaigne ou d'une fable de la Fontaine, les remarques et les commentaires de mon excellent maître!

Homme de lettres raffiné, il étudiait les mots comme on étudie les hommes.

« Il y a, me disait-il un jour qu'il voulait m'apprendre à écrire, il y a de ces mots anciennement et honorablement connus, qui sont pour ainsi dire de vieux serviteurs du pays. Puis il y a de ces mots nouveaux qui apparaissent tout à coup, mots qui s'insinuent, s'introduisent, se répandent bientôt partout. Pour un de ces parvenus qu'il est juste d'accueillir parce qu'il a un vrai mérite, il y en a cent autres que l'on doit sévèrement écarter. Il faut se garder aussi de recevoir trop facilement les mots d'origine étrangère dont on ne connaît pas bien l'histoire; il est

bon d'attendre prudemment qu'un séjour prolongé ou d'incontestables services leur aient acquis des droits à une adoption régulière. Quant à ceux de race indigène, les employer au hasard et capricieusement, c'est en altérer la valeur; et altérer la valeur des mots, c'est falsifier la monnaie en usage dans le commerce des esprits. Il en peut résulter des malheurs plus grands qu'on ne pense. C'est presque toujours au moyen de mots nouveaux ou étrangers, ou artificieusement détournés de leur ancienne acception, qu'on abuse les peuples et qu'on les précipite dans des folies sanglantes. Notre histoire, et surtout notre histoire contemporaine, en fournit des preuves sans nombre. Quand on commence à dire *insurgés* au lieu de *rebelles,* le jour n'est pas loin où l'on proclamera *l'insurrection le plus saint des devoirs.* Et, dans un autre ordre d'idées, lorsque nous voyons aujourd'hui prodiguer le mot *drame* dans les récits d'assassinats, il y a là un triste symptôme. Un incendiaire met-il le feu? Les journaux racontant le fait disent que le feu a été mis *par malveillance.* Le moindre changement dans la langue est une chose grave,

puisqu'il en indique un déjà fait ou prêt à se faire dans la conscience publique. »

Et à la fin de cette leçon, mon père me dit cette phrase :

« La langue d'un homme, comme celle d'un siècle, comme celle d'un peuple, donne la mesure des idées et des mœurs de ce peuple, de ce siècle et de cet homme. »

Où retrouverai-je cet esprit de conseil? Quel guide, quel ami j'ai perdu! Je ne puis songer sans un mélange de douceur et d'amertume à la dernière année que nous avons passée ensemble. Nous ne nous quittions plus. Je le rejoignais, je le poursuivais partout. S'il faisait une visite, j'arrivais et je l'enlevais. Je demande pardon à ses amis de les avoir souvent privés de lui. Combien de fois l'ai-je arraché aux de Gouvion Saint-Cyr! Madame de Gouvion Saint-Cyr était, après ma mère, la meilleure amie de mon père. Je sais trop le vide qu'il a laissé dans cette famille pour m'arrêter sur de tels souvenirs. Je

fais, en écrivant ces noms aimés, ce que je fais en traversant le parc Monceaux, la terrasse des Tuileries, tous ces lieux où nous allions si souvent ensemble : je passe vite ; je sens bien que je n'aurais pas la force de rester devant tout ce qui me rappelle un de ses bons regards, un de ses doux sourires. Mais, encore une fois, j'aurais dû, quand je me promenais avec lui, ne pas me laisser aller au charme seul de l'entendre, j'aurais dû m'arranger pour saisir au passage et fixer pour toujours ce qu'il me disait. Que de pages, maintenant, nous lirions ensemble, ma chère mère! Nous vivrions encore avec lui, et tu me pardonnerais de m'en être si souvent emparé pour moi seul.

Au milieu du mois d'août, mon père et ma mère partirent pour Avallon. Mon père comptait passer les vacances près de son vieux père, comme il les passait depuis cinquante ans. Un travail me retenant à Paris, je ne pus l'accompagner ; mais comment, en lui disant adieu, n'ai-je pas entendu quelque chose qui m'ait dit : « Ne le quitte pas ! »

Le 31 août, mon père passa la matinée, sa dernière matinée, à nous écrire, à mon frère André et à moi; puis il corrigea les devoirs de mon frère Maurice, il déjeuna gaiement et sortit pour faire une visite. Il alla chez un vieil ami de son père. Il causa de ses souvenirs d'autrefois, de sa vie d'enfant passée dans cette petite ville d'Avallon qu'il était heureux de revoir et qu'il habiterait peut-être un jour. « Cet air du Morvan, que les bois font si pur et si parfumé, lui donnerait encore, disait-il, de longues années à vivre. » Il se leva et descendit l'escalier. Arrivé à l'avant-dernière marche, ses genoux fléchirent, il saisit la rampe. On se précipita au devant de lui. Il s'affaissa. Pas un cri, pas un geste, pas un regard. Il était mort.

Ma mère, avertie qu'un accident était arrivé à mon père, partit seule vers cette maison qu'elle ne connaissait pas. Quelqu'un la lui indiqua en lui disant :

« C'est là, où vous voyez ce rassemblement. »

Elle eut peur, elle pressa le pas. Dès qu'on la vit arriver, les paroles cessèrent, les rangs s'ouvrirent. Elle franchit le seuil de la porte, elle entra. Dans le vestibule, mon père était assis sur un fauteuil, les yeux fermés, la tête penchée. Un médecin était à droite, un prêtre était à gauche.

Le médecin dit à ma mère :

« Tout est fini. »

Le prêtre, plus doucement, lui dit :

« Faites votre sacrifice.

— Non, tout n'est pas fini ; oh ! non, je ne fais pas mon sacrifice. »

Elle se jeta aux pieds de mon père, l'appela, l'embrassa, dit qu'elle le réchaufferait bien, qu'elle le ranimerait bien, elle.

Pour n'être pas ranimé par elle, il fallait que son cœur eût tout à fait cessé de battre !

Et nous, pendant ce temps-là, nous ses trois enfants, nous vivions en pleine insouciance. Mon jeune frère Maurice causait et riait avec des camarades dans une maison voisine; mon frère aîné était dans l'armée de Bourges, au milieu des grandes manœuvres; j'avais passé la matinée, je devais passer la soirée avec un excellent ami et j'écrivais à mon père une lettre joyeuse.

Nous voici maintenant dans notre maison désolée. Tout est si plein de lui que nous ne pouvons croire à sa disparition pour toujours. Sur sa table, les livres qu'il lisait la veille de son départ sont encore ouverts à la page quittée. Chaque matin, nous sommes sur le point d'entrer dans sa chambre pour lui dire bonjour. Le soir, quand je passe près de sa porte, je marche sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller. Ah! si je pouvais le réveiller!

RENÉ VALLERY-RADOT.

Novembre 1876.

SOUVENIRS

LITTÉRAIRES

HÉGÉSIPPE MOREAU

I

Ce fut vers la fin de l'année 1830, que je fis connaissance, étant encore écolier, avec Hégésippe Moreau. Il entra, en qualité de maître d'étude, dans l'institution où j'étais, institution qui envoyait ses élèves au lycée Bonaparte et qui, florissante alors, n'existe plus aujourd'hui. *Fuit Ilium !...* Je demande au lecteur la permission de lui raconter le petit incident qui attira sur moi l'attention de notre nouveau surveillant.

Un jour, un mauvais jour d'automne, la pluie, qui n'avait fait que menacer pendant que nous étions au travail, eut la malice de tomber, mais de tomber à flots, juste au moment de la récréation. Jugez du désappointement. Il fallut, bon gré, mal gré, rester dans la salle d'étude, comme un essaim d'abeilles consigné

dans la ruche. Différents groupes se formèrent, selon l'âge et la sympathie, et, faute de pouvoir jouer à la balle, les *grands* causèrent littérature. L'un de nous, et l'un des plus forts, eut l'idée un peu jeune de mettre en parallèle Lamartine et... devinez qui?... Millevoye. On faisait cercle autour de lui. Son rang de rhétoricien et sa supériorité reconnue en vers latins donnaient à sa critique une certaine autorité. Ses décisions toutefois n'étaient pas acceptées sans contradictions. Les élèves de seconde n'osaient pas trop contester, mais les *philosophes* ne se gênaient pas et le rhétoricien avait fort à faire. Enfin, après bien des écarts, la discussion se concentra sur deux petits poèmes où Lamartine et Millevoye ont traité le même sujet : *le poète mourant*. Celui de Millevoye avait ses partisans comme celui de Lamartine, et personne ne manquait de raisons, ou, si vous voulez, de paroles, pour appuyer son sentiment. Chargé de la police de la salle, Moreau présidait, en souriant, cette séance académique. Il remarqua que je ne disais rien (j'étais élève de seconde) et voulut savoir mon avis. Je fis une réponse qui enleva tous les suffrages. Je dis que le *poète mourant* de Lamartine était *plus poète*

et que celui de Millevoye était *plus mourant*. Le rhétoricien seul ne se montra pas entièrement satisfait de ce jugement, que les autres trouvèrent digne de Salomon et qu'applaudit Moreau lui-même.

A partir de ce jour commença entre nous une liaison qui devint graduellement plus étroite. Quoiqu'il fût maître et que je fusse élève, nos âges ne s'éloignaient pas trop, car il n'avait guère que vingt ans, et notre commune passion pour la poésie effaça bientôt la distance. Aux heures de récréation, nous nous promenions toujours ensemble sous les acacias de la cour, et, les jours de congé, nous allions les passer au parc Monceaux, situé dans le voisinage. Là, sans autre dîner qu'un morceau de pain mangé sur l'herbe [1], nous restions jusqu'au soir, à causer, à rêver, à lire et à faire des vers. C'était la vie de deux bergers de Florian, moins les moutons et les bergères. Pauvre Moreau! Qui m'aurait dit alors que l'on verrait en lui je ne sais quel tribun farouche, je ne sais quel Tyrtée d'émeutes et de barricades?

[1] Le parc Monceaux était alors un parc réservé.

Il est vrai que, dans ce temps-là, Moreau n'était point tel qu'on a pu le voir très-peu d'années après. Il jouissait d'une heureuse santé, et rien dans sa constitution, saine sinon robuste, ne faisait redouter une fin si prématurée. La taille médiocre, le buste assez fort, mais les extrémités menues ; les mains d'une délicatesse aristocratique, ces mains qu'il lui a convenu plus tard de peindre *calleuses;* le visage régulier, un beau front, l'œil spirituel, la bouche fine ; la peau blanche et les cheveux bruns ; une physionomie très-douce et des mœurs aussi douces que sa physionomie ; la simplicité, souvent même le rire ingénu d'un enfant, voilà les principaux traits sous lesquels je le retrouve dans ma pensée en remontant à cette époque. On pouvait entrevoir un peu de mélancolie au fond de son âme, mais la gaieté pétillait à la surface. En écrivant, il passait volontiers de la chanson à l'élégie; mais dans la conversation l'élégie s'éclipsait, la chanson prenait le dessus. La politique, qui devait plus tard lui souffler des colères si violentes, le tourmentait fort peu, quoiqu'il se fût battu aux journées de juillet. A l'exemple de Béranger, sa première admiration, il cousait, il est vrai, un couplet li-

béral à la plupart de ses chansons. Mais ce n'était qu'une cocarde qu'il attachait à son chapeau; il en faisait parade sans en prendre au fond grand souci, bien plus préoccupé de la forme des vers que de celle des gouvernements. Il était poète avant tout; il n'était même véritablement et ne fut jamais que cela. Cette vocation s'était révélée chez lui de très-bonne heure, et l'anecdote suivante, que je tiens de lui-même, permet de fixer à dix ans l'âge où Hégésippe Moreau donna la première marque de son talent. Notez à quelle occasion.

Le duc de Berry venait d'être assassiné. Dans le petit séminaire où se trouvait alors Moreau, courut une élégie, manuscrite et sans nom d'auteur, sur la mort du malheureux prince. Cette composition, qui ne manquait pas de mérite et qui respirait d'ailleurs le royalisme le plus pur, arriva de mains en mains jusqu'à celles du supérieur. Il reconnaît l'écriture du jeune Moreau, le fait appeler et l'interroge sur l'origine de ces vers. L'écolier balbutie d'abord ; puis, moitié honteux, moitié fier, répond qu'il les a faits lui-même : *hos ego versiculos feci*. Le supérieur ne veut pas croire que ce soit là l'ouvrage d'un en-

fant de dix ans. Il répète sa question, l'enfant répète sa réponse, et l'ecclésiastique, dans la conviction que c'est un effronté mensonge, finit par lui infliger une punition assez sévère. Jamais écolier ne subit un châtiment de si bon cœur. Nul éloge, nulle récompense n'aurait autant flatté l'amour-propre naissant avec la poésie dans cette jeune tête. — « On ne veut pas que mes vers soient de moi, se disait-il en accomplissant joyeusement sa pénitence ; il faut donc qu'on les trouve bien bons ! » Tel fut son premier succès littéraire.

Moreau aurait pu dire, par une autre raison, mais aussi justement que Jean-Jacques Rousseau, que ses malheurs avaient commencé avec sa naissance. Il était enfant naturel. Sa mère l'amena tout petit à Provins pour ne pas vivre éloignée de l'homme qui l'avait séduite et qui venait d'obtenir une place de régent dans le collége communal de cette ville. La pauvre femme fut obligée de se faire servante. Heureusement la Providence la conduisit dans une honorable maison, chez Mme F***, qui sut bientôt le secret de la naissance de Moreau, s'intéressa à cet enfant, et ne voulut pas laisser sans culture les heureuses

dispositions que l'on apercevait déjà en lui. C'est par la protection de Mme F*** que, devenu orphelin de père et de mère, Moreau put faire ses études, et de bonnes études, au petit séminaire d'Avon, près de Fontainebleau.

On pourrait raconter presque toute son histoire avec des fragments de ses poésies. Il suffit, en effet, de les lire avec un peu d'attention pour y retrouver çà et là les principaux événements de cette vie, qui fut si courte. Parmi ces événements, il en est cependant qu'il dissimule ou qu'il altère. Non-seulement Moreau ne dit pas, et cela se comprend, qu'il est un enfant naturel, mais il semble même chercher à induire, sur ce point, le public en erreur.

Il parle quelque part de son *aïeule bretonne,* et, dans un autre endroit, d'un *frère aîné mort en Russie;* il veut à toute force se composer une famille. Il déguise également le lieu de sa naissance. Né à Paris le 8 avril 1810, rue Saint-Placide, il se dit Provinois, ou, pour emprunter son langage,

Bleuet éclos parmi les roses de Provins.

Il y a aussi des circonstances qu'il présente de différentes manières, selon le temps, et surtout selon l'auditoire auquel il s'adresse. Ainsi, de son enfance passée au séminaire, voici comment il parle dans une satire politique :

Un ogre ayant flairé la chair qui vient de naître
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis captif parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers... etc.

Il dit ailleurs et mieux :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.

Ses études terminées, Moreau, sur sa demande, et par les soins de sa constante bienfaitrice, entra en apprentissage chez M. L..., imprimeur à Provins. Là, Moreau trouva cette *sœur* qu'il a tant aimée, tant chantée; cette *idole* qui fut toujours placée à part, pour parler encore sa langue,

Dans le *Panthéon de son cœur.*

Là, dans l'enivrement d'une tendresse partagée,

passèrent comme un songe deux ou trois années telles qu'il ne devait plus en revoir.

. . . . . Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends, lui dit-il, et marche ; » et, lui, dès le départ,
Prodigue voyageur, il dévora sa part.

Ainsi parlera le poëte, en regrettant ces heureux jours.

Mais pourquoi quitta-t-il Provins?... Dans une petite ville, tout se remarque, tout se commente, tout s'envenime; la réputation, le repos de celle qu'il aimait, exigèrent sans doute une séparation. Et n'est-ce pas ce qu'il veut dire, lorsque, dix ans après, il écrit ces vers si touchants :

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court.
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd;
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre...

Il part donc et le voilà à Paris.

. . . . . Sa muse voyageuse
Va tenter à son tour cette mer orageuse

Où comme Adamastor, debout sur un écueil,
Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.

Moreau songeait sans cesse à Gilbert, comme Louis XVI à Charles Ier. Arrivé à Paris, il trouve du travail dans l'imprimerie de M. Firmin Didot. La révolution de Juillet éclate, et il se mêle aux combattants. Plus tard, il se vanta de la part qu'il y avait prise, dans ces vers sur la *liberté*. Ce nom, dit-il,

. . . . . Ce nom plein d'harmonie
Sur mes lèvres de feu n'est point une ironie.
Car je l'ai confessé, non tout bas, à huis-clos,
Dans des refrains qu'on jette à des murs sans échos;
Non comme l'orateur du banquet populaire
Dont la flamme du punch attise la colère;
Comme un bouffon de club dans ses parades; non!
Mais les pieds dans le sang, en face du canon!

Quoique je l'aie connu peu de mois après cette révolution, dont les suites forcèrent la maison Didot à restreindre le nombre de ses compositeurs, et Moreau, par contre-coup, à prendre le nouvel emploi qui nous a rapprochés, je dois noter, pour être un historien fidèle, qu'il me parla de sa présence aux barricades avec beaucoup moins d'exaltation qu'il n'en montre dans

ces vers composés en 1833. Son rôle aura grandi dans son imagination.

Les fonctions de maître d'étude n'étaient guère du goût de Moreau, et il faut avouer qu'il les remplissait assez mal. Il ignorait l'art de plier à la discipline l'indocile troupeau commis à sa garde. Il était trop doux, trop faible; distrait d'ailleurs comme un poëte et rêveur comme un amoureux. Aussi nous quitta-t-il bientôt, retournant, dit-il, à Provins. Un jour il m'écrivit qu'il avait l'intention d'y fonder un journal hebdomadaire en vers, dans le genre de la *Némésis*. Je me hâtai de lui répondre pour le détourner de cette idée et pour lui signaler les inconvénients de toute nature attachés à une publication pareille dans une petite ville[1]. Il n'en tint compte et

[1] J'ai retrouvé dans les papiers de mon père une autre lettre datée de Provins que Moreau lui écrivait le 10 août 1833 : « Je suis malade et pauvre; mon ami, faites-moi l'aumône. Ce n'est pas de l'argent que je vous demande, nous n'en avons ni l'un ni l'autre; mais moi, je puis m'en passer. Dans mon pays, l'amour et l'amitié entourent ma misère de toutes les commodités du luxe. Mais j'ai pris des engagements avec mes souscripteurs; je leur dois toutes les semaines deux cents vers, et depuis un mois je végète dans un état d'idiotisme rarement interrompu par des moments lucides. Vous en aurez une preuve dans les vers que je vous envoie. Mais vous avez sans doute des lambeaux poétiques que vous ne vous donnerez jamais la peine de recoudre; pour m'aider à faire mon livre,

suivit son dessein. Le troisième numéro était à peine publié qu'il avait déjà soulevé contre lui les trois quarts de ses concitoyens d'adoption. Il fut gravement insulté dans un lieu public : de là un duel où il n'y eut heureusement personne de blessé. Après deux balles échangées, les témoins exigèrent que le combat cessât, et les deux adversaires s'embrassèrent sur le terrain. Mais Moreau fut forcé de quitter le pays. Il lança en partant un dernier numéro assez dur pour les Provinois, et où il peint en vers piquants le sort réservé à un Barthélemy d'arrondissement :

A la face des rois jettes-tu de la boue?
Un maire et deux adjoints vont s'essuyer la joue...

Il fait à son duel une allusion dans des termes qui pouvaient le faire recommencer :

Pâle encor d'une veille, il faudra que tu coures
Brûler au nez d'un fat tes vers changés en bourres...

Et, ses adieux ainsi distribués, il revient à Paris, le cœur débordant d'amertume. Il vint me voir et me donna une adresse où je le demandai

envoyez-moi vos rognures. Je rafistolerai si bien toute cette brillante friperie, que mes abonnés, myopes, n'en verront pas le fil. »

en vain huit jours après. Il avait déjà changé de logement, comme c'était son habitude. Je le retrouvai plus tard, puis je le reperdis, pour le retrouver ensuite et le reperdre encore.

Il y avait peut-être un an que je ne l'avais vu, lorsqu'une après-midi, par une pluie fine et froide qui tombait depuis le matin (je note à dessein l'heure), se croise avec moi, dans le faubourg Saint-Honoré, un jeune homme marchant fort vite et que je ne reconnais, comme il arrive aux gens distraits, qu'après l'avoir laissé passer. C'était Moreau. Je me retourne, je le cherche des yeux; il avait disparu. Comme la rue d'Angoulême[1] débouche en cet endroit dans le faubourg, je suppose qu'il vient de la prendre et j'y cours. Je regarde au loin devant moi : point de Moreau. Je commençais à perdre espoir, quand tout à coup je le vois sortir de la rue des Écuries d'Artois, qui coupe à angle droit celle d'Angoulême. Il m'aperçoit, vient à moi et me serre cordialement la main :

« Ah! me dit-il, je suis bien aise de vous voir.

[1] Aujourd'hui rue de Morny.

— Et moi de même, mon cher Moreau. Mettez-vous sous mon parapluie et nous irons où vous voudrez.

— Je n'ai aucun but.

— Ni moi.

— Alors, promenons-nous ensemble. »

Je lui raconte comment je l'ai reconnu après coup, comment j'ai couru sur sa trace et mon étonnement de sa disparition soudaine.

« Mais où couriez-vous donc si vite?

— Chez Alfred de Vigny.

— Vous le connaissez?

— Non; mais j'ai fait cette nuit des vers sur *Chatterton,* et je les lui portais. »

M. de Vigny venait de donner aux *Français* son drame dont le héros devait intéresser Moreau d'une façon particulière.

« Il paraît que vous n'avez trouvé personne, puisque vous êtes revenu sur-le-champ.

— Je n'ai pas demandé s'il était chez lui. J'ai remis mes vers à son portier.

— Pourquoi pas à lui-même ?

— Je n'aurais pas osé me présenter à lui, vêtu comme vous me voyez. Il m'aurait pris pour un mendiant. »

Le pauvre garçon avait passé toute la nuit et probablement la meilleure partie de la journée à composer des vers pour Alfred de Vigny, et il venait, par un temps affreux, du fond de son quartier latin jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré, les déposer chez un portier sans peut-être songer à mettre son adresse au bas! Mais écoutez la suite. La pluie décidément devenait insupportable. Je proposai à Moreau d'entrer dans un café pour causer à notre aise.

« Aimez-vous le thé ? » lui dis-je.

Il me répondit qu'il n'en avait jamais pris.

« Eh bien, voulez-vous en faire l'essai ?

— Volontiers. »

Puis, après un moment de réflexion :

« Du thé, me demanda-t-il, combien fait-on payer cela dans un café ?

— C'est selon le café où l'on va ; mais, ajoutai-je en souriant, ne vous inquiétez pas du prix. »

Il tint bon.

« Je voudrais savoir combien cela va vous coûter.

— Je ne peux pas vous le dire au juste.

— Mais encore ?

— Une trentaine de sous, au plus. »

Il hésita une minute; puis, prenant son parti :

« Vous allez trouver fort singulière la de-

mande que je vais vous faire. Ne prenons pas de thé et donnez-moi les trente sous. »

Je crus d'abord qu'il plaisantait. Je le regardai : je vis que c'était sérieux, trop sérieux. Dans quelle position, mon Dieu! se trouvait-il donc pour me faire une pareille demande!

« Je n'ai pas dîné hier et je n'ai pas mangé ce matin. »

Il était quatre heures.

« Est-il possible! m'écriai-je. Entrons vite chez le premier restaurateur. »

Je le suppliai d'accepter la petite somme que j'avais sur moi. Il fit des difficultés, il ne voulait que les trente sous; enfin il se décida. Nous passions devant la rue de la Madeleine.

« Venez par ici, lui dis-je, on vous y servira un bon roastbeef.

— Tout à l'heure du thé, à présent du roastbeef, dit-il en s'efforçant de sourire; me prenez-

vous pour un Anglais? Sérieusement, si vous voulez bien me permettre de disposer à mon gré de la fortune que vous me faites, je vais tout simplement prendre un bouillon, car j'ai un repas assuré pour ce soir. Je dîne avec des vaudevillistes pour qui j'ai rimé un couplet sur lequel ils comptent beaucoup. J'espère que leur dîner sera meilleur que mon couplet. »

En achevant ces mots, il entra dans le restaurant et s'y fit servir un bouillon.

« Ainsi, lui dis-je, pendant qu'il le prenait, non pas avidement comme un affamé, mais à petites gorgées, comme un gourmet, vous faisiez des vers cette nuit, souffrant de la faim?

— Souffrant? non; mais la faim me tenait éveillé. Ne croyez pas d'ailleurs qu'elle amortisse l'imagination; c'est tout le contraire, quand elle ne dépasse pourtant pas un certain degré. La faim me tient souvent lieu de café. »

Avant de le quitter, je lui demandai son adresse; il me la donna, et je le prévins que j'irais lui faire une visite le lendemain matin. Il

m'assura qu'il ne sortirait pas que je ne fusse venu, me remercia très-vivement, et nous allions nous séparer, quand tout à coup :

« Auriez-vous, me dit-il, couru après moi, si vous aviez prévu que je vous demanderais de l'argent ?

— Mon cher Moreau, lui répondis-je tranquillement, voilà peut-être le mot d'un philosophe, mais ce n'est pas celui d'un ami. »

Je suis convaincu qu'il n'avait aucune mauvaise intention en me jetant cette question pour adieu. C'était une réflexion qui lui venait, une réflexion de moraliste misanthrope, comme je le lui dis, toute générale d'ailleurs, et qu'il faisait à haute voix, tant il la croyait naturelle. Malheureusement, Moreau en laissait trop souvent échapper de semblables, et bien des gens s'en sont fâchés.

II

Le lendemain je courus chez lui pour lui porter un peu d'argent, hélas! bien peu; c'était, sinon le denier de la veuve, l'épargne de l'étudiant.

« Voici, lui dis-je, ma souscription à la première édition qui sera faite de vos œuvres. »

Il ne me répondit rien, et me remercia d'un regard. Ce regard me rappela celui qu'il m'avait jeté la veille au moment où je lui avais mis ma petite bourse dans la main : j'y vis l'orgueil blessé luttant contre la reconnaissance. Chaque fois qu'il m'a été donné de lui rendre un léger service, j'ai retrouvé la même expression dans sa physionomie. Vous eussiez dit aussi par moments qu'il vous en voulait de ce que vous faisiez pour lui ; c'était le charger d'une obligation, et une obligation lui pesait tant, que sa reconnaissance dégénérait presque en rancune. Bien des mains secourables lui ont été tendues ; il les a prises un instant, puis lâchées pour aller où le

vent le poussait. On l'aurait vingt fois tiré de la misère, s'il avait voulu, je ne dis pas seconder, mais ne point contrarier ni faire manquer comme à plaisir tout ce que l'on tentait pour lui. Dans les personnes qui pouvaient lui être utiles, Moreau ne voyait bientôt plus en elles des amis, mais des *protecteurs,* et ne tardait pas à les fuir, en s'arrangeant pour qu'on ne sût où le rejoindre. S'il a fini par être délaissé, ce n'est pas que ses protecteurs, puisqu'il voulait les nommer ainsi, l'aient abandonné; c'est au contraire lui qui a abandonné, dépisté, découragé ses protecteurs.

La faim, dit le proverbe, fait sortir le loup du bois. Le loup, oui, mais non pas Moreau. C'est, au contraire, quand il était encore plus malheureux que d'habitude, c'est quand il manquait littéralement de pain, qu'il disparaissait tout à coup, qu'on ne le voyait plus nulle part, qu'on n'entendait plus parler de lui. Où se cachait-il ? comment vivait-il ? On sait déjà une partie de la vérité, on va en savoir davantage.

Il avait donc accepté, un peu à contre-cœur, ma trop modique offrande. Il resta quelques instants silencieux, embarrassé, agité. Il avait l'air

d'un homme occupé à avaler quelque chose qui passe difficilement. Je compris ; je laissai au petit service que je venais de lui rendre le temps de passer et je jetai un coup d'œil sur son logement. C'était une chambre garnie ou plutôt dégarnie, située au plus haut étage d'une masure délabrée qui prenait le titre d'hôtel. Il y avait eu autrefois un papier sur le mur, car on en voyait encore des restes. Quant à l'ameublement, la chambre de Moreau me parut cousine germaine de la célèbre chartreuse de Gresset, qui avait habité, lui aussi, une mansarde sur la montagne Sainte-Geneviève, et les vers dans lesquels il en fait une peinture si enjouée me revinrent à la mémoire en présence d'objets semblables :

Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée
Tressés sur deux vieux échalas...

« Voilà, s'écria tout à coup Moreau comme s'il avait lu ma pensée dans mes yeux et voulut compléter cette citation mentale :

Voilà les meubles délicats,
Dont ma chartreuse est décorée!

L'à-propos était si extraordinaire, et il dit ou plutôt chanta, sur je ne sais quel air de vaudeville, ces deux derniers vers avec une gaieté si franche, que je ne pus m'empêcher de rire. Il rit avec moi et la glace fut rompue.

« Ce qui me préoccupait, lui dis-je, mon cher Moreau, ce n'est pas l'état de votre mobilier; c'est la petitesse de votre chambre. Vous devez manquer d'air.

— Bah! me répondit-il, la porte et la fenêtre ferment si mal qu'il en passe toujours assez. J'aurais des travaux d'art à faire si je voulais m'asphyxier. »

Je ne relevai pas cette plaisanterie funèbre, et je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il occupait son logement.

« Non, il n'y a que quinze jours. Auparavant j'étais plus grandement logé.

— Et où donc?

— Dans la rue.

— Comment!

— Eh! parbleu, à la lettre. Cela m'a procuré même une aventure assez curieuse. Racine prétend que :

Pour dormir dans la rue on n'offense personne;

« C'était peut-être vrai de son temps; aujourd'hui il paraît qu'on offense le gouvernement. Louis-Philippe est plus chatouilleux que Louis XIV.

— Racontez-moi votre aventure.

— Je ne demande pas mieux. Je me sens ce matin l'humeur conteuse et babillarde ; c'est peut-être un reste du vin de Champagne de mes vaudevillistes. Il était, ma foi! bon. Asseyez-vous sur mon ottomane (il me montrait son matelas); je vous préviens que je serai long.

« Brouillé avec presque tous les loueurs en garni du quartier latin, et fatigué aussi de me voir toujours mis à la porte, faute de monnaie, au bout de trois, quatre ou cinq semaines, selon le degré de patience de mes hôtes, j'avais fini par ne plus louer de chambre. Le jour, je vaguais

dans les carrefours, comme un chien sans maître, et à peu près nourri de la même façon; la nuit, je bivouaquais dans la campagne quand il faisait beau, et dans la ville, lorsque le temps était ou mauvais ou douteux. Je recherchais alors les maisons en construction ou bien en démolition. Avant de m'y établir pour passer la nuit, il me fallait souvent parlementer avec un invalide chargé de la garde des matériaux, et qui, me prenant d'abord pour un voleur, arrivait sur moi, clopin-clopant, mais résolûment, le vieux brave, en brandissant son coupe-chou, *telum imbelle, sine ictu,* dans sa main jadis redoutable. Je l'apaisais, je le flattais, je lui parlais de son *Empereur,* je le mettais sur le chapitre des batailles où il s'était signalé, sur le chapitre encore plus intéressant pour lui des belles qu'il avait enflammées, et je m'endormais au récit de ses *victoires et conquêtes.*

« J'ai passé plus d'une nuit d'été en compagnie des oiseaux du bois de Boulogne; on ne pouvait avoir un ciel de lit plus magnifique, et j'en aurais été fier, si les rideaux drapés au-dessus de ma tête ne s'étaient quelquefois métamorphosés en fontaines, et n'avaient pourvu trop libérale-

ment à mes ablutions matinales. Il est vrai que quand je m'installais au bois de Boulogne pour la première fois, je n'avais pas l'intention d'en faire ma chambre à coucher. J'avais acheté de mon dernier écu un pistolet rouillé sur le quai de la Ferraille. Je le réparai de mon mieux, je le chargeai, je l'amorçai, et je partis un beau soir pour la porte Maillot, mon arme sous ma redingote. Ce n'était pas, croyez-le bien, pour demander aux passants attardés la bourse ou la vie; c'était tout bonnement pour me brûler la cervelle. Mon existence de bohémien avait fini par me peser, et j'avais pris le parti de m'en débarrasser. J'étais déjà dans l'avenue de Neuilly, quand j'aperçus, en regardant machinalement les vitres d'un cabinet de lecture, un écriteau qui annonçait la traduction nouvelle d'un roman posthume de Walter-Scott. Je voulus lire encore ce roman avant de mourir. S'il n'était pas trop inférieur à ceux qui m'avaient fait tant de fois oublier ma misère, j'allais du moins finir la vie par quelques heures agréables.

— Vous me rassurez, lui dis-je, par une fantaisie de ce genre; elle prouve que vous n'étiez pas bien sérieusement décidé.

— Très-sérieusement; mais, comme, après tout, je n'étais pas tenu par l'heure, j'entrai dans le cabinet de lecture, je demandai le volume, et je le parcourus quelque temps; cela m'ennuya; je fouillai dans ma poche où se heurtaient encore sept ou huit malheureux gros sous, toute ma fortune en bloc (comme Bias, je portais tout sur moi), je payai la séance, je donnai le reste à un pauvre que je rencontrai à deux pas de là, l'instituant, par ce fait, mon légataire universel; j'atteignis le bois de Boulogne, je m'enfonçai dans un fourré et j'armai mon pistolet. Avant de l'approcher de mon front, ceci vous paraîtra encore plus bizarre que ma fantaisie de roman, je jetai un coup d'œil sur ma toilette, je m'inquiétai de la blancheur de ma chemise, et, s'il faut tout vous dire, j'avais pris un bain le matin, tant je tenais à ce que mes restes ne fussent un objet de dégoût pour personne. Explique qui pourra comment, à une heure si solennelle, je me préoccupai d'un pareil examen, au lieu de songer à celui de ma conscience; vous me direz, comme la chanson, que

C'est la faute de Voltaire...

« Voltaire cependant ne m'a pas empêché, au moment où je sentis sur ma peau le froid du canon, d'éprouver une peur affreuse. Ce n'est pas la mort qui m'épouvanta, c'est.... vous ne le devineriez pas, c'est l'enfer! Oui, on en rit, à distance, mais de près on change de note : du moins cela m'est arrivé. Voyez pourtant l'orgueil humain! je ne voulus pas reculer. Il est vrai que ce ne fut pas précisément avec le sang-froid d'un héros que je pressai du doigt la détente de mon pistolet... Il fit long feu ; je vous le dis tout de suite pour ne pas vous tenir trop longtemps en suspens, bien que votre inquiétude doive être modérée : c'est moi-même qui vous raconte mon suicide. Mais admirez la merveilleuse promptitude de l'âme. Vous savez le temps qu'il faut pour faire partir la détente d'une arme à feu ; un temps si court qu'il est à peine mesurable. Eh bien! le croiriez-vous ? dans ce demi-quart de seconde, un monde de sentiments et de pensées m'apparut. J'embrassai dans une vision, dans un éclair, toute ma vie : mes rêves, mes amours, mes chagrins, mes fautes, la dernière surtout, la plus grave, que je commettais en ce moment même ; je sentis un grand remords, et l'éternité m'apparut!... Je ne recommençai

pas, allez! Je jetai l'arme loin de moi, je me précipitai à genoux. »

Il s'arrêta un instant et s'essuya le front ; je lui serrai la main; presque aussi ému que lui-même.

« Vous jugez, continua-t-il quand il se fut un peu remis, vous jugez si cette nuit-là j'ai pu goûter un sommeil bien paisible sous la feuillée. Aussi gardai-je quelque temps rancune au bois de Boulogne. Je ne pouvais me décider à reparaître devant ses arbres, témoins heureusement muets de ma folie, témoins importuns cependant. J'élus alors domicile, pour les nuits suivantes, dans un nouveau quartier, à moitié bâti et aux trois quarts désert, qui occupe aujourd'hui, près de l'arc-de-triomphe de l'Étoile, l'emplacement de la Folie-Beaujon. Vous devez connaître ce quartier-là, car il est assez près de celui où vous demeurez.

— Je le connais, en effet, lui dis-je, et j'admirais encore ce dernier printemps de véritables prés, tout en fleurs, dans Paris.

— Justement, me répondit-il, vous me parlez de mes domaines. J'aurais voulu y voir, comme aux environs de Provins, de belles vaches rousses aux grands yeux doux et vagues. Des vaches sur l'herbe touffue, c'est un spectacle que j'aime tant! Ces prés parisiens n'avaient point de troupeaux ; mais on pouvait du moins y trouver du silence et assez de gazon pour ne pas trop sentir la *dure,* comme disaient énergiquement nos pères. Je n'avais qu'à franchir une misérable palissade pour me trouver en possession du refuge le plus tranquille. Une nuit, que mon *matelas* avait absorbé une quantité déraisonnable de rosée, je quittai l'herbe drue pour aller m'asseoir sur la terre sèche, dans une allée bordée d'acacias ; je m'adossai à une petite porte et je ne tardai pas à m'endormir. Je m'endormis si bien, que le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon quand mes paupières se rouvrirent : encore mon réveil ne fut-il pas spontané. Je faisais un agréable rêve. J'étais dans les jardins d'Armide, à la recherche de Renaud. Si vous me demandez comment je me trouvais chargé, moi, Hégésippe Moreau, d'une mission que le chevalier danois, accompagné du preux Ubalde, avait accomplie depuis longtemps à la satisfaction gé-

nérale, je vous dirai tout naïvement que je venais de relire quelques chants de la *Jérusalem délivrée*. Je m'imaginais donc être dans ces jardins magnifiques, près de la *fontaine du rire*. J'apercevais les deux baigneuses si belles et si séduisantes. Je les voyais nager, plonger, reparaître encore, se poursuivre, s'ébattre dans les eaux du lac enchanté. Tandis qu'elles se livraient aux plaisirs du bain, d'autres, tout aussi charmantes, chantaient, sous les platanes du rivage. Ce ramage de jeunes filles, toutes ces voix fraîches et pures, ces rires, ces cris argentins, sonnant la jeunesse et la joie, devinrent à la fin si bruyants qu'ils me réveillèrent. Réveillé, chose singulière, je continue à les entendre. Je me frotte les yeux, je me tâte, je me secoue : le lac et les baigneuses étaient évidemment un rêve; mais les chanteuses et les danseuses sont bien une réalité. Si je ne les aperçois plus, j'entends leurs voix, j'entends leurs pas... La porte où je m'étais adossé pour dormir fermait la cour ou le jardin d'une pension de jeunes filles, et mon sommeil s'était prolongé jusqu'à l'heure de la récréation. Bizarrement amalgamés avec le souvenir d'une lecture récente, leurs jeux avaient causé d'abord ce rêve poétique, puis ce réveil, presque

aussi doux que celui dont Jean-Jacques a fait une des plus admirables pages de ses *Confessions*. Vous vous rappelez cette nuit de printemps, où, se trouvant comme moi sans asile, il s'endormit sous des arbres en fleurs, aux bords du Rhône ou de la Saône, et fut réveillé au grand jour, par un concert de rossignols ?

— Parfaitement, lui répondis-je, et je me disais même que Jean-Jacques eût encore préféré vos rossignols aux siens. Mais vous ne m'aviez promis qu'une aventure, et les récits, mon cher Moreau, se succèdent dans votre bouche avec une abondance et un intérêt qui me font regretter d'en être le seul auditeur.

— Mon aventure ! s'écria-t-il, en se frappant le front du bout des doigts, mais je ne vous l'ai pas racontée ! Perdu dans toutes ces parenthèses, que vous voulez bien prendre pour des récits, j'oubliais justement l'histoire dont je voulais vous régaler. Voilà ce qui m'arrive chaque fois que j'ai le malheur de me lancer dans une narration ; je fais comme la bécassine qui commence toujours par découper quelques zigzags avant

de filer en ligne droite. Assez de zigzags comme cela, je vais au fait.

— Un instant! lui dis-je: Il est l'heure du déjeuner. Allons au Palais-Royal et gardez-moi votre histoire pour le dessert.

— Bonne idée, me répondit-il, procédé de poëme épique. On sert un festin au héros, et, quand il y a fait honneur, il raconte ses prouesses. Je vous demande deux minutes pour achever de m'habiller. »

Il ajusta sa cravate noire, de manière à dissimuler, autant que possible, les résultats d'un long service, croisa sur sa poitrine, par une précaution encore plus nécessaire, sa redingote unique râpée jusqu'à la corde, chaussa des bottes éculées (un cadeau, me dit-il, que l'on m'a fait ces jours derniers); brossa du coude son chapeau qui tournait à la nuance *feuille morte,* et nous allâmes déjeuner. Il mangea de bon appétit, et, suivant notre convention, me conta au dessert l'aventure suivante :

« Vous vous rappelez la rude température que

nous avons eue au commencement du printemps. Entre nous, le printemps est un intrigant qui a volé sa réputation. Il soufflait une bise à vous glacer jusqu'à la moelle. Comme le froid était encore plus âpre la nuit que le jour, la belle étoile était alors une auberge peu agréable. J'eus la bonne fortune de rencontrer un camarade qui, s'il n'avait pignon sur rue, possédait mansarde et couchette. Il m'offrit fraternellement la moitié de l'une et de l'autre, et j'acceptai sans cérémonie une offre faite avec autant de bon cœur que d'à-propos. A dix ou onze heures du soir, je frappais régulièrement à cette porte hospitalière.

« Le camarade, homme rangé, que son état d'ailleurs forçait à se lever matin, était toujours rentré et ordinairement couché. Il se levait, venait m'ouvrir, nous échangions quelques paroles et je m'étendais avec délices sur le matelas de l'amitié. Heureux d'être à l'abri, je répétais en m'endormant les vers ravissants de Tibulle :

« Quam juvat immites ventos audire cubantem
Et dulces somnos, imbre juvante, sequi! »

— Vous ne les citez pas exactement, lui dis-je en souriant.

— Je le sais, reprit-il, le bonheur de Tibulle était plus complet que le mien... Mais, en fait de bonheur, je n'ai jamais été gâté et je ne suis pas exigeant. Une nuit, je revenais au gîte, plus las et plus gelé encore qu'à l'ordinaire. Après avoir gravi péniblement quatre-vingts marches, je frappe les trois coups convenus ; rien ne bouge. J'entends dans la mansarde un chuchotement qui m'étonne. Je refrappe plus fort, j'attends ; la serrure enfin crie, et, par la porte entre-bâillée mon ami me montre un visage embarrassé. Je n'attendis pas ses explications ; j'avais déjà compris que mon homme rangé était à même cette nuit-là, s'il n'avait perdu son latin, de s'appliquer entièrement la citation de Tibulle. Je lui souhaitai une bonne nuit, et je retournai assez piteusement dans la rue.

« Mes jambes refusaient le service. Je m'étais réchauffé, à force de mouvement dans la journée. Le mouvement est un poêle économique, mais il n'y a pas moyen d'entretenir ce poêle-là le jour et la nuit. N'en pouvant plus, j'allai m'asseoir ou plutôt tomber sur la dernière marche de l'église de la Sorbonne. Je me roulai en boule comme un hérisson, afin d'offrir moins de sur-

face aux injures de l'atmosphère. Ma situation n'était pas gaie. Pour ne pas trop l'approfondir, je me mis à faire des vers. On m'avait attelé, moi quatrième, à un vaudeville qui, malgré cela, n'avançait guère, et qui même est encore embourbé à l'heure qu'il est. La poésie étant *ma spécialité,* pour parler la belle langue du XIXe siècle, j'avais été chargé des chœurs d'entrée et de sortie et de toutes les petites bêtises rimées dont les vaudevillistes ont coutume d'émailler leur prose. Les dents claquant de froid et l'estomac grondant la faim, j'essayai de tourner des couplets épicuriens. Tout en les fredonnant, je finis par tomber dans une espèce de sommeil, et je ne sais depuis combien de temps il durait quand on me secoua violemment le bras.

« Qu'est-ce que vous faites là? » me dit au même instant une grosse voix. J'ouvre les yeux et je distingue, à la lueur du réverbère, une douzaine de pantalons garance, accompagnés de baïonnettes.

« Me direz-vous ce que vous faites là? » répéta sur un ton plus rude le sergent ou le caporal qui m'avait si bien secoué.

— Vous le voyez, je dors ; je dormirais du moins, si vous ne m'aviez pas réveillé.

— On dort chez soi et dans son lit.

— Très-bien, lorsque l'on a un chez soi et un lit ; mais quand on a ni l'un ni l'autre ?

— Vous n'avez point de domicile ?.

— Pas le moindre.

— Alors debout et suivez-nous au poste

— De tout mon cœur : il y fera certainement meilleur qu'ici. Pourvu que ce ne soit pas trop loin. »

« Il ne répondit pas et me plaça au milieu de ses hommes qui se remirent en marche. Heureusement la patrouille acheva vite sa tournée, et au bout de quelques minutes nous fûmes dans le corps de garde.

« Je sentis en entrant une bienfaisante chaleur et je bénis la Providence qui avait envoyé cette

patrouille me ramasser. Je passai le reste de la nuit au violon, fort content d'y être et persuadé que le lendemain matin on me mettrait en liberté. Mais il n'en alla pas ainsi. Le chef du poste, refusant de m'écouter, ordonna à quatre soldats de me conduire à la préfecture de police. Il fallait traverser le quartier des écoles où ma figure était connue, et je n'étais pas très-flatté d'en parcourir les rues, entre quatre soldats, comme un voleur. Je baissai mon chapeau sur mes yeux, je tins mon mouchoir sur mon nez, et, suivi de quelques gamins, j'arrivai à la préfecture.

« Là on me fit entrer dans la fameuse salle Saint-Martin, vaste sentine où la police dépose provisoirement, à mesure qu'on les amène, les tapageurs nocturnes, les vagabonds et les voleurs qui sont ensuite examinés, interrogés l'un après l'autre, et relaxés ou écroués, selon qu'on le juge à propos. Cette salle immense était remplie. Hideux, mais curieux spectacle! Vous n'avez jamais vu un *raout* de truands : je vous assure que cela en vaut la peine. Callot eût trouvé là des types qui manquent à sa galerie, et Salvator lui-même y aurait dessiné des têtes de brigands

qu'on ne voit pas dans les Abruzzes. J'observais, avec un intérêt mêlé d'effroi, ces états-généraux du mal. Il s'y trouvait jusqu'à des assassins, arrêtés pour d'autres motifs, mais dont on connaissait, dont on racontait dans la salle, comme en famille, les abominables exploits. Je remarquai même qu'ils étaient entourés d'un certain respect. Le fretin des larrons les regardait évidemment comme des êtres supérieurs ; c'était l'aristocratie du crime.

« Un certain mouvement s'étant produit dans la salle, je pensai que le préfet de police ou quelque haut magistrat venait d'entrer. En me haussant sur la pointe des pieds, je jetai les regards du côté de la porte ; mais je ne vis se détacher, sur cet horizon de bandits, aucune figure respectable. Mon voisin que j'interrogeai me dit qu'on allait procéder à l'élection de deux prévôts. Cette explication en nécessitait une autre, et je le priai de venir encore au secours de mon ignorance.

— C'est donc la première fois, me dit-il, que vous faites vos dévotions aux reliques de Saint-Martin ?... Moi, c'est au moins la quatrième. Et

cependant, tel que vous me voyez, j'ai eu autrefois une position sociale. »

« Je m'inclinai.

— J'ai été huissier, monsieur. »

« Je m'inclinai plus profondément.

— La justice m'a cherché chicane pour de malheureuses écritures, et, depuis ce temps-là, nous n'avons pas cessé d'être en querelle. J'ai été tant de fois coffré et recoffré que je n'y fais plus attention. »

« Ce personnage eut l'extrême obligeance de me mettre au courant des habitudes de la maison. Il m'apprit que le préfet de police ne faisait jamais en personne les honneurs du salon un peu mêlé où nous nous trouvions réunis, et que ceux qu'il chargeait de le suppléer ne se souciaient guère de s'y aventurer, surtout lorsque la compagnie était par trop nombreuse; qu'on laissait donc tous ces honnêtes gens, sous la garantie des verroux, s'arranger ensemble comme ils l'entendaient; qu'eux-mêmes ils sentaient le besoin

d'établir une autorité qui mît, s'il le fallait, le holà parmi eux et nommaient au scrutin deux gaillards bien déterminés qui, sous le titre de prévôts, avaient pour mission l'un d'empêcher les vols, l'autre d'empêcher les batailles, sauf à se prêter mutuellement main-forte dans l'occasion. C'était presque toujours sur les scélérats les plus fameux que se portaient les suffrages, et mon *cicerone* m'assura que ces étranges magistrats faisaient parfaitement leur devoir.

« Ainsi, m'écriai-je, oubliant à qui je parlais, c'est toujours un voleur qui veille ici à la sûreté des propriétés, et quelquefois un meurtrier qui veille à la sûreté des personnes!

— Eh! mon Dieu! me répondit le drôle avec plus d'esprit que je ne lui en supposais, est-ce que vous croyez que cela ne se voit qu'ici? Quant à nous, continua-t-il, c'est exprès que nous choisissons pour prévôts les plus grands coquins de la bande, parce que ce sont ceux-là qui savent le mieux se faire craindre; et où il n'y a point de crainte, il n'y a point d'autorité. Vos bourgeois de la chambre, qui croient gouverner, me font rire. Çà, un gouvernement! c'est un

joujou qu'on leur arrachera des mains un jour où l'autre. On trouvera que ces vieux enfants font trop de bruit, on leur crèvera leur tambour et on leur en cassera les baguettes sur le dos. Attention! on va voter. A qui donnez-vous votre voix?

— Vous savez, lui dis-je, que je ne connais ici personne. »

« Il m'indiqua deux noms.

— Tenez, c'est ce groupe de paroissiens que vous voyez dans l'encognure. »

« Et son doigt me montrait deux *bravi* que j'avais déjà remarqués : l'un commençant à grisonner et d'une repoussante laideur, mais dont la physionomie respirait une énergie indomptable; l'autre qui avait la vigueur et la beauté d'un jeune tigre. J'avais entendu désigner ce dernier comme un assassin. Ils furent élus tous les deux et presque à l'unanimité. Leurs états de service, apparemment connus de la majeure partie de l'assemblée, écartèrent tous les concurrents. Les deux prévôts entrèrent en fonctions sur-le-

champ. Ils nous disposèrent par files et procédèrent d'abord à un recensement. Ils nous invitèrent ensuite, l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier, à exhiber l'argent que nous avions sur nous. On inscrivait sur un registre le nom du déclarant avec la somme déclarée. La moitié de cette somme était remise aux prévôts qui dès lors vous garantissaient le reste. La prime d'assurance n'avait rien d'exagéré dans une société pareille, et d'ailleurs elle n'était pas entièrement perdue pour les assurés. On en faisait une masse dont la plus grande partie, — il faut rendre hommage à la vérité, — était consacrée à des dépenses d'utilité publique. Toute introduction de liquides, excepté celui des fontaines, était formellement et très-sagement interdite. Mais nous pouvions nous procurer du jambon, du cervelas et autres semblables douceurs. Tout le fonds social passait à des acquisitions de ce genre. L'administration ne nous devait que la pâtée, et elle se renfermait strictement dans les limites de ses obligations. Or la pâtée qu'elle nous donnait était une espèce de potage à la julienne, une macédoine de légumes mêlés, hachés, broyés si bien par le maître-queux du logis qu'il était impossible de savoir ce que l'on

mangeait. Étaient-ce des carottes, des glands, des marrons d'Inde ? Seul le maître-queux le savait. Certes je ne suis pas difficile et je mourais de faim quand arriva notre pitance; mais la vue, rien que la vue de ce problème en écuelle me rassasia complétement. Peut-être y avait-il une légère dose de prévention dans mon fait; prévention ou non, je ne pus prendre sur moi d'aller au-delà de trois cuillerées.

— Ne vous forcez pas, me dit mon ami le voleur. La collecte a été bonne et les prévôts vont faire, dans un petit quart d'heure, une royale distribution de charcuterie dont vous aurez votre part comme tout le monde, quoique vous n'ayez rien mis à la masse. »

« J'avais été, en effet, obligé de déclarer que je ne possédais pas un sou, et comme mes vêtements, un peu moins déguenillés que ceux de mes camarades, ne faisaient pas présumer une pénurie si radicale, on avait d'abord cru que je voulais frauder la république et l'on m'avait fouillé sans le moindre égard. L'humiliante épreuve tourna à mon honneur et ma sincérité fut hautement reconnue. Mon aimable interlo-

cuteur ne m'avait pas leurré d'un faux espoir : quand la distribution se fit, j'eus mon lopin, comme les autres.

« Je restai vingt-huit heures, tout autant, au dépôt de la préfecture ; et je ne vous cacherai pas que, malgré les observations et les études de mœurs que j'eus l'avantage d'y faire, les heures me parurent bien longues, surtout celles de la nuit. Enfin on m'appela pour l'interrogatoire. Le magistrat devant lequel je comparus avait l'air d'un excellent homme. Je lui racontai tout bonnement mon histoire. Il m'écouta d'abord avec défiance, puis avec intérêt, enfin avec sympathie, et non-seulement il ordonna qu'on me rendît la liberté à l'instant même, mais encore il m'engagea très-affectueusement à venir le voir.

— Et je parie, dis-je à Moreau, que vous n'y êtes pas allé.

— Ma foi ! non, » me répondit-il.

III

Malgré l'insouciance et même la gaieté que montrait Moreau en parlant de sa position, un pareil dénûment n'était vraiment pas tolérable, et il était urgent d'y apporter remède. Je me mis aussitôt en quête d'une occupation qui pût lui assurer du pain, sans être en désaccord trop grand avec ses goûts. A quelques jours de là, j'appris que M. Mennechet, se trouvant surchargé de travaux littéraires, cherchait un secrétaire capable de l'aider. Voilà, me dis-je, une place que remplirait très-bien Moreau, s'il le voulait. Je ne connaissais pas M. Mennechet, mais je connaissais une personne dont la recommandation pouvait avantageusement suppléer à la mienne. Malheureusement elle était absente de Paris où elle ne devait revenir que la semaine suivante; pour surcroît de contre-temps, je ne savais en quel lieu lui écrire. Attendre son retour pour la première démarche, c'était nous exposer à ce que la place fût prise durant l'intervalle. Je cours chez Moreau, et je lui demande

s'il lui répugnerait d'être le secrétaire de M. Mennechet qui, en qualité d'ancien lecteur de Charles X, avait voué sa plume à la cause de la légitimité. Je craignais et j'aurais compris quelques objections de la part de Moreau ; mais il n'en fit aucune, il me parut au contraire enchanté. Je modère sa joie en lui apprenant que l'affaire est beaucoup moins avancée qu'il ne croit, je la lui expose telle qu'elle est, et, malgré ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans une démarche ainsi faite, je lui conseille de se présenter tout de suite chez M. Mennechet, pour prendre date.

« Dites-lui que vous savez qu'il cherche un secrétaire, que vous seriez charmé d'en remplir l'emploi près de lui; hâtez-vous d'ajouter que si vous venez sans introducteur, c'est que la personne qui aurait pu vous présenter à lui est absente, et nommez-la; je vous assure que vous ne serez point désavoué; promettez-lui enfin, dans le cas où son choix serait encore libre, de lui fournir, avant huit jours, les plus favorables témoignages.

— Partons, » s'écria-t-il, avec un entrain du

meilleur augure. Puis une réflexion lui vient; il jette sur sa toilette un regard désappointé.

« Je ne peux pas me montrer, dit-il, dans un équipage semblable. Je vais solliciter l'emploi de secrétaire intime, et je suis fait comme un voleur ! Ne trouvez-vous pas que cette redingote et ce chapeau me donnent une vague ressemblance avec Serre, dans le rôle de Bertrand ?

— Qu'à cela ne tienne, lui répondis-je, passons chez moi; nous sommes à peu près de même taille; vous trouverez dans ma garde-robe de quoi vous composer un costume moins pittoresque. »

Il accepte; nous allons directement à mon logis; il se rhabille de pied en cap, et, quoiqu'il n'eût choisi que mes habits les plus usés, sa tenue lui semble si belle qu'il irait maintenant, dit-il, demander une place d'attaché d'ambassade. Il se pavanait devant la glace, il s'admirait de la tête aux pieds, mais ce qu'il regardait peut-être avec le plus de complaisance, c'étaient ses mains gantées. « Comme des gants vous refont un homme ! » s'écriait-il avec un sérieux comi-

que. Je fus obligé de l'arracher à sa contemplation. En le conduisant jusqu'à la porte de M. Mennechet, qui demeurait alors, je crois, dans la rue Duphot, je lui répète ce qu'il faut qu'il dise, et comme, avec beaucoup d'esprit, il n'avait pas le moindre usage du monde, je tâche de le prémunir contre certains écueils où j'avais peur qu'il ne donnât. Il me promet d'éviter soigneusement toute excentricité de manière et de langage. Il monte, je l'attends en bas. Un quart d'heure après, il revient rayonnant.

« Eh bien ? » lui dis-je.

— Eh bien, cela s'est passé on ne peut mieux. M. Mennechet m'a parfaitement reçu ; il a paru d'abord un peu surpris que je vinsse de but en blanc m'offrir à lui pour secrétaire ; je lui ai nommé aussitôt la personne dont vous m'avez autorisé à invoquer le témoignage. Alors, il a été encore plus poli ; la conversation s'est engagée entre nous, et elle a duré jusqu'à présent. »

Et Moreau de me raconter toute cette conversation dans laquelle il croyait avoir fait merveille, et où il s'était montré encore plus étrange

que je ne pouvais le redouter. Il avait dit des choses inimaginables... celle-ci par exemple. M. Mennechet lui ayant demandé de quels travaux il pourrait le charger : « De tous, avait-il répondu, depuis un poème épique jusqu'au balayage de votre cabinet inclusivement. »

Moreau était ravi d'avoir trouvé cette gentillesse, et s'étonnait que je n'eusse pas l'air de partager son ravissement.

« En définitive ? » lui dis-je.

— En définitive, il ne sait pas bien encore s'il prendra un secrétaire ; s'il se décide, il m'écrira. »

Évidemment c'était une affaire manquée. En effet, quelques jours plus tard, j'appris que M. Mennechet avait jugé Moreau à moitié fou.

Je me mis en devoir de lui procurer des élèves. Chacune de mes tentatives fournirait le sujet d'une histoire. Ne pouvant les raconter toutes, j'en prends une au hasard, comme échantillon. Il était convenu, sur ma recommandation, qu'il viendrait donner des leçons de grammaire fran-

çaise et latine au jeune neveu du général de C... J'avais, de crainte d'accident, préparé le terrain avec tout le soin possible. J'avais bien dit quel était l'homme; honnête, doux, instruit, capable, mais, avec tout cela, un peu original: c'était un poète. J'avais même touché quelques mots de sa vie pour qu'on s'intéressât à lui. Il était donc bien entendu qu'on passerait sur ce qu'il pourrait y avoir d'insolite dans ses manières. Moreau se présente. Le malheur veut que le général et son neveu soient sortis. La maison de M. de C... était tenue par sa nièce, femme du monde et jolie femme. Ce fut elle qui reçut Moreau. Imaginez, si vous pouvez, l'embarras du pauvre garçon dans un semblable tête à tête. J'ignore ce qui se passa; mais, à peine rentré dans sa chambre, Moreau écrivit au général la lettre la plus inouïe. Après lui avoir exprimé le regret de ne pas l'avoir rencontré chez lui, il ajoutait qu'il avait été reçu par une *jeune patricienne,* gracieuse sans doute et charmante, mais qui, pour dire la vérité, s'était un peu amusée à ses dépens; que cela lui avait fait comprendre qu'il n'était point fait pour hanter des personnes de haut parage; que d'ailleurs il venait d'apprendre que c'était un baron qu'il allait avoir pour élève, et qu'il ne

se sentait pas de force à avoir pour élève un baron. Une pareille lettre ne méritait pas de réponse. Non-seulement le général y répondit, mais encore il le fit avec une bonté toute paternelle. Sa nièce était, disait-il, désolée autant que surprise qu'il eût pu se méprendre ainsi sur son accueil. Elle avait au contraire de lui l'opinion la plus flatteuse. La maison d'un vieux soldat ne devait rien avoir d'effrayant pour un poète. Quant à la baronnie du neveu en question, ce ne pouvait pas être une objection sérieuse. Tant de bonté fut inutile. Moreau avait pris son parti, il ne voulut point en démordre. Rien au monde n'aurait pu le déterminer à se retrouver en face de la *jeune patricienne* ni à enseigner la syntaxe à un baron.

Toutes les démarches que je fis pour le tirer de sa misère, il les fit échouer par des coups de tête du même genre. J'avais beau arranger les choses de mon mieux en prenant mille précautions; il arrivait au beau moment pour faire aussitôt manquer tout. Je ne lui en voulais nullement de ces incartades, malgré les petits désagréments qui m'en revenaient; mais lui, tout en me les attirant, il se les reprochait, et il se sen-

tait, vis-à-vis de moi, dans une position fausse pour m'y avoir placé vis-à-vis des autres. Peu à peu il prit l'habitude de ne venir me voir qu'aux heures où il pensait que je serais absent ; puis il recommença à brouiller ses traces, délogeant plusieurs fois de suite sans m'informer de son adresse. Nos relations devinrent rares; mais elles ne cessèrent jamais entièrement. Jamais nous ne nous rencontrions sans courir l'un vers l'autre, sans nous serrer la main, sans nous mettre à causer très-amicalement. Point de reproches de l'un, ni d'excuses de l'autre sur la longueur du temps qui s'était écoulé depuis la dernière visite. Si rien ne nous pressait, nous nous prenions le bras et nous marchions ainsi une heure ou deux ensemble, quelquefois davantage. Après deux mots vite échangés sur la santé de l'un et de l'autre, je hasardais, avec toute sorte de ménagements, la question la moins indiscrète sur sa situation présente. Il se hâtait d'y répondre de manière à en prévenir une seconde. Il avait toujours trouvé quelque occupation, un mois, une semaine auparavant. Il m'assurait toujours qu'il ne manquait de rien, quoique ses vêtements dissent le contraire. Ce qu'il y avait

de positif, c'est qu'il ne voulait plus que je m'occupasse de lui. Nous reparlions alors de poésie, sujet pour nous inépuisable. Il me récitait les vers qu'il avait faits nouvellement. Il les savait tous par cœur et les disait admirablement. Ce fut, il m'en souvient, dans une de ces promenades, qu'un jour, sous les marronniers des Tuileries, il me donna l'étrenne de sa jolie chanson des *Cloches*. Il ne la chanta point, et j'ignore même s'il existe un air auquel elle s'adapte; mais le ton dont il me la dit, et que j'ai encore dans l'oreille, était plus musical que tous les airs sur lesquels on pourra la chanter. Il me récita le même jour l'élégie qu'il a intitulée *la Voulzie*, du nom d'une petite rivière qui coule à Provins.

La Voulzie : est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots... etc.

Il l'avait faite, me dit-il avec une sorte de dédain, pour prouver qu'il écrirait tout aussi bien qu'un autre de ces petites pièces sentimentales qu'on vante et qu'on cite partout.

Au commencement de l'automne de 1838, après une nouvelle lacune dans nos relations, je vis Moreau pour la dernière fois. A la veille de quitter Paris pour plusieurs mois, je ne voulais point partir sans lui avoir serré la main. Je savais qu'il avait repris son ancien métier, et travaillait dans une imprimerie aux environs du Luxembourg, chez MM. Béthune et Plon, si je ne me trompe. J'allai le demander; on me dit qu'il venait justement de sortir. Quelques minutes après, je le rencontrai dans la rue de Vaugirard; j'eus de la peine à le reconnaître, tant il était changé. Sa démarche était celle d'un vieillard; le dos courbé, la poitrine rentrée, maigre à faire pitié; son regard était vague et presque égaré, le timbre même de sa voix avait subi une altération profonde.

Son aspect me causa une impression si douloureuse que je ne pus la lui cacher. Je l'interrogeai avec anxiété sur sa santé.

« Je ne suis pas malade, me répondit-il, mais je m'en vais.

— Que voulez-vous dire, mon cher Moreau?

— Ce que vous avez pensé vous-même en m'apercevant. Encore un poète mourant ! à vous, ajouta-il en marquant d'un triste sourire l'allusion qu'il voulait faire, à vous de décider s'il est *plus mourant que poète ou plus poète que mourant*.

— Comment ! m'écriai-je, vous n'avez que vingt-huit ans, vous êtes né avec une bonne constitution, et, parce que vous êtes souffrant aujourd'hui...

— Je ne souffre pas.

— Qu'avez-vous donc alors ? Est-ce chagrin ? est-ce besoin ?

— Ni l'un ni l'autre, je vous jure. Je n'ai aucun motif de chagrin à présent, et jamais je ne me suis trouvé si riche. Non-seulement je gagne assez pour suffire à mon entretien, mais je puis payer quelques dettes ; je commence à me liquider. Vous êtes inscrit sur mon grand-livre ; cependant je vous avertis que votre nom n'arrive qu'au bout de ma liste, parce que je veux satis-

faire d'abord mes créanciers besoigneux. Si je ne meurs pas trop vite, vous aurez votre tour. »

Je le priai de ne pas se préoccuper de ma créance, et, comme nous étions devant le jardin du Luxembourg, je lui proposai d'entrer et de nous y asseoir.

« Volontiers, me dit-il, car j'ai des jambes de roseau. »

Nous nous dirigeâmes vers un banc, et, quoiqu'il n'eût pas marché vite, il était tout essoufflé quand nous y arrivâmes. Je voulais absolument savoir ce qui l'avait réduit à un état si déplorable. Voyant qu'il évitait de répondre à toute question directe sur ce sujet, je pris un autre tour ; j'amenai la conversation sur son genre de vie, et je le fis causer sur les motifs qui l'avaient déterminé à reprendre son premier état.

« Ce n'est pas, me dit-il, pour faire le petit Jean-Jacques ; mais le métier d'homme de lettres, si lucratif pour quelques-uns, ne me rendait pas à moi de quoi manger du pain. Je ne cherche pas pour cela querelle à mes contemporains ; je

ne puis aujourd'hui me plaindre de personne que de moi-même. Je croyais autrefois que je serais sauvé quand je trouverais un éditeur. La fortune s'est plu à souffleter mon amour-propre. Des éditeurs, je n'ai plus besoin d'en chercher ; on m'a fait une sorte de réputation. Je n'ai qu'à apporter des articles à telle revue pour qu'ils soient admis et payés. Il y a des journaux tout prêts à insérer mes vers, qu'on trouve, ajouta-t-il avec un léger accent d'ironie, aussi bons que ceux de Berthaud. Vous n'appréciez peut-être pas suffisamment l'avantage dont je vous parle. Il faut que vous sachiez qu'il est de règle dans les journaux de repousser impitoyablement les vers. Mais si de loin en loin, pour des considérations toutes particulières, on consent à laisser entrer quelques alexandrins, ils sont comme des surnuméraires qui n'ont rien à voir à la caisse. Par une double exception en ma faveur, non-seulement on accepte mes vers, mais encore on les paie ; *on les paie comme de la prose !* Et ce sont les journaux démocratiques, ceux qui font la plus rude guerre aux priviléges, qui commettent ces passe-droits pour moi. Eh bien ! quoiqu'on me fasse la partie si belle, il m'est impossible de vivre du produit de ma plume. Soit

en vers, soit en prose, j'écris avec une difficulté, avec une lenteur désolante. Encore si j'étais sûr de pouvoir mettre au net une pauvre page tous les jours! Mais je resterai dix heures accoudé sur ma table, sans trouver une idée, un mot! J'y resterai huit jours, j'y resterai un mois; il suffit que j'aie la volonté d'écrire pour que rien ne me vienne à l'esprit, rien! Et cependant il faut que je mange; le boulanger se lasse de me faire crédit. L'inquiétude me ronge, mon impuissance m'exaspère. Je sens bien, comme André Chénier, qu'*il y a quelque chose là;* mais cela ne veut point sortir, ou ne veut sortir qu'à son heure. Je vois des gens qui, au fond, sont plus bêtes que moi, et qui écrivent des volumes comme un tisserand fait de la toile. C'est mauvais! Eh! sans doute,

Mais ils trouvent toujours, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire...

« Ils vivent largement d'un métier qu'ils ne savent point; heureux de ne point le savoir. Ils sont comme des somnambules qui se promènent gaillardement sur un toit, où ils n'oseraient bouger s'ils étaient éveillés.

« Enfin, je me suis bien tâté, et j'ai acquis la

conviction que si la nature a fait de moi, comme je le pense, un vrai poète, elle ne m'a donné aucune aptitude à l'industrie littéraire. Voilà pourquoi je suis revenu à la profession manuelle que je n'aurais pas dû quitter. Ouvrier par état et poète par fantaisie, telle est ma vraie vocation... Je n'ai plus besoin d'attendre une disposition d'esprit particulière pour gagner mon pain quotidien. Le travail que je fais me vaut quatre ou cinq francs par jour; c'est beaucoup plus qu'il ne m'en faut; et, si ma santé dépérit, ce n'est pas qu'il me manque rien de ce qui est nécessaire à l'existence matérielle. Vous voulez savoir le mal qui me tue : pourquoi vous le tairais-je ? C'est l'ennui! le mal des gens heureux, dit-on, comme si l'on était heureux quand cette lèpre vous attaque l'âme! Ils en savaient plus long, nos pères, qui avaient fait du mot *ennui* un synonyme de douleur. Mais rien ne saurait vous donner l'idée d'un ennui tel que celui qui me dévore. Tant que je suis à ma besogne, cela va encore; mais, quand ma journée est finie, quand, hors de l'atelier, je me trouve dans ma chambre, seul, livré à moi-même, la nuit surtout... ah! c'est intolérable! Aussi, depuis quelque temps, devinez ce que j'ai imaginé? A la chute du jour,

je prends de l'opium pour me faire dormir jusqu'à l'heure où je dois revenir à l'imprimerie. Je suis arrivé par tâtonnement à savoir juste la quantité qu'il me faut pour cela, et j'ai soin de l'augmenter un peu tous les jours pour contrebalancer l'effet de l'habitude. Le samedi soir je triple la dose pour escamoter le dimanche et ne me réveiller que le lundi matin.

— Mais vous vous empoisonnez! m'écriai-je. Je ne suis plus étonné maintenant de l'altération de vos traits. Vous vous tuez. C'est un suicide un peu plus lent que celui que vous avez déjà tenté, mais d'un effet immanquable.

— Je le sais bien, me répondit-il tranquillement.

— Comment! vous le savez ? N'aviez-vous donc pas renoncé à l'idée d'en finir avec la vie ? Ne m'avez-vous pas avoué vous-même l'effet que produisit sur vous, envisagée de près, la mort que vous vouliez vous donner ? L'expérience, les années, vos réflexions, vos souffrances ne vous ont-elles rien appris ou rappelé ?... Qui donc a écrit, il n'y a pas encore si

longtemps, après une visite à Saint-Étienne-du-Mont, ces beaux vers que j'ai retenus ?

Je sentis, je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé...

— Oui, *évaporé !* reprit-il en secouant tristement la tête.

— En ce temps-là, du moins, si vous étiez de ceux qui doutent vous n'étiez pas de ceux qui nient.

— Je ne sais plus ce que je suis, me répondit-il; je sais que je n'ai plus ni force ni courage; je sais surtout que je m'ennuie, que je m'ennuie horriblement, répéta-t-il d'une voix désespérée. Je cherche à tuer le temps plutôt qu'à me tuer moi-même ; mais si le moyen que j'emploie avance mes derniers moments, le beau malheur, je vous le demande !

— Et vos amis ? et celle que vous appelez votre sœur ?

— Mes amis, où sont-ils ? Ah ! Dieu me garde,

s'écria-t-il, de révoquer en doute vos sentiments pour moi! Mais, durant ces deux dernières années, je vous ai si bien fait perdre ma trace que ma mort ne sera dans nos relations qu'une lacune de plus, une lacune bien longue, ajouta-t-il tristement. Quant à ma sœur, ma pauvre sœur, elle me pleurera mort avec moins d'amertume qu'elle ne m'a pleuré vivant. » Il garda pendant quelques instants un silence que je respectai. Puis il reprit : « Le mal est fait maintenant, voyez-vous, et il est sans remède. Que mon régime actuel soit contraire à tous les principes de l'hygiène, je ne prétends pas le nier ; mais quand j'en prendrais un autre aujourd'hui, je ne ressaisirais pas la vie; elle m'échappe, et franchement je ne la regrette point. Qu'est-elle au fond pour moi ? un vrai marché de dupe. Il faut que je me donne beaucoup de peine, et pourquoi ? pour soutenir une existence qui me pèse. N'est-ce pas absurde de me fatiguer pour vivre, quand je suis fatigué de vivre? »

Je ne redirai pas tout ce que j'opposai à ces désolantes paroles, ni mes inutiles efforts pour le tirer d'un si profond découragement et l'amener à voir les choses de ce monde sous un jour

plus vrai. Malade de cœur, malade d'esprit, malade de corps, Moreau atteint partout ne pouvait guérir. En lui disant adieu, j'eus un pressentiment funeste. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que je lus dans un journal qu'il venait de mourir à l'hôpital de la Charité. J'appris un peu plus tard, sans en être étonné, qu'il avait voulu mourir en chrétien. Au dernier moment, le *parfum* s'était fait sentir.

LA CORRESPONDANCE

DE

LAMENNAIS

I

Si jamais écrivain put dire que sa vie fut un combat, assurément c'est Lamennais. Depuis le jour, déjà bien loin, où le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* signala le grand polémiste jusqu'aux dernières lignes de son *Peuple constituant,* quel combat acharné que la vie de cet homme, si chétif d'apparence et presque constamment malade! C'est une guerre de trente ans. Dans nos querelles religieuses, philosophiques et politiques, on le trouve toujours au premier rang des champions, payant de sa personne et ne ménageant pas les coups. Ni les années, ni les mécomptes, ne refroidissent son ardeur. Il est à soixante ans tel qu'il fut à quarante; il se rue

sur ses adversaires avec la même fougue et la même fureur; il n'a changé que de drapeau.

Son génie inquiet l'a poussé tour à tour dans les camps les plus opposés. Le camp révolutionnaire a vu, non sans quelque stupeur, ce prêtre, qui avait lancé sur lui tant d'anathèmes, se rallier à ses projets, et leur apporter le concours de sa redoutable éloquence. Tandis que les chefs s'empressaient d'accueillir l'illustre transfuge, le gros de l'armée restait froid et méfiant à son égard; il ne s'est jamais bien expliqué la présence de cet étrange auxiliaire. Et aujourd'hui encore, le nom de Lamennais, chez la plupart de ceux dont il a embrassé, en dernier lieu, la cause, ne paraît éveiller que l'idée d'un problème. Mais, pour le véritable peuple, le problème est tout résolu. Le peuple n'entre point dans nos raisonnements subtils : une fois échappé à l'influence des partis, une fois rendu à lui-même, il condamne, d'instinct, le prêtre qui abjure, comme le soldat qui trahit.

Lamennais savait bien, malgré son orgueil inflexible, qu'il avait des comptes à rendre à la conscience publique. Il a cru au-dessous de lui

de faire son apologie, mais c'est pour expliquer à la postérité les mobiles de sa conduite qu'il a pris soin de recueillir les lettres curieuses qui viennent d'être publiées. Il va nous le dire lui-même. Nous lui laisserons la parole aussi longtemps que nous pourrons. Lorsque la critique s'adresse à de semblables personnages, son rôle est d'imiter le chœur des tragédies antiques ; elle doit exprimer librement son avis, mais leur laisser toujours le devant de la scène.

« On m'a souvent pressé (c'est Lamennais qui parle) d'écrire mes mémoires. Deux motifs principaux m'ont empêché de céder aux instances qu'on m'a faites. Il aurait fallu pendant des années m'occuper de moi-même, y penser, en parler sans cesse. Or, s'il est quelque chose qui me répugne invariablement, c'est cela. En outre, contraint de dire la vérité sur les autres, cette vérité n'eût pas été constamment favorable à tous ; il en est qu'elle aurait, quoi que je pusse faire, montré sous des côtés où nul n'est bien aise qu'on le regarde ; et cela me répugnait encore... J'ai donc renoncé à écrire des mémoires. Mais comme, attendu la part que j'ai prise aux choses de mon temps, mon nom me survi-

vra peut-être, et que ma conduite et mes écrits, où se marquent le progrès de mon esprit, ses variations même, si on préfère ce mot, pourront donner lieu à des appréciations très-diverses, j'ai voulu qu'au moins mes pensées véritables, aux différentes époques de ma vie, fussent bien connues et d'une manière incontestable, afin de prévenir les suppositions et les conjectures erronées. A cet effet, secondé par l'obligeance de mes amis, j'ai pris soin de recueillir mes correspondances les plus intimes pour qu'elles pussent, après ma mort, servir au dessein que je viens d'indiquer. »

Lamennais, voulant assurer la publication fidèle et intégrale de ses lettres, la confia, par testament, à un ami que recommandait à son choix un caractère ferme et un esprit indépendant. En nommant cet ami, M. Émile Forgues, le testateur ajoute qu'il lui a expliqué en détail ses intentions par des instructions verbales. De plus, il interdit à sa propre famille d'intervenir en rien dans cette publication. La famille intervint pourtant. Elle contesta à M. Forgues le droit de joindre aux lettres rassemblées par l'auteur celles qu'il était parvenu à recueillir de son côté. Il en

résulta un procès, que M. Forgues gagna en première instance et perdit en appel. Ce procès en définitive, c'est le public qui l'a perdu. Il faut nous contenter des documents mis sous nos yeux, mais il faut savoir gré du moins à l'auteur de la peine qu'il avait prise pour nous en offrir davantage. Il faut lui savoir gré aussi de l'étude biographique placée en tête du recueil sous le titre modeste de *Notes et souvenirs;* étude pleine d'intérêt où l'amitié, sans doute, raconte, expose et apprécie, mais où l'on sent toujours le désir d'être juste et la volonté d'être vrai.

Malgré les mutilations qu'elle a subies, cette correspondance remplit encore deux volumes et comprend au moins cinq cents lettres. La plus ancienne est du 2 juillet 1818, la plus récente est du 27 décembre 1840; à la première date, l'auteur avait trente-six ans, et cinquante-huit ans à la dernière. Ce recueil embrasse, on le voit, dans un cercle de vingt-deux ans l'époque la plus importante et la plus féconde de sa vie. Les deux extrémités de la chaîne nous manquent, et nous avouerons franchement que nous regrettons beaucoup plus le commencement que la fin. Ce que fut Lamennais dans sa vieillesse, on le sait

trop; on sait à peine ce qu'il fut de dix-huit à trente-cinq ans. Qui nous le montrera dans tout le feu de sa jeunesse ? Où sont les lettres de ce temps ? Nous n'en voyons pas une seule, et l'arrêt de la Cour n'est pour rien dans cette lacune.

Les deux volumes qu'on nous donne sont formés, en grande partie, de trois correspondances différentes qui ont été fondues ensemble, selon l'ordre chronologique. Soixante environ de ces lettres ont été adressées à une petite communauté de femmes établie à Paris sous la direction du vénérable abbé Carron. Lamennais y comptait de fidèles amies, entre lesquelles on remarque une bien exquise nature, Mlle de Lucinière. Près de cent lettres sont écrites au marquis de Coriolis, encore un très-constant ami de Lamennais, et très-digne par son esprit de donner la réplique à un tel interlocuteur.

La plus considérable des trois correspondances est celle que l'auteur a entretenue pendant dix ans avec la famille de Senftt; le comte, ambassadeur d'Autriche à la cour de Sardaigne, sa noble et excellente femme et leur aimable fille, la comtesse Louise. Presque toutes les autres let-

tres sont adressées à des contemporains célèbres, dont les noms significatifs peuvent servir à mesurer le chemin qu'a fait Lamennais. Du baron de Vitrolles arriver, en passant par Béranger, à Mazzini, c'est avoir parcouru la distance d'un pôle à l'autre. Le recueil qui nous est offert nous livre, en quelque sorte, les tablettes de ce voyage.

En chargeant M. Forgues de divulguer après sa mort « ses correspondances les plus intimes » Lamennais a pensé qu'il faisait une chose utile à sa mémoire. S'il a voulu prouver que les calculs intéressés n'entraient pour rien dans sa conduite, il y a réussi et sa sincérité ne peut plus être soupçonnée. Il y a réussi, mais en découvrant au public, en le mettant à même de noter jour par jour toutes ses violences et toutes ses chimères. C'est bien à lui qu'on pourrait dire : « *Citoyen, voyons votre pouls.* » Rousseau prétend avoir la fièvre, Lamennais l'a réellement. Son exaltation, quand il touche à certains sujets, va quelquefois jusqu'au délire. On ne saurait imaginer la manière dont il s'exprime, en écrivant à ses amis, à l'égard de tous ceux qui ont quelque puissance sur la terre, et ne veu-

lent pas l'employer au succès de ses utopies. Le lecteur de sang-froid est stupéfait de tant de haine, étourdi de tant de colère.

Genus irritabile vatum ! Lamennais est *vates* dans l'une et l'autre acception, et l'on s'en aperçoit de reste. Mais comment a-t-il pu nous dire qu'il a refusé d'écrire ses mémoires par charité pour le prochain, lui qui publie ou qui ordonne de publier de pareilles lettres ? Qu'auraient donc été ses mémoires ?

Il faut voir comme il traite ses malheureux contemporains. Auprès de lui, Timon, le vrai Timon d'Athènes, eût passé pour un optimiste. Voici ce qu'il écrit en 1825 (il est bon d'indiquer les dates, puisque Lamennais tient à ce que l'on connaisse sa manière de voir « aux différentes époques de sa vie ») : « J'éprouve tous les jours une chose que j'aurais crue impossible. C'est un accroissement de mépris pour les hommes de ce temps. Je n'aurais jamais pensé que la nature humaine pût descendre si bas. Elle a passé mes conjectures et mes espérances. » Notez *mes espérances;* c'est le *nec plus ultra* de la misanthropie. Et ne croyez pas que ce soit

chez lui un sentiment passager. « Je suis las, écrit-il en 1828, de l'imbécillité et de la férocité humaines, et je donnerais pour bien peu de chose, je vous jure, rois, peuples, ministres, etc. » *Rois et peuples* de compagnie, cela est encore à noter. On pense ainsi, puis on devient démocrate et humanitaire. Pourquoi s'en étonner? les extrêmes se touchent.

Encore si Lamennais, éprouvant ce mépris haineux pour les hommes de son époque, voulait se contenter de les injurier en masse! Mais ce n'est pas assez pour lui. Il les prend un à un, les désigne, les nomme.

« *Il n'en épargne point et chacun a son tour.* »

Il diffame les plus illustres; il diffame ceux-là surtout. Qu'il soit de bonne foi, nous l'accordons sans peine; il ne croit pas calomnier, mais il n'en calomnie pas moins. La bonne foi, en pareil cas, est une insuffisante excuse. Nous ne citerons pas ce qu'il dit de Chateaubriand, son illustre compatriote. Nous ne ferons pas ressortir la manière dont il parle de M. de Bonald, qui, dans l'opinion publique, passait alors pour être

son ami, comme son émule. On ne soufflette pas un homme d'une façon plus cavalière.

Ne répétons point les outrages qui s'adressent à des noms propres. Revenons aux injures qui, étant collectives, laissent à chacun la ressource de se mettre à couvert sous une exception.

Voici une appréciation de la Chambre des députés, en l'an de grâce 1825 :

« J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne trouve rien à comparer, même de loin, au spectacle que nous offre la Chambre des députés. Cela est certainement nouveau sous le soleil. Jamais on n'avait vu une dégradation si burlesque et une corruption si bête. »

Tels étaient donc nos députés aux plus beaux jours de la Restauration. Sachons ce qu'ils sont devenus après la révolution de Juillet. Nous sommes en août 1831 :

« Voyez ce qui se fait et ce qui se dit dans la Chambre. C'est un *crescendo* de bêtises et d'infamies dont Dieu seul connaît le dernier terme. »

Passons au mois d'avril 1833 :

« Ils prétendent, les braves gens, nous représenter ! Ils sont le miroir qui réfléchit l'image de la France ! Quel miroir, tudieu ! un fond de bouteille étamé avec de la boue ! »

C'est là ce qu'on peut appeler un joli *crescendo* d'injures !

Il en dit tout autant de la Chambre des pairs.

Du reste, Lamennais était peu partisan du *représentatif*, pour parler son langage : « Je ne saurais quelquefois m'empêcher de penser, écrit-il, le 14 janvier 1838, que Dieu a permis l'invention du *représentatif* dans un siècle d'orgueil, afin d'humilier les hommes en leur montrant jusqu'où peut aller la bêtise humaine. »

Et les journaux, veut-on savoir ce qu'il en pense ?

Ils lui paraissent tous « écrits dans les caves de Charenton » (2 avril 1830). Deux mois auparavant, parlant de leurs querelles : « Je ne vois

rien, disait-il, d'aussi dégoûtant. C'est la guerre des punaises et des araignées. Quand donc apparaîtra-t-il un homme qui écrase tous ces insectes ? »

Tout ce qui a été dit contre le gouvernement de Louis-Philippe, Lamennais l'avait déjà dit contre le gouvernement de Charles X. Ce pauvre Charles X ! Vous imaginez-vous qu'un prêtre (Lamennais n'avait pas alors rompu avec l'Église) ait sérieusement préféré la Convention à son règne ? Cela est écrit, cela est daté du 7 novembre 1828. « Il y a tant de dégoût au fond des âmes qu'on aimerait mieux une Convention et je ne sais quoi que l'état présent. » Ce n'est pas là une boutade. Il écrivait déjà le 6 mars 1827 : « Jamais, en aucun pays, le pouvoir n'a inspiré tant de mépris. Tout s'en va naturellement sans conspiration proprement dite, par un mouvement de descente continue. » Ne reconnaissez-vous pas les mêmes insultes dont on a poursuivi le gouvernement de 1830, et l'abaissement continu, et la révolution du mépris, et le reste ?

Veut-on un petit tableau moral de Paris sous

la Restauration? « J'ai quitté la capitale de toutes les sottises, de toutes les bassesses et de toutes les noirceurs. » (Daté de 1823.) Même sujet, douze ans plus tard. « Je vous félicite, mon cher ami, d'être sorti pour quelque temps de cet antre fangeux que se partagent la sottise, l'égoïsme, la bassesse et la lâche férocité; car voilà le Paris de l'année 1835, et je n'augure rien de mieux pour l'année 1836. » Ni nous non plus.

Impressions de voyage et tableau de Genève, en mai 1824 :

« Le plus grand agrément des voyages, à mon avis, c'est qu'on est toujours à peu près sûr de quitter promptement l'endroit où l'on est. Rien n'est doux comme de se dire : Voici un endroit où je ne resterai pas. J'ai surtout une espèce d'horreur pour la ville où je vous écris. Tout m'y déplaît, et j'aimerais mieux vivre chez les Turcs qu'au milieu de son abominable population. »

Va pour Genève ; mais la Suisse?

« Le reste de la Suisse, poursuit-il, n'est

guère meilleur. Et puis, je doute qu'il y ait au monde un pays plus ennuyeux. Quant aux curiosités naturelles (touristes, écoutez; écoutez, peintres et poëtes!), quant aux curiosités naturelles, montagnes, vallées, lacs, cascades, ce sont des choses bientôt vues et qui ne séduisent pas autrement. Je vous demande un peu la belle chose qu'un rocher pointu avec de la neige dessus! J'aime mieux mes tisons. »

Après Genève, voici Rome (novembre 1832) :

« Rome, j'y suis allé et j'ai vu là le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé les regards humains. L'égoût gigantesque des Tarquins serait trop étroit pour donner passage à tant d'immondices. Là, nul autre Dieu que l'intérêt. On y vendrait les trois personnes de la Sainte-Trinité, l'une après l'autre, ou toutes ensemble, pour un coin de terre ou pour quelques piastres. »

C'est à mettre à côté des imprécations de Camille! Sans doute la bile et les nerfs sont pour beaucoup dans tout cela; la rhétorique semble y être aussi pour quelque chose. Admettons ces

excuses et plaignons l'écrivain que peuvent entraîner à des excès si déplorables la colère et la rhétorique.

II.

On peut juger de l'*humoriste;* voyons maintenant le penseur. Naturellement ils se tiennent, et l'un influe souvent sur l'autre. Ce qui est caractéristique dans le génie de Lamennais, c'est une logique à outrance. La logique chez lui est poussée par la passion, poussée à toute extrémité; et, en voyant où elle arrive, on fait cette réflexion que le *summum jus, summa injuria* s'applique aussi à la logique. Esprit spéculatif, systématique et absolu, il veut, coûte que coûte, plier à son idée les choses et les hommes; il s'indigne des résistances, et, se croyant toujours dans le juste et dans le vrai, il voit avec horreur ceux qui pensent différemment. Il les accable d'invectives, et tout lui semble légitime pour frapper, pour flétrir des hommes qui sont à ses yeux les suppôts de l'injustice et du mensonge.

Mais comment pouvait-il conserver une foi si entière dans ses doctrines après les changements qu'on sait? C'est qu'en réalité il a moins changé qu'on ne pense. Il est resté le même, ou à peu près le même au fond, en étonnant le monde de ses métamorphoses. Une idée fixe, une chimère, trop commune dans notre siècle, où elle a fait beaucoup de mal, a dominé sa vie entière. Cette chimère, qui trouble aujourd'hui tant de têtes, consiste à regarder la société comme un chaos, et à croire qu'un *fiat lux,* tombé de quelque bouche humaine, peut y créer soudain l'ordre le plus heureux et une parfaite harmonie. Lamennais s'est perdu à poursuivre sans cesse et partout ce fuyant mirage. On a fait de lui un sceptique; telle n'est point assurément la nature de son esprit, qui n'est que trop porté aux affirmations téméraires. Il lui faut des convictions pour nourrir sa pensée et enflammer son éloquence. Il lui faut une foi quelconque à propager et à défendre, des adversaires à combattre, des incrédules à maudire.

C'est un *croyant,* c'est un *voyant,* c'est un visionnaire qui s'imagine être un prophète; c'est tout l'opposé d'un sceptique.

Lamennais a passé par trois phases diverses. Non-seulement on les distingue en lisant sa correspondance ; mais encore on y voit comment il a passé de l'une à l'autre. Il a été d'abord ultramontain et théocrate : c'était au commencement de la Restauration. Le parti libéral le regardait à cette époque comme un très-ardent royaliste, parce que *l'autel et le trône* semblaient alors ne faire qu'un, parce que le libéralisme était alors voltairien, et que Lamennais attaquait, avec sa *furia* bretonne, la révolution et la philosophie. Royaliste, il ne l'était guère ; sa correspondance le prouve. Catholique par-dessus tout, plus catholique que chrétien et plus romain que catholique, il avait adopté et il exagérait encore l'utopie de Joseph de Maistre. Que le successeur de saint Pierre fût l'arbitre suprême des peuples et des rois dans leurs querelles politiques, aux yeux de Lamennais, c'était un droit incontestable. Mais qu'est-ce qu'un pouvoir qui n'existe qu'en théorie ? Lamennais soutenait hardiment que le pape n'avait aujourd'hui qu'à vouloir pour convertir le droit en fait. Oubliant qu'au sein même de l'Europe chrétienne l'autorité du pape est, depuis plusieurs siècles, méconnue par de puissants empires, il mettait dans sa main les

destinées du monde et il l'en rendait responsable. Il lui criait avec angoisse, croyant toujours le monde mortellement malade : « Seigneur, dites une seule parole, et le monde sera guéri ! » Il criait, puis il écoutait et n'entendait point de réponse. L'imagination frappée, il voyait le malade tourner à l'agonie, et ne comprenait pas que la bouche sacrée d'où le salut pouvait descendre restât obstinément muette. A présent vous connaissez l'homme, vous devinez son impatience, son irritation et un étonnement qui devient du scandale. Désabusé des rois, faudra-t-il qu'il renonce aussi à sa foi dans la papauté, c'est-à-dire au catholicisme ? Non, il n'en est pas là encore ; mais il n'espère plus rien du pape actuel, ni des cardinaux qui l'entourent, ni de la plupart des évêques. Pour régénérer le monde il faut régénérer l'Église ; et Lamennais, entrant dans sa seconde phase, écrit sur sa bannière : « Catholicisme et liberté ! »

Catholicisme et liberté ! Ce cri devait trouver de l'écho en France, au moment où l'on se flattait d'y fonder une monarchie entourée d'institutions républicaines. Un nouveau journal, *l'Avenir,* œuvre de Lamennais et de ses plus

brillants disciples, fit bientôt fermenter par des thèses hardies et soutenues avec éclat les jeunes têtes du clergé. Se voyant écouté et croyant qu'il serait suivi, Lamennais, dans ses lettres datées de cette époque, paraît ivre d'enthousiasme.

« C'est la régénération de la société mourante qui commence, écrit-il à Mme la comtesse de Senftt, le 16 décembre 1830; c'est la réaction de l'intelligence contre la force brute; la réaction du christianisme contre l'athéisme des gouvernements; c'est le travail, laborieux sans doute, de l'enfantement d'une ère nouvelle qui commencera, je le crois, les destinées de l'homme sur la terre, en constituant le genre humain dans l'unité catholique. On le verra plus clairement lorsqu'à l'heure marquée et qui n'est pas venue encore apparaîtra le pontife envoyé, le Grégoire VII du dernier âge, que les peuples attendent sans le savoir. »

Ainsi, même arrivé à sa seconde phase, et glissant déjà sur la pente où l'entraîne l'esprit moderne, Lamennais continue à espérer d'un pape la réalisation de son rêve obstiné, le renouvellement du monde.

Le 23 décembre suivant, écrivant au comte de Senftt, il est encore saisi de ce prophétique délire. « Oh! que l'Église se relèvera grande lorsque Dieu enverra celui qui doit fonder la dernière époque de la société humaine ici-bas! Je le vois, cet homme, et je ne le verrai pas! J'assiste à la création qu'opérera sa parole (*la création qu'opérera sa parole!...*) et mes yeux n'en seront pas témoins! Mais que cela est beau, même à la distance d'où nous le contemplons, et qu'il est doux de penser que peut-être on peut concourir en quelque chose à préparer ce merveilleux spectacle! »

Tandis que Lamennais contemplait les prodiges d'un Grégoire VII imaginaire qui, en établissant ici-bas une espèce de paradis, nous dispenserait des efforts qu'il faut faire pour gagner l'autre, Grégoire XVI jugeait les doctrines de *l'Avenir*.

Après un examen attentif, prolongé, une encyclique les condamne. Lamennais bondit sous le coup; il se soumet en frémissant; de cœur, il est déjà rebelle. L'Encyclique est datée du 18 septembre 1832. Voici l'extrait d'une lettre qui est

du 9 octobre; on peut juger de sa colère par son effrayante gaieté :

« Empereurs, czars, rois absolus, rois constitutionnels, et les autres que je ne nomme pas, voyez comme ils s'en vont tous et comme ils ont l'air d'être pressés de s'en aller, tant ils sont attentifs à ne pas manquer une seule des sottises qui peuvent assurer et hâter leur départ. Oh! la belle procession! rangez-vous un peu que je la voie passer. Adieu, bonnes gens! partez! puisque cela vous plaît, cela me plaît aussi. Après tout, je crois que vous avez raison. Que feriez-vous des peuples désormais, et qu'est-ce que les peuples feraient de vous? Vos mutuels rapports tournent à l'aigre. Vous les massacrez, ils vous coupent la tête; cela finit par ennuyer. Gardez votre tête et allez-vous en; c'est le plus sage de beaucoup. N'écoutez point les méchants esprits qui vous disent qu'une tête impériale, royale, princière, ducale, etc., n'a de prix que par ce qui est dessus et non par ce qui est dedans. Le dedans n'est pas grand'chose, je le veux, mais le dessus est encore moins. *Andate, dunque*, *andate*, *e buon viaggio!* »

C'est ainsi que rit Lamennais.

Le voilà donc entré dans sa dernière phase, non pas encore publiquement, mais, au fond, la rupture est déjà consommée : le manifeste va paraître. Les *Paroles d'un Croyant,* qui ont ému l'Europe entière, n'auraient pas dû surprendre les amis de l'auteur. Ils avaient assez entendu les grondements sourds du volcan pour deviner que tôt ou tard une éruption aurait lieu et une éruption terrible. L'Europe entière s'est émue, parce qu'elle a vu dans ce livre surgir un Lamennais tout autre que celui qu'elle croyait connaître. C'était bien le même pourtant; seulement c'était lui libre de toute entrave et qui avait enfin brisé le frein qu'il blanchissait d'écume. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de reproduire ici la lettre pleine de sagesse, d'affection et de douleur que lui écrit alors Mlle de Lucinière. La réponse est froide et hautaine, et, quoi qu'en pense l'éditeur, ce n'est pas Lamennais qui remplit le beau rôle. Avec son bon sens et son cœur, l'humble et pieuse fille, dans cette circonstance, nous paraît bien supérieure au grand et superbe écrivain.

Le 15 juillet 1834, une nouvelle encyclique,

dirigée contre Lamennais, condamne son nouvel ouvrage dans les termes les plus sévères. Voici le jugement de Rome sur les *Paroles d'un Croyant* : « Livre peu considérable par son volume, mais immense par sa perversité ; détestable production d'impiété et d'audace, sortie des ténèbres pour la ruine des sociétés, et où se trouve entassé tout ce qui peut produire le bouleversement des choses divines et humaines. »

Neuf jours après, on trouve, dans la correspondance, une lettre tout amicale de Lamennais à Béranger. Il y parle de l'encyclique, « qui n'est, dit-il, que l'opinion personnelle de Mauro Capellari. » Mauro Capellari, c'est le chef de l'Église, c'est le pape Grégoire XVI. Lamennais a cessé d'être catholique, mais il se croit encore chrétien. Il ne le sera pas longtemps ; il est pris dans les roues d'une impitoyable machine ; il y a mis la main, il y passera tout entier.

Quoique, à partir de cette époque, la correspondance ne nous offre plus qu'un petit nombre de lettres, et qu'elle s'arrête court en 1840, il y en a pourtant assez pour qu'on y voie poindre déjà

la *foi humanitaire,* qui remplace la foi chrétienne. Vainement il répète encore les mots et les formules de la foi qu'il a désertée ; ce ne sont plus pour lui que des formules et des mots. Il se suspend encore aux ruines de ses croyances pour échapper au panthéisme qui l'épouvante et qui l'attire. L'abîme le fascine ; on sent qu'il y va tomber tout à l'heure. Il y est tombé, en effet, mais en conservant jusqu'au bout son orgueil et son éloquence.

Nous n'avons point ici à examiner les ouvrages qui, même au déclin de sa vie, n'ont cessé d'attester la puissance de son talent. Nous laissons de côté les *Affaires de Rome,* le *Livre du Peuple, Amschaspands et Darvands* et l'*Esquisse d'une Philosophie,* où l'on trouve sur l'art des pages admirables, mais où l'idée de Dieu, chose plus importante, s'obscurcit et s'efface au point d'inquiéter le déisme de Béranger. Nous ne dirons rien de son rôle à l'Assemblée constituante, où il siégea sur la *Montagne,* rédigea un projet de constitution qui fut jugé impraticable et fonda un journal ultra-républicain qui cessa de paraître quand le général Cavaignac eut triomphé de l'anarchie. Nous finirions notre tra-

vail où finit la correspondance, si nous n'avions à dire quelques mots sur sa mort, que l'éditeur raconte en historien véridique, mais sur laquelle il porte un jugement d'ami que nous ne saurions accepter. L'illusion de l'amitié nous semble avoir été trop loin.

La mort de Lamennais fut rigoureusement conforme aux derniers sentiments qu'il avait adoptés. C'est encore la logique, la logique à outrance que nous retrouvons là, soutenant, sans le consoler, le vieillard aux approches de la crise suprême, veillant sur le seuil de sa chambre et ordonnant ses funérailles. Les *Notes et Souvenirs,* qui précèdent la correspondance, et l'*Appendice,* qui la suit, contiennent sur sa triste fin des détails qui navrent le cœur. Une consigne inexorable écarte sans distinction tous les vieux amis d'autrefois, par cela seul qu'ils portent cette robe de prêtre que Lamennais a rejetée. Sa plus proche parente, la fille de sa sœur, est à grand'peine tolérée.

Elle a eu le malheur de prononcer le mot de prêtre ! Elle n'obtient la permission de rester dans l'appartement, avec madame de Grandville,

qu'à la condition de ne plus parler à son oncle. « Et c'est lui, disait-elle, qui m'a faite chrétienne! »

Il faut lire un *procès-verbal* où, pour se laver du reproche d'avoir séquestré le mourant, ceux qui ont assisté à ces dernières scènes ont cru devoir en consigner les principales circonstances. Vous verrez là comment la pauvre nièce est accueillie. Sa première parole fut : « Féli, veux-tu un prêtre? » (Féli est le nom qu'on donnait à Lamennais dans son intimité.) « Tu veux un prêtre, n'est-ce pas ? » Lamennais répondit : « Non. » La nièce reprit : « Je t'en supplie! » Mais il dit d'une voix plus forte : « *Non, non, non, qu'on me laisse en paix!* » Un peu après, la nièce s'étant approchée du lit et ayant dit : « N'avez-vous besoin de rien? » Il dit d'un ton mécontent : « *Je n'ai besoin de rien du tout;* qu'on me laisse en paix! » Quand vint madame de Grandville, elle s'approcha du lit et dit : « Je suis Antoinette, me reconnaissez-vous? » Il dit : « *Parfaitement; je suis bien aise de vous voir, mais j'ai affaire avec mes amis.* » La nièce et son amie ayant promis de ne plus faire de tentatives, elles restèrent au bout du canapé à prier.

Lamennais avait laissé par écrit à ses exécuteurs testamentaires les instructions suivantes :

« Je veux être enterré au milieu des pauvres et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre. Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église. »

Ces instructions furent littéralement suivies. La dépouille mortelle d'un prêtre catholique alla de sa maison « *directement au cimetière* ». Le gouvernement avait pris des précautions pour prévenir toute manifestation tumultueuse. Les agents de l'autorité ne laissèrent entrer que très-peu de personnes dans l'enceinte du Père-Lachaise. On ne prononça aucun discours, aucune parole d'adieu. Quand le cercueil fut recouvert de terre, le fossoyeur demanda : « Faut-il une croix? » La réponse fut : « Non. »

Non, dirons-nous à notre tour, non, ce n'est pas ainsi que les pauvres sont enterrés ; et ils ne meurent pas ainsi ! Le plus pauvre ouvrier est, à son lit de mort, environné de sa famille. Il ne repousse pas d'une voix dure et irritée sa femme,

sa sœur ou sa fille, qui le presse tout bas de penser à son âme. S'il a été élevé dans la foi catholique, en eût-il oublié depuis longtemps les préceptes, eût-il été séduit par les mauvais exemples qu'il reçoit trop souvent du riche, un prêtre le réconcilie avec Dieu et avec lui-même, lui parle d'une vie meilleure, lui montre et lui ouvre le ciel. Le convoi du pauvre est sans pompe, mais son corps est toujours *présenté à l'Église,* et l'Église prie pour ce pauvre, comme elle prierait pour un roi, avec moins de solennité, mais demandant la même chose. Enfin, quand son cercueil est recouvert de terre, il se trouve presque toujours soit un parent, soit un ami, qui se fait un pieux devoir de consacrer la place où reposent ses restes, et y met lui-même *une croix.*

Nous avions le dessein de résumer, en terminant, notre pensée sur Lamennais. Nous n'en avons pas le courage. D'ailleurs cette fin lamentable nous dispense de toute réflexion. Si le lecteur a ressenti notre impression douloureuse, nous n'avons rien à ajouter ; et, s'il ne l'a pas ressentie, que pourrions-nous lui dire ?

LA

PHILOSOPHIE DE GOETHE

PAR

E. CARO

Un brillant défenseur du spiritualisme, qu'il faut malheureusement recommencer à défendre en France, l'auteur du livre justement remarqué qui a paru en 1864 sous ce titre : *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques,* M. Caro, vient de publier, sur la *Philosophie de Gœthe,* un livre non moins remarquable. Les lecteurs du premier sont acquis d'avance au second. Les deux ouvrages se tiennent par le sujet, se complètent l'un l'autre, sont faits dans le même esprit et témoignent du même talent.

A proprement parler, Gœthe n'est point un philosophe. Rien chez lui qui ressemble à un

système organisé. Il ne procède point comme Kant ou Hégel; mais tous les grands problèmes qui tourmentent l'esprit humain, il a cherché à les résoudre, et les idées, les hypothèses dont il a rempli ses écrits, si nombreux et si variés, ont fait et font encore beaucoup de chemin parmi nous. Hégel est effrayant pour des têtes françaises. Il n'y a que les intrépides qui osent l'aborder. Gœthe, tout imposant qu'il est, n'a point cet aspect formidable. Nous le connaissons tous par Werther et Charlotte, par Faust et Marguerite. Ces enfants du poëte nous attirent vers le penseur, et Méphistophélès, nous voyant approcher, sourit. Jamais *les idées d'outre-Rhin* n'auraient, sans le concours de Gœthe, obtenu, dans notre pays, une influence aussi marquée. Nos écrivains les plus vantés la subissent et la propagent. Par eux, un panthéisme vague envahit peu à peu la partie lettrée du public. Vague, il n'en a que plus d'attrait et n'en est pas moins prompt à dissoudre, à détruire, dans les esprits dont il s'empare, non-seulement les restes du christianisme de Bossuet, mais même le déisme de Jean-Jacques Rousseau, et jusqu'au Dieu des bonnes gens devant lequel s'inclinait Béranger.

Gœthe, né au milieu du dix-huitième siècle, commença à penser lorsque l'antique foi, battue en brèche avec un acharnement inouï, semblait ruinée pour jamais. De Paris à Berlin, de Berlin à Paris, passaient et repassaient les commis-voyageurs de l'Encyclopédie, et le pays natal de Gœthe, Francfort, se trouvait sur la route. La culture chrétienne que nous recevons au jeune âge et dont nous conservons des traces plus ou moins profondes dans tout le cours de notre vie lui fut donnée aussi, sans doute ; mais il est évident qu'elle n'entama point son âme.

L'étincelle lui vint, comme à saint Augustin, d'un livre. Elle lui vint, l'aurait-on cru ? de l'*Éthique de Spinoza*. Gœthe se prit d'enthousiasme pour ce livre, alors si peu lu, et il en a fait la fortune. Voyez comme il en parle encore longtemps après : « Ce que j'ai pu tirer, dit-il, de cet ouvrage, ce que j'ai pu y mettre du mien, je ne saurais en rendre compte. J'y trouvais l'apaisement de mes passions, une grande et libre perspective sur le monde sensible, et le monde moral semblait s'ouvrir devant moi. » Gœthe avait vingt-cinq ans lorsque le spinozisme agit si fortement sur lui. Il conserva toujours cette

première impression, mais il n'adopta le système qu'en le transformant. De cette morne chrysalide, qui se rencontra par hasard sous le rayon de son génie, il fit éclore un panthéisme ailé, brillant, fascinateur, qui se rit des attaques, parce qu'il est insaisissable.

On peut ennuyer le lecteur, mais on ne saurait l'offenser en cherchant à lui expliquer ce que c'est que le panthéisme. Gœthe lui-même déclarait qu'il n'avait jamais rencontré personne qui sût exactement ce qu'il faut entendre par là. Sans avoir la prétention de dire ce qu'il faut entendre, tâchons de dire ce qu'on entend.

Le panthéisme peut, à la rigueur, se définir en trois mots. C'est l'identification de Dieu et du monde. Cette doctrine que l'Asie transmit autrefois à la Grèce, qui fait encore maintenant le fond des religions de l'Inde et dont la réapparition, au sein de l'Europe savante, après tant de siècles de christianisme, est un symptôme des plus graves, cette conception métaphysique qui peut tenir, comme on le voit, dans une formule si brève, au premier abord paraît claire ; mais elle s'obscurcit à mesure qu'on cherche à y pené-

trer davantage. C'est comme une caverne immense qui, près de l'ouverture, admet encore un peu de jour, mais dont les profondeurs sont remplies d'épaisses ténèbres. Sous ces ténèbres, on sent qu'il y a des abîmes. Hasardons quelques pas dans l'antre.

L'identification de Dieu et du monde donne lieu tout de suite à deux sortes de panthéismes. Il y en a bien d'autres ; il y a presque autant de panthéismes différents que l'on compte de panthéistes ; les nuances sont innombrables ; mais il faut distinguer au moins les deux principaux groupes que forment, en se divisant, les partisans de la doctrine. Les uns, absorbant l'univers en Dieu, disent que *Dieu est tout ;* les autres, absorbant Dieu dans l'univers, disent que *tout est Dieu.*

La clarté diminue ; cependant avançons encore. Selon les premiers, le monde n'est qu'un ensemble de phénomènes sans existence substantielle et distincte ; selon les seconds, Dieu n'est qu'une force générale répandue dans la nature et se confondant avec elle. C'est cette dernière forme de panthéisme qui prévaut aujour-

d'hui sous le nom de *naturalisme,* mot adopté pour désigner d'une manière un peu voilée des doctrines qui trouvent leur propre nom compromettant.

Le naturalisme de Gœthe n'est pas le panthéisme de Spinoza. « Spinoza, dit M. Caro, se rattache à cette chaîne de penseurs idéalistes dont le premier anneau est Parménide. Le vrai spinozisme est l'*acosmisme,* c'est-à dire la négation de la réalité du monde. L'unique et universelle substance qu'affirme l'auteur de l'*Éthique,* si on la considère de près, devient une abstraction pure. Au souffle et au contact des penseurs allemands, qui l'ont ressuscité après plus de cent ans, le spinozisme a pris un autre caractère. Le Dieu de Spinoza, expliqué par Lessing et Schleiermacher, n'est plus la substance unique, ce qui est en soi et conçu par soi, antérieur logiquement aux attributs qui forment son essence. Il ne diffère pas de ce dieu-matière de Novalis, qui s'agite sourdement dans les eaux et dans les vents, sommeille dans les plantes, s'éveille dans l'animal, pense dans l'homme et remplit l'univers d'une activité qui jamais ne se repose ni ne s'épuise. »

Dans toutes les œuvres de Gœthe, vous ne trouverez pas la moindre adhésion, la moindre allusion au système particulier de Spinoza, à cette distinction de la substance considérée à part des attributs et des modes, à cette déduction du monde qui se développe non pas organiquement, mais géométriquement, non à la façon d'un animal ou d'une plante, mais à la manière d'un théorème.

Les abstractions de Spinoza prennent forme et couleur en passant par l'esprit de Gœthe. Ce qui charme surtout l'Homère de Weimar dans le Parménide d'Amsterdam, c'est l'idée vague de la vie divine dans la nature. Écoutez-le causant avec son disciple Eckermann. « Ce grand être, dit-il, que nous nommons la Divinité ne se manifeste pas seulement dans l'âme, il se manifeste aussi dans une riche et puissante nature et dans les immenses événements du monde. Une image de lui, formée à l'aide des seules qualités de l'homme, ne peut donc suffire, et l'observateur rencontrera bientôt des lacunes et des contradictions qui le conduiront au doute, même au désespoir, s'il n'est pas assez médiocre pour se laisser calmer par une défaite spécieuse, ou

s'il n'est pas assez grand pour parvenir à un point de vue plus élevé. » Cela semble un peu fort, et ce n'est pas sans embarras que l'on se voit réduit à regarder comme des hommes médiocres qui se sont laissé calmer par une défaite spécieuse, ne disons pas Bossuet, c'est un évêque, ni Pascal, c'est un janséniste ; nommons deux purs savants, Newton et Leibnitz.

Quoi qu'il en soit, le panthéisme, qui supprime la personnalité divine et la parole créatrice, est bien la religion que devait professer un homme tel que Gœthe. Un Dieu personnel l'eût gêné et un Dieu créateur lui eût porté ombrage. Je ne dis rien de trop et je puis appuyer mon dire d'autant de preuves qu'on voudra. Étudier le caractère de Gœthe, c'est encore une manière de pénétrer dans sa philosophie. Cette manière offrira, je l'espère, plus d'attrait au lecteur que les définitions arides, les distinctions subtiles où je me suis engagé à contre-cœur, et dont je suis aussi fatigué qu'il peut l'être.

Comme Napoléon Ier, Gœthe a eu ses Las Cases et ses O'Méara, qui ont tenu registre pour la postérité de tout ce qu'il a voulu dire. Qu'il

pose dans ces entretiens, cela n'est pas douteux, mais poser est dans sa nature. Cette réserve une fois faite, on ne saurait trouver de meilleurs documents pour se bien représenter l'homme, et j'y vais puiser sans scrupule.

« Vous venez me demander, dit-il à ce bon Eckermann, qui s'apprête à graver chaque mot dans sa tête pour aller ensuite le consigner dans son manuscrit, vous venez me demander quelle idée j'ai cherché à incarner dans mon *Faust !*... Comme si je le savais ! comme si je pouvais le dire moi-même ! *Depuis le ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer :* voilà une explication, s'il en faut une ; mais cela n'est pas l'idée, c'est la marche de l'action. On voit le diable perdre son pari ; on voit un homme qui sort d'égarements pénibles et se dirige peu à peu vers le mieux : on dit que le poème raconte l'histoire du salut de Faust. C'est là une remarque juste, utile et qui peut jeter souvent de la clarté sur l'œuvre ; mais ce n'est pas une idée qui puisse servir d'appui à l'ensemble et à chaque scène détachée. Cela aurait été vraiment joli, si j'avais voulu rattacher à une seule idée, comme à un maigre fil traversant tout le poëme, les scènes si

diverses, si riches de vie variée que j'ai introduites dans *Faust!* En général, ce n'était pas ma manière, comme poète, de chercher à incarner une abstraction. Je recevais dans mon âme des impressions de mille espèces, comme mon imagination vive me les offrait; je n'avais plus, comme poète, qu'à leur donner une forme, à les disposer en tableaux, à les faire apparaître en peintures vivantes, pour qu'en m'écoutant ou en me lisant, on éprouvât les impressions que j'avais éprouvées moi-même.

« L'acte d'Hélène a maintenant une physionomie originale; il forme comme un petit monde à part qui ne se lie que par un fil léger à ce qui précède et à ce qui suit. C'est là aussi le caractère des autres actes; car, au fond, les scènes de la cave d'Auerbach, de la cuisine des sorcières, du Blocksberg, du conseil de l'Empire, de la mascarade, du papier-monnaie, du laboratoire, de la nuit classique de Walpürgis, forment *autant de petits mondes qui, tout en exerçant l'un sur l'autre une certaine influence, restent indépendants*. Il s'agit donc seulement de donner à chaque partie une physionomie nette et bien expressive; quant à l'ensemble, il reste *incommensura-*

ble, mais comme ces problèmes que les hommes se sentent entraînés à sonder sans cesse. »

La citation est longue et j'aurais voulu l'abréger. Je n'ai pas eu le courage d'en retrancher une ligne, tant elle m'a paru caractéristique, tant elle jette de lumière sur l'homme, le poète et le penseur.

Une chose qui eût été curieuse à voir, c'est la figure d'Eckermann pendant qu'il écoutait le *créateur de tous ces mondes*. On a bien souvent reproché à Olympio son orgueil. L'orgueil d'Olympio est-il égal à celui-là ? Dans tous les cas, il faut signaler une différence qui est à l'avantage de notre fier contemporain. La haute idée qu'il a de lui ne l'empêche pas d'éprouver, de montrer qu'il éprouve des sentiments humains. Dans beaucoup de ses vers, et ce sont les meilleurs peut-être, on voit qu'il souffre, on voit qu'il pleure comme nous, il prie même ; du moins il priait autrefois. Je n'ai pas besoin de citer ; tous ceux qui l'ont lu se souviennent. Mais Gœthe, mais le chef de l'école impassible, n'a point de semblables faiblesses. Par un étrange privilége, qui trompe, qui perdra tous ses imitateurs, il

est resté poète, après s'être défait en quelque sorte de son cœur. Ce cœur l'embarrassait, il l'a mis dans *Werther* et il s'en est passé le reste de sa vie, qui a duré encore environ soixante ans. Son cerveau a suffi à tout.

Que de maux ont fondu, pendant ces soixante ans, sur sa famille et son pays ! Ses parents, ses amis, les imprudentes femmes qui ont cru, en l'aimant, qu'elles seraient aimées et sont mortes de leur erreur, il a vu tout cela tomber autour de lui sans donner plus de signes d'émotion qu'un chêne, lorsque l'hiver fait disparaître les végétaux fragiles qui croissaient dans son voisinage. Il a vu son pays envahi par un conquérant, les champs de l'Allemagne labourés de boulets et jonchés de cadavres, et aussi insensible, du moins en apparence, à ces lamentables spectacles que le soleil qui les éclaire, il a continué imperturbablement le cours de ses travaux, passant tour à tour de la poésie à la science et de la science à la poésie.

Mais son amitié pour Schiller ? direz-vous. Parlons-en, si vous voulez. Gœthe s'est plu sans doute à un commerce avec Schiller, commerce

où tous les deux trouvaient leur avantage. Quant à l'amitié véritable, Schiller seul en a ressenti. Qu'on lise leur correspondance. « Je vous ménage une surprise qui vous touche de près et qui, j'espère, vous réjouira fort, » écrit Schiller à Gœthe. Gœthe répond : « Je ne me fais pas une idée de ce qu'on peut appeler une surprise. La vôtre cependant, daigne-t-il ajouter, sera la bienvenue. » Et tout de suite après cette concession nécessaire à la politesse : « Il n'est pas dans ma destinée, continue-t-il superbement, de rencontrer jamais un bien imprévu, inouï, un bien que je ne me sois pas conquis encore. » Faites donc des surprises à un ami comme celui-là !

Schiller lui envoie des poésies en manuscrit, avec prière de lui dire ce qu'il en pense. Quelques jours après, le paquet revient intact à Schiller, et cette réponse y est jointe : « Je vous renvoie vos poésies, que je n'ai pu ni lire, ni seulement parcourir, mes préoccupations m'en ont empêché. » Ces préoccupations, c'étaient des fêtes et des spectacles à organiser pour la petite cour de Weimar.

Un jour Schiller, en proie aux plus cruelles

inquiétudes, lui écrit que sa femme est mourante. « Je serais parti sur-le-champ pour aller vous voir, lui répond Gœthe, si je n'étais pressé dans ce moment de tous côtés. Mais tant d'affaires me réclament ici que je me serais senti dans les angoisses auprès de vous, et cela pour ne vous être d'aucun secours. » Tel était l'ami de Schiller.

Lorsque le grand-duc de Weimar, son constant bienfaiteur, qui, tout en le comblant d'honneurs et de richesses, se déclarait son obligé, lorsque Charles-Auguste mourut subitement, Gœthe se trouvait à table avec quelques convives qui se réunissaient chez lui chaque semaine. La fatale nouvelle arriva tout de suite aux gens de sa maison. Mais on n'osait la dire au maître, sans préparation, au milieu d'un dîner. Son âge avancé, l'attachement qu'il professait pour le prince, toutes les circonstances faisaient craindre qu'il ne tombât à l'instant foudroyé lui-même. Gœthe s'aperçut de l'émotion qui régnait autour de lui et voulut en savoir la cause. Il fallut bien la lui apprendre. « Ah! c'est affreux! » s'écria-t-il. Une minute après, il engagea chacun à parler d'autre chose, et le dîner continua.

Forte et froide nature, Gœthe a eu la prétention de paraître insensible à tout ce qui agite, à tout ce qui émeut les hommes. Il a persisté jusqu'au bout dans sa théâtrale attitude ; son masque de marbre ne s'est pas dérangé. Mais, à jouer ce rôle ingrat, qu'a-t-il gagné ? Rien pour sa gloire ; peu de chose pour son bonheur. Gagné ! Il en coûte, au contraire, de vouloir être plus qu'un homme. Sous le coup le plus douloureux, Gœthe n'a pas bronché, mais il a pensé en mourir. Son disciple fidèle nous est garant de ce qui suit.

L'unique fils de Gœthe, l'espoir de sa vieillesse, était parti pour l'Italie. Eckermann l'avait accompagné jusqu'à Gênes, et il retournait à Weimar, laissant le jeune Gœthe poursuivre son voyage dont Rome était le but. Il revenait, sans se presser, et il était encore en route quand une lettre, datée de Rome, lui annonça tout à la fois l'arrivée et la mort du jeune voyageur. Il précipita son retour pour aller consoler le père. Mais le bon Eckermann ne pouvait penser sans effroi à cette première visite : « Lui qui m'a vu partir avec son fils ! se disait-il. En me revoyant, il va souffrir comme s'il le perdait une seconde fois. »

Il n'osait frapper à la porte. A la fin il se décida; il entra ému, tout tremblant. « Gœthe était debout, sans faiblesse apparente (c'est Eckermann qui parle). Il me pressa dans ses bras. Je lui trouvai une sérénité, un calme parfaits. Nous causâmes de mille choses. De son fils, pas un mot. » Deux jours après, il dîne avec Gœthe. « Nous avons encore parlé de mon voyage. Il m'a paru plus silencieux que d'habitude ; il semblait perdu en lui-même. » Le lendemain Gœthe, toujours silencieux, tombe malade. « Gœthe nous a causé une grande inquiétude. Il a été pris, dans la nuit, d'un violent coup de sang, et il a été toute la journée à deux doigts de la mort. » Notez que le malade avait quatre-vingts ans. A force d'énergie, il se tira d'affaire. L'équilibre physique, l'équilibre moral se rétablirent promptement. Dès qu'il se vit sur pied, savez-vous quelles furent ses premières paroles ? « Allons !... par-dessus les tombeaux, en avant ! »

C'est à faire pâlir le vieil Horace de Corneille. Admire qui pourra ce mouvement plus que romain ! Ne valait-il pas mieux montrer tout simplement un cœur d'homme et de père ?

Dans cette espèce d'anathème que lance Bos-

suet aux héros orgueilleux et durs sont compris Gœthe et ses pareils. « Ils pourront bien, s'écrie l'orateur, forcer les respects et ravir l'admiration, comme tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs! » — Écoutez ce qui vient ensuite, et comparez la philosophie de Gœthe à la philosophie chrétienne : « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. » Voilà les enseignements du christianisme. Mais le panthéisme, qu'enseigne-t-il ? Comment en ferait-on dériver la bonté, la charité, le dévoûment ? Toutes les natures vulgaires, toutes les natures mauvaises s'en autoriseraient, au contraire, pour s'abandonner sans remords aux instincts qui les sollicitent.

Il est permis de s'étonner du goût qu'ont pour le panthéisme des hommes qui se disent les amis de la liberté. La liberté ! Ne voient-ils pas que le panthéisme l'écrase, qu'il l'anéantit dans les peuples comme dans les individus ? Et la fraternité, ce rêve en dehors du christianisme, sur quoi la fondent-ils, ceux qui nient le Dieu créateur ? Les

hommes peuvent-ils se regarder comme frères s'ils n'ont pas un Père commun ? De la triple formule (chrétienne, ne l'oubliez pas, avant d'être révolutionnaire), un seul terme subsiste avec le panthéisme, un seul, l'égalité. Mais quelle humiliante et déplorable égalité ! Un asservissement qui nous courberait tous au pied de quelques maîtres ! Tel est bien l'état social auquel aboutirait la pensée hautaine de Gœthe : « N'espérons pas, disait-il souvent, que la raison soit jamais populaire. Elle restera toujours la propriété exclusive de quelques élus. »

L'humanité, pour Gœthe, se résume, en effet, dans quelques hommes qui sont les types de l'espèce par la perfection de leur développement. De là sa théorie sur l'immortalité. Quelle immortalité ? Celle de l'âme ou du génie ? Qu'il nous suffise de savoir que c'est un privilége réservé aux grands hommes.

Nos numerus sumus et fruges consumere nati.

Gœthe était, dit M. Caro, de ceux qui ne voient pas pourquoi un sauvage serait immortel. Ceci fait allusion à une petite phrase qu'un jour

M. Renan laissa tomber, comme en passant, dans un article de revue, à propos de métaphysique ; une petite phrase grosse de conséquences. Comme le Brahmin de la fable, M. Caro l'a « ramassée », et il a eu raison de l'appliquer ici ; mais il devait citer exactement le texte. Je veux lui faire une querelle.

Traduisant, ou plutôt insinuant à sa manière l'idée de Gœthe, M. Renan a dit : « Je ne vois pas pourquoi un *Papou* serait immortel. » Dans le choix de ce nom *Papou,* il y avait une finesse qu'il était bon de conserver. *Sauvage,* ce n'est pas du tout la même chose. D'abord l'expression est moins vive et moins pittoresque ; ensuite elle est trop large et elle en dit plus qu'il ne faut ; enfin, elle n'a pas la mesure, la tournure, la figure voulues pour produire l'effet désiré par l'auteur. Il pourrait s'élever, de ce côté de l'Atlantique, des réclamations en faveur des sauvages. Les sauvages ont eu, de tout temps, parmi nous, de généreux patrons et même des panégyristes. Sans remonter plus haut, Chateaubriand nous les a peints, on peut le dire, avec amour. Comme nous les trouvions, grâce à lui, poétiques ! M. Renan, qui s'en souvient, n'eût

pas osé jeter au néant les Natchez ; ou, s'il l'avait osé, nous ne l'aurions pas laissé faire. Mais à qui peut venir l'idée de réclamer pour un Papou ? La manière dont Gœthe traduit le « *pauci electi* » est terriblement rigoureuse. M. Renan paraît l'entendre d'une façon plus libérale, et l'on serait tenté de s'accommoder avec lui, en sacrifiant le Papou. On réfléchit pourtant ; on se dit à part soi qu'entre le plus intelligent des Papous et le moins intelligent des Parisiens il n'y a peut-être pas une différence très-grande, qu'ils pourraient l'un et l'autre passer pour des Papous, et que, de Papous en Papous, à supposer qu'on augmentât graduellement dans chacun d'eux la dose de l'intelligence, on arriverait à la fin (je recule effrayé devant cette pensée) jusqu'aux membres de l'Institut.

Au fond, ce que Gœthe et les siens entendent par cette immortalité, dont ils laissent à quelques hommes l'espérance, ne peut même pas s'appeler l'immortalité du génie. Ce n'est que le retentissement plus ou moins prolongé d'une renommée extraordinaire. La loi est écrite dans *Faust* et très-clairement rédigée : « Celui qui ne s'est pas fait un nom sur la terre appartient aux

éléments. » Donc l'homme de génie à qui les circonstances n'ont pas permis de se produire doit mourir tout entier, aussi bien que l'homme vulgaire. Les plus sublimes vertus, si elles se sont dérobées à la célébrité, appartiennent aux éléments. La sainteté même, si elle s'est tenue dans l'ombre, appartient aux éléments; elle leur appartient à l'égal du vice et du crime. Du reste, avec le dieu-matière, ces conséquences sont inévitables. Il est heureux que de telles doctrines répugnent à l'esprit des peuples de l'Europe. La civilisation dont nous sommes si fiers doit son salut peut-être à cette répugnance!

Rendons pourtant justice à Gœthe. Nous manquerions à l'équité si nous le jugions seulement sur les torts de son caractère et les erreurs de son génie. Ce caractère peu sympathique était évidemment de la plus vigoureuse trempe. Ce génie, qui s'est égaré en voulant expliquer l'origine et la fin des choses, la loi de la nature et de l'humanité, a, durant plus d'un demi-siècle, travaillé au progrès de presque toutes les sciences, en même temps qu'il a charmé l'imagination des hommes par une intarissable et magnifique poésie.

C'est l'idée que nous laisse le livre de M. Caro, livre qui donne plus encore que le titre ne promettait. Où l'on croit ne trouver que la *philosophie de Gœthe,* on trouve Gœthe tout entier, l'homme, le savant, le poète. M. Caro passe en revue la longue suite de ses œuvres et il nous aide à les comprendre. On connaît le rare talent d'exposition qui le distingue ; il a fallu qu'il y joignît encore tout un ensemble d'aptitudes pour réussir dans son entreprise. C'en était une grande et des plus compliquées que de faire, pour ainsi dire, un voyage d'exploration autour de ce vaste cerveau, d'en pénétrer les labyrinthes et d'en dresser enfin un plan fidèle et détaillé.

RÉCITS POÉTIQUES

PAR

EUGÈNE MORDRET

Qui est-ce qui lit aujourd'hui un volume de vers nouveaux, s'ils ne sont pas signés d'un nom connu et consacré ? Dès que le lecteur aperçoit une suite de lignes qui ne vont pas jusqu'à la marge, il ferme bien vite le livre, et il en cherche un autre, exempt de cet inconvénient. *Que les temps sont changés!* Du vivant de Voltaire, il n'eût pas fallu dire qu'on n'aimait pas les vers; on eût été rangé dans la catégorie des *Welches*. Sans remonter si loin, il y a vingt-cinq ans, on se faisait encore honneur de les aimer. Maintenant, c'est à peine si vous osez en convenir ; auprès des hommes graves, un tel aveu pourrait vous compromettre.

Dans des circonstances pareilles, comment

peut-il se faire qu'on voie s'accroître chaque année le nombre des nouveaux poètes ? *Plus on en tue et plus il s'en présente !* Si je donnais la liste de ceux qui ont paru seulement dans l'année 1855, elle serait plus longue que les dénombrements d'Homère. C'est là un phénomène qui étonne au premier aspect et qui pourtant s'explique, ainsi que beaucoup d'autres, de la manière la plus simple. Presque tous ces poètes sont des hommes très-jeunes, et la jeunesse ne doute de rien. Qui de nous, à cet heureux âge, pour avoir ajusté, un matin, quelques rimes, ne s'est cru appelé à être un Lamartine ou un Victor Hugo? Le rêve que nous avons fait, ces jeunes gens le font à leur tour. L'amour-propre n'est pas le seul flatteur qui les abuse. Des flatteurs, il s'en trouve jusque dans les mansardes! On a toujours quelques intimes qui vous admirent à huis clos, sans parler de cet ange mystérieusement adoré qui vous presse la main dans l'ombre et qui trouve vos vers d'une beauté incomparable. La mère du poète les trouve encore plus beaux peut-être. Le père, il est vrai, s'inquiète d'une vocation qui peut déranger ses projets, mais il ne doute pas du génie de son fils, et il finit toujours par accorder la somme mal-

heureusement indispensable pour publier le manuscrit proposé en vain aux libraires. Et quel bonheur pour un jeune homme, à peine sorti du collége, de se voir déjà imprimé, de pouvoir se relire dans un joli volume, d'écrire sur chaque exemplaire de choix une gracieuse dédicace, enfin d'offrir ses premières œuvres à ses amis, à ses valseuses, et surtout à l'ange adoré! Ainsi se multiplient ces débuts poétiques, petits événements de famille, ou tout au plus de coterie, dont le public n'a pas l'indiscrétion de se mêler. Les exemplaires distribués sont payés par des compliments; les autres, déposés chez un éditeur bénévole, y sommeillent en paix, sous leur couverture jaune clair, dont le temps a peu à peu altéré la fraîcheur, et, lassé d'attendre la gloire qui s'obstine à ne pas venir, le Lamartine méconnu devient percepteur ou notaire.

Verrons-nous donc mourir nos poètes illustres sans héritiers qui les remplacent? Dans cette foule de jeunes hommes que tente un si bel héritage, n'y en a-t-il aucun qui soit apte à le recueillir? Ils demandent qu'au moins on daigne examiner leurs titres. Ceux qui ne lisent que pour se distraire ont, sans doute, le droit

de rejeter cet examen. Mais c'est le devoir d'un critique de l'aborder résolûment et de chercher en conscience, parmi tant d'essais sans valeur, un livre, un homme à signaler. L'occasion n'est pas fréquente, et je m'empresse de saisir celle que m'offrent aujourd'hui les *Récits poétiques,* de M. Eugène Mordret.

M. Eugène Mordret vient de publier, sous ce titre, un volume où sont réunis cinq poèmes assez étendus et une vingtaine de petites pièces qu'il appelle *Tableaux de genre*. Le premier de ces poèmes, qui porte le nom du héros, le nom celtique de *Louarn,* nous peint les vieux Armoricains aux prises avec les légions romaines; le second, intitulé *l'An mil,* nous représente, sous une forme dramatique, une crise du moyen âge; *Galatée,* le troisième, est une idylle antique; *Nicolas Flamel,* un mystère; *Marguerite,* enfin, une histoire villageoise et contemporaine. Le simple énoncé des sujets indique, dans ce livre, une heureuse diversité. On voit avec plaisir que M. Eugène Mordret, au lieu de débuter, comme presque tous les hommes de son âge, par cette poésie intime et personnelle dont l'abus nous a fatigués, est entré d'abord dans la voie des com-

positions sérieuses. Cette poésie n'est pas tout-à fait bannie de son œuvre ; elle se trouve encore, mais à dose discrète et parfaitement acceptable, dans quelques-unes des pièces qui sont à la fin du volume. Là même où elle pourrait être tentée de dominer, elle ne vient qu'en seconde ligne, et la plupart du temps l'artiste efface sa personne, pour ne nous montrer que son art, dans ses *Tableaux de genre,* petite galerie agréablement variée, dont plus d'un morceau réunit la délicatesse du trait à la fraîcheur du coloris. Voici, par exemple, une peinture à la manière flamande, que je soumets aux connaisseurs :

Salut, vieille maison ! j'aime ta noire allée,
Ton porche décrépit, ta porte ciselée,
Dont un marteau de fer bat les larges panneaux ;
J'aime, avec sa fenêtre enclose de barreaux,
Enfoncée à demi, ta salle basse et sombre,
Et l'escalier du fond qui s'engouffre dans l'ombre ;
Entre ses quatre murs ceints de lierre noueux,
J'aime ta cour étroite au pavé raboteux,
Pleine d'herbes, sans jour, et comme recueillie
Dans un calme rêveur, doux à ma poésie !
— Souvent, vieille maison, dans ton sein je revois,
Évoqués sous mes yeux, tes hôtes d'autrefois.
Ils sont là, tout joyeux : c'est quelque jour de fête ;
Dehors, la nuit d'hiver tombe, froide et muette ;

Eux, revenus de vêpre, et regardant briller
L'âtre, gai boute-en-train, au rire hospitalier,
Ils causent à la ronde. Au milieu, le grand-père
Au dos de son fauteuil accroche sa rapière,
Plaint la goutte, puis chante une ariette, puis
Conte comment, tout jeune, il s'en fut à Paris,
Et rencontra le roi qui sortait de l'office
Avec ses maréchaux et sa cour de justice.
On frappe. Anne tressaille et rougit tour à tour :
C'est le jeune voisin qui vient faire sa cour,
Fier de son beau pourpoint et de sa belle mine,
Mais grave comme un juge emmailloté d'hermine.
A dix pas l'un de l'autre, embarrassés, confus,
Promise et fiancé se tiennent : tout au plus
Oseront-ils tous deux chanter la villanelle
Du berger Lycidas et de sa pastourelle;
Ou bien si, par hasard, grand'mère le permet,
Par un profond salut le grave menuet
Commence. Dans un coin quelque petite fille
Fait passer dans ses doigts et repasser l'aiguille,
Sérieuse, attentive à broder un présent
Pour son frère au service ou sa tante au couvent;
Et les portraits d'aïeux, galerie imposante,
Prévôts, abbés, baillis à la fraise opulente,
Envoient tranquillement de leur cadre sculpté
Un éternel sourire à leur postérité.
— Ainsi, vieille maison, des images naïves
Reviennent voltiger sous tes lourdes solives,
Et tes murs enfumés, tes lambris vermoulus
Gardent comme un reflet des temps qui ne sont plus.

Les délicats apercevront quelques défauts dans cette page. Il me semble toutefois qu'on peut, sans complaisance, y reconnaître un certain charme. J'en voudrais citer d'autres, et surtout *le Christ à la scie,* morceau d'un style sobre et pur, qui devient de plus en plus rare; mais j'ai à ménager l'espace en faveur des *Poèmes,* qui forment à eux seuls les trois quarts du volume.

Ces poèmes sont tous d'un genre différent et aucun d'eux n'est sans mérite. *Louarn* est remarquable par sa couleur antique et des vers d'un grand caractère : le ton parfois s'élève à la hauteur de l'épopée. *L'An mil* est une composition originale et saisissante. *Galatée* me plaît moins, bien que ce soit encore une œuvre distinguée ; mais il faut une main si sûre et si savante pour toucher à un sujet grec! Je m'étonne toujours qu'on ose se placer en regard de modèles désespérants. *Nicolas Flamel,* au contraire, ne craint pas la comparaison avec les vieux mystères que l'auteur veut nous rappeler ; je fais grand cas de ce poème, mais ce n'est pas encore celui que je préfère. A tort ou à raison, j'ai un faible pour *Marguerite.*

Prétendre analyser ici tous ces poèmes, ce serait à n'en pas finir. J'ai glissé sur les précédents pour me réserver le plaisir de m'arrêter sur celui-ci. Le sujet est bien simple, si simple, que j'ai peur de nuire au poète en le racontant. Le canevas n'est rien; la broderie en fait le prix.

Marguerite est une jeune fille de dix-sept ans, pauvre et vivant de son travail dans un village de Normandie. Le pays qu'elle habite est un délicieux vallon tout rempli d'ombrage et de fleurs; mais la paysanne est encore plus charmante que le pays :

Son cœur est aussi pur que ses lèvres sont roses.

Sa mère, veuve et qui vieillit, pense déjà à l'établir. Mais Marguerite se trouve heureuse comme elle est et ne veut pas se marier. Parmi les amoureux qu'elle refuse d'écouter, il en est un que sa mère serait bien aise de lui voir choisir.

Voilà Louis qui t'aime à perdre la raison :
C'est un garçon rangé, vaillant, rude à l'ouvrage,
Bien fait de tout son corps et plaisant de visage;

Il vient d'un bon pays et de gens comme il faut.
Ses maîtres ne sauraient lui trouver un défaut.
Il a pu l'an dernier, tant il est économe,
Se tirer du service et s'acheter un homme :
Il te chérit enfin, c'en est une pitié !
— Que faire, si pour lui je n'ai point d'amitié ?

Répond simplement Marguerite. Louis se consume de chagrin. Il la cherche, il la suit partout, et il est toujours rebuté. Il la voit danser à la fête, où, lui, ne danse point, mais pleure et sanglote à l'écart :

Il te voit, Marguerite,
Il voit ton frais visage au teint vif et doré,
Et, sous les deux bandeaux dont il est encadré,
Ton front pur et ta lèvre où le rire se joue,
Et la belle santé qui reluit sur ta joue,
Et ta fine toilette, et, parmi ta gaîté,
Ce rayon de candeur et de virginité...
Et lui, le malheureux, ton bonheur le déchire,
Ta sereine beauté l'insulte ; ton sourire
Le navre, et ton regard pour lui dur et moqueur
Entre comme un couteau dans le fond de son cœur.

Le temps ne fait que rendre l'amour de Louis plus violent et l'aversion de Marguerite plus prononcée. Chacune de leurs rencontres, que l'obstination de Louis multiplie, malgré tout le

soin que prend Marguerite de les éviter, amène des scènes pénibles pour l'un et pour l'autre. La jeune fille enfin, toute bonne qu'elle est, s'aigrit et s'exaspère de le voir ou de le sentir continuellement autour d'elle. Un jour, au marché de Bernay, où Louis, l'abordant au milieu de la foule, lui dit qu'il se tuera si elle ne consent à l'aimer, elle lui répond qu'elle le hait et qu'elle acceptera un de ceux qui la demandent en mariage, s'il n'y a pas d'autre moyen de mettre un terme à cette persécution insupportable.

Louis, désespéré, s'éloigne, se procure un fusil et gagne un petit bois qui est près de la ville, à côté de la route, pour en finir avec la vie. Au moment suprême, tout prêt à appliquer le canon sur son front, il entend passer Marguerite, qui retournait dans son village. Un accès de fureur le saisit; elle aussi, elle périra! Il dirige l'arme contre elle, presse en frémissant la détente, et, le crime accompli, va se précipiter, à quelques pas de là, dans une mare profonde. Ni l'un ni l'autre ne succombent. Attirés par le coup de feu, des paysans du voisinage relèvent Marguerite, qui n'était que blessée, et retirent de la mare Louis qui respire encore. Marguerite, rapportée

toute sanglante chez sa mère, subit de cruelles souffrances et ne se rétablit qu'à force de temps et de soins. Mais, durant cette épreuve, une révolution s'opère dans son cœur. Au premier mouvement d'horreur contre son assassin succèdent peu à peu des sentiments tout différents. Elle se reproche sa conduite envers lui, ses dédains si peu mérités. Pourquoi avait-elle repoussé, et de la façon la plus dure, un amour si vrai, si constant? Cet accès de fureur qui s'était emparé de lui, elle en avait été la cause avant d'en être la victime. Et voilà maintenant l'infortuné dans un cachot. Il va être jugé et condamné à mort peut-être! Condamné à mort! lui, un si brave jeune homme, qui, jusqu'à ce jour, sans reproche, aurait vécu heureux et estimé de tous, s'il ne l'avait jamais connue, ou si elle eût montré du moins un peu de compassion pour lui!

Le jour du procès arrivé, Louis confesse tout, et, loin d'atténuer son crime, appelle sur sa tête le plus terrible châtiment. Mais Marguerite, interrogée, rejette tous les torts sur elle.

« C'est moi qui l'ai perdu, dit-elle,

C'est moi dont le mépris a troublé sa raison

un mépris bien injuste, car il n'est pas d'homme meilleur.

Vous savez si jamais il offensa personne,
Personne, excepté moi qui l'aime et lui pardonne ;

« Et en vous demandant sa grâce, ajoute-t-elle, le visage baigné de larmes et rouge de confusion, je vous demande aussi la mienne. »

Une déposition pareille change la face du procès. Louis est acquitté, et, peu de jours après, devient l'époux de Marguerite.

Tel est le sujet du poème : il est touchant et dramatique; mais on ne peut y signaler un grand mérite d'invention. La péripétie la plus remarquable, la scène de la cour d'assises, est empruntée à George Sand. L'aveu que Marguerite fait en plein tribunal de son amour pour l'homme qui a attenté à sa vie, c'est Edmée de Mauprat qui lui en a donné l'exemple. Mais les poètes, on le sait, prennent leur bien où ils le trouvent. Les difficultés de leur art sont si grandes que nous ne devons pas leur contester le privilége, dont ils ont joui de tout temps, de s'ap-

proprier les idées qu'il leur convient de mettre en œuvre.

Le poème de Marguerite n'a guère moins de onze cents vers. J'en ai entremêlé à dessein quelques-uns dans l'analyse qu'on vient de lire. Je demande la permission d'en citer d'autres pour faire mieux connaître le style de l'auteur et pour en relever les qualités et les défauts, car il ne s'agit pas ici de compliments, mais de critique. Voici le début du poëme :

Le tranquille pays où vivait Marguerite
Dort au creux d'un vallon que la verdure abrite,
Et vous y descendrez par un calme sentier,
Que les feuillages bas enferment tout entier.
Jamais plus solitaire et plus sombre cavée
Ne fut de boutons d'or et de gazon pavée ;
Jamais chemin couvert n'eut sous le bois épais
Une pente plus douce et plus lente ; jamais
Plus fraîche humidité ne respira dans l'ombre ;
L'écureuil s'y blottit sous des feuilles sans nombre,
Un ruisseau bondissant roule sur les cailloux,
Et le fin roitelet voltige dans les houx.

J'aime ce paysage normand ; je remarque du tour et de l'harmonie dans ces vers ; mais, si on les examine de près, ils ne sont pas exempts de

tâches. *Sentier* aurait voulu une autre épithète que *calme*, surtout venant après *le tranquille pays*. *Cavée*, c'est-à-dire chemin creux, est un mot que M. Eugène Mordret affectionne comme celui de *marguerillette,* qui, du reste, est assez joli. Je ne veux pas le quereller parce que ces mots ne sont pas dans le dictionnaire de l'Académie. Les *traines* du Berry ont enhardi par leur succès les *cavées* de la Normandie. Cependant il faut être sobre de ces expressions provinciales. On cherche la couleur locale, on n'a que l'accent du pays. *Pavée de gazon* est inexcusable. Quant aux six vers qui suivent, je les trouve charmants, surtout les deux premiers, dont la coupe est des plus heureuses.

Je passe à une description d'un tout autre caractère. C'est le jour où a lieu le marché de Bernay, marché considérable qui attire les habitants de tous les villages voisins :

. . . . . Le soleil est chaud, le ciel est clair,
La poudre en tourbillons s'éparpille dans l'air,
Et sur les blancs chemins encadrés de verdures
Ce n'est qu'un roulement de bruyantes voitures
Où bétail et chrétiens gisent confusément.
Parmi les paniers d'œufs et les sacs de froment,

Les fouets claquent; on chante, on bavarde, on se jette
Un bonjour, un bon mot de charrette en charette ;
Les riches laboureurs, lançant leurs quolibets,
Se dépassent l'un l'autre au galop des bidets.
Puis, au bord de la route, à côté de l'ornière,
Ce sont de gros curés marmottant leur bréviaire,
Et des filles à pied, qui s'en vont pas à pas,
La chanson sur la lèvre et le panier au bras.
Partout dans l'air joyeux, les joyeuses paroles
Se croisent : la gaîté trotte dans les carrioles ;
Les merles dans les champs sifflent à qui mieux mieux
Et la journée est bonne à plus d'un amoureux.

Cela est peint, dirait Mme de Sévigné. Il faut dire plus encore : cela est vivant. Quelques mots çà et là me choquent, *bétail et chrétiens,* par exemple, et puis *les gros curés marmottant leur bréviaire...* ; mais ces petits défauts se perdent dans le mouvement et dans la grâce de l'ensemble. Tout ce poëme est plein d'une saveur champêtre qui n'en est pas le moindre charme. Le poète, on le voit, n'est pas de ceux qui ne connaissent que le boulevard des Italiens. Il a vécu à la campagne; il l'aime, et il la fait aimer, en la peignant telle qu'elle est. Point d'enjolivement ni de mignardise à la Florian; nulle fausse délicatesse, nulle affectation non plus de *réalisme,* mais une couleur franche et vraie, à part quel-

ques inadvertances très-faciles à corriger. En voici une singulière : Marguerite, qui vend au marché de Bernay les fruits de son petit jardin, y apporte des pommes et des cerises en même temps; ce qui, à la rigueur, peut se voir au Palais-Royal, mais ne s'est jamais vu au marché de Bernay. Trop occupé de la gentille villageoise, le poëte n'aura pas bien regardé dans son panier. Mais je me laisse aller à causer, et ne m'aperçois pas que cet article prend des dimensions exagérées. J'en demande pardon au lecteur et je me hâte de conclure.

M. Eugène Mordret promet à la France un poète. Il annonce un talent remarquablement varié : lyrique, épique, dramatique. De telles facultés, réunies dans la même tête, formeraient un rare génie si elles parvenaient à un complet développement : elles ne sont encore qu'en fleur dans M. Eugène Mordret. Il faut que le temps, le travail, surtout l'étude des grands maîtres (et je lui conseillerais particulièrement la Fontaine) étendent ses idées et perfectionnent son style. Ce style n'est pas assez mûr, et, chose autrement grave, il n'est pas tout à fait à lui. Il y a telle page des *Récits poétiques* que l'on croi-

rait écrite par Alfred de Musset, telle autre par Brizeux. L'imitation sans doute peut n'être pas préméditée. Elle est souvent l'effet naturel et involontaire de l'admiration ou de la sympathie. Ce n'en est pas moins un écueil contre lequel il est besoin de prémunir les jeunes gens. Non-seulement ils ne doivent pas chercher, mais encore ils doivent éviter soigneusement ces ressemblances qui les flattent et qui leur nuisent. Boileau va trop loin quand il dit que *chacun pris dans son air est agréable en soi,* car on voit des originaux qui sont assez désagréables; mais il a mille fois raison quand il nous recommande de ne pas prendre l'air d'autrui. Volontairement ou non, presque tous les jeunes poètes commencent par l'imitation; et qui prennent-ils pour modèles? précisément ceux qu'il leur est le plus désavantageux de rappeler, je veux dire leurs devanciers immédiats. Ils les voient en possession d'une renommée qu'ils envient et croient que le même chemin les conduira au même but. Ils n'y arriveront, au contraire, qu'en prenant une voie tout à fait différente. Veut-on savoir, enfin, pourquoi le public rebute tous les vers nouveaux? Le moment est venu de le déclarer nettement. C'est que depuis longtemps on lui donne pour tels des

vers qui ne sont pas nouveaux. En vain les chanteurs se succèdent; *c'est toujours la même chanson,* chantée de la même manière : il en est las, il n'en veut plus. Mais conclure de là qu'il ait renoncé pour jamais aux nobles émotions dont la poésie est la source, ce serait une erreur et une calomnie. La France est le pays des revirements soudains : qu'un talent vraiment neuf, qu'un poète se produise, et vous verrez si ces esprits, qui ne semblent songer qu'aux jouissances matérielles, ont rompu avec l'idéal. Hier, on nous disait que, dans ce siècle d'industrie, la guerre n'était plus possible; la réponse a été aussi péremptoire que prompte. Aujourd'hui, l'on nous dit encore : l'industrie tue la poésie ; cette seconde assertion n'est pas plus vraie que la première. La poésie est immortelle, et peut-être le jour n'est pas loin où, retrouvant de dignes interprètes, elle sortira triomphante d'une éclipse momentanée.

Il appartient à la critique consciencieuse et bienveillante de préparer et de hâter dans la mesure de ses forces cette réapparition glorieuse. C'est à elle de discerner quels sont ceux des jeunes poètes qui donnent le plus d'espérances;

à elle de les signaler et de joindre des avis utiles à des éloges encourageants. C'est ce que j'ai tâché de faire pour M. Eugène Mordret. Son début m'a paru digne d'attention; j'augure bien de son avenir, et, s'il remplit un jour l'idée que j'ai conçue de lui, je m'estimerai heureux d'avoir été l'un des premiers à saluer sa bienvenue[1].

[1] Eugène Mordret ne fit que ce livre-là; il mourut à vingt-cinq ans. — R. V.-R.

LES ODEURS DE PARIS

PAR

LOUIS VEUILLOT

Vous rappelez-vous le début ingénieux d'un sermon de Bossuet sur la Providence ? A tout hasard, voici l'idée que développe l'orateur.

Le roi de Samarie avait bâti, à l'extrémité de ses États, une place forte qui tenait toute la Judée en alarmes. Le roi de Juda, par une vigoureuse attaque, ruina cette place et en fit servir les matériaux à fortifier sa frontière. Bossuet se propose et propose à tous les chrétiens d'imiter le roi de Juda. Prenons aux libertins, dit-il, les armes qu'ils osent diriger contre la Providence, et retournons-les contre eux-mêmes !

On dirait que M. Veuillot a voulu suivre ce

conseil et qu'il l'applique à sa manière. L'application est hardie. Qu'en eût pensé le grand évêque, qui ne plaisantait pas et, comme il l'a montré en parlant de Molière, aimait peu ceux qui plaisantent ? Aurait-il approuvé le ton quelquefois bien risqué de l'apologiste nouveau ? Je n'oserais pas l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, M. Veuillot, né moqueur et resté moqueur, même après sa conversion, a pris, dans le combat engagé de nos jours, une position à part, en tournant le premier, avec une ardeur intrépide, contre l'armée voltairienne les propres armes de Voltaire.

Ce n'est pas qu'il ignore combien de fois et en quels termes sont menacés, dans l'Écriture, ceux qui ont l'habitude de la dérision. Mais, évidemment, il s'est dit : Cela ne regarde pas ceux qui persiflent les impies; on peut, en conscience, railler les railleurs de l'Église. Donc « allons-y gaîment ! » et gaîment il y est allé. Pendant quinze ans, pendant vingt ans, il s'en est donné à cœur joie, et ce n'est pas fini :

« Voilà qu'il recommence ! »

Voilà qu'on recommence aussi à l'accabler, en prose et en vers, d'invectives dont la rudesse et l'âpreté rappellent les temps homériques. Avec lui, on en vient tout de suite aux gros mots que lançait « le bouillant Achille » à la tête d'Agamemnon.

L'ancien rédacteur en chef de l'*Univers religieux* a un singulier privilége. C'est tout l'opposé de celui qui appartient à la torpille. La torpille engourdit, M. Veuillot surexcite. Un critique ne peut le toucher du bout de la plume sans perdre, à l'instant même, tout sang-froid et toute mesure. On ne le juge pas, on ne le discute pas; on l'encense ou on l'injurie. Tel journal le porte aux nues; tel autre, vingt, trente autres le piétinent avec fureur. Point de milieu, tout à l'extrême: apothéose ou gémonies.

La faculté surexcitante que possède M. Veuillot n'agit pas seulement sur la race irritable des oracles de la critique. Même dans les salons, elle exerce son influence. Un exemple: écoutez ce petit dialogue entre deux femmes de trente ans, l'une et l'autre fort décidées, qui étaient en cours de visites.

« Avez-vous lu, madame, les *Odeurs de Paris?* — Non, madame, et je n'ai pas la moindre envie de les lire. — Pourquoi ? — A cause de l'auteur ; je le déteste et je le méprise. — Moi, je l'estime et je l'adore. »

« Je l'adore » va un peu loin ; mais on ne pouvait mieux riposter à « je le déteste ». Heureusement la chose se passait entre femmes : deux hommes auraient dégaîné.

Échapperai-je à l'action du talisman que je signale ? J'ai quelque lieu de l'espérer. Ma main vient de l'écrire, ce nom qui met tant de gens hors d'eux-mêmes, et je n'ai pas le pouls plus agité qu'auparavant. Sans me dissimuler les difficultés de ma tâche, je crois pouvoir parler du livre et de l'auteur avec autant de calme que de sincérité.

Pour donner sur-le-champ un témoignage de franchise, je déclare à l'avance que je dirai plutôt du bien que du mal de M. Veuillot. Non que je le connaisse et que je songe à lui complaire. Si je l'ai beaucoup lu, je ne l'ai jamais vu. Je ne

suis point de son école, je n'épouse pas ses querelles et j'en déplore quelques-unes. Mais ces dissentiments sont autant de raisons qui me portent à rendre soit à l'écrivain, soit à l'homme, visible à travers l'écrivain, la justice qui leur est due.

Depuis longtemps déjà, M. Veuillot s'était signalé entre tous dans l'ardente mêlée du journalisme. Depuis longtemps déjà, il avait son double cortége d'admirateurs et d'ennemis : admirateurs, que justifie son incontestable mérite; ennemis, dont on peut s'expliquer les rancunes par les coups qu'il leur a portés. Il avait un public à lui, nombreux mais limité, sorte de royaume insulaire, autour duquel croisaient des escadres hostiles pour y claquemurer sa gloire.

Il avait des lecteurs attitrés et toujours fidèles, mais non ce grand public « qui a plus d'esprit que Voltaire », et plus d'idées que M. Émile de Girardin. Il l'a conquis enfin, et conquis par un livre où les écrivains, les savants, les artistes, les journalistes, tous ceux qui font, défont, propagent ou entravent les réputations sont attaqués à chaque page. Il peut se vanter de sa chance.

Durable ou éphémère, l'avenir en décidera, voilà un succès manifeste et, il faut bien le dire, enlevé par-dessus la tête de la presse quotidienne. C'est le public lui-même « par l'odeur alléché » qui s'est précipité sur l'œuvre de M. Veuillot. Peut-être a-t-il voulu témoigner à l'athlète évincé de l'arène une sympathie généreuse. Peut-être, obéissant à des instincts moins élevés, s'est-il fait un plaisir de voir un journaliste, en dépit de certain proverbe, mordre à belles dents ses confrères.

Cet ouvrage qui fait fureur ou scandale, si vous voulez, présente-t-il l'auteur sous un aspect nouveau qui puisse motiver une faveur aussi nouvelle ? En aucune façon. Les *Odeurs de Paris* sont bien du même esprit, bien de la même plume qui a fait les *Libres Penseurs* et tant d'autres écrits dont le monde lisant ne s'est point engoué et se défie peut-être encore.

Les douze gros volumes où M. Veuillot a pris soin de réunir les principaux articles semés par lui, de 1843 à 1861, dans le journal qui était devenu entre ses mains une puissance, contiennent quantité de choses aussi originales, aussi spiri-

tuelles et aussi amusantes que tout ce qu'on a vu dans son dernier livre. Les veuillotistes de la veille indiqueront volontiers ces pages aux veuillotistes du lendemain.

Ainsi, la foule des lecteurs s'est portée et se porte encore vers un livre dont l'auteur, jusqu'alors, n'avait point eu ses bonnes grâces et n'a pas daigné faire un seul pas pour les obtenir. M. Veuillot, plus fier et plus heureux que Mahomet, n'est pas allé à la montagne; la montagne a marché à lui. Il ne s'est pas laissé arracher de la main la concession la plus mince aux fameuses « idées modernes ». Il est resté lui-même tout entier et tout d'une pièce, tel enfin qu'il était lorsqu'il gouvernait l'*Univers*.

Les *Odeurs de Paris* sont du nombre de ces ouvrages qu'on ne saurait analyser. Le titre a du montant; il en a trop peut-être; bien que M. Veuillot semble avoir reculé, ce qui n'est pas trop sa coutume, devant un mot plus franc, plus cru, plus opposé par là même au *Parfum de Rome*, qu'il a voulu évidemment nous rappeler par un contraste. Élastique et vague, ce titre, après tout, est bien assorti à une œuvre « on-

doyante et diverse », dirait Montaigne, écrite au jour le jour, sans aucun plan déterminé.

Diviser en huit livres ces quatre ou cinq cents pages, donner à chaque livre une rubrique différente : « La grosse presse, — La petite presse, — Les divertissements, — Beaux-arts et belles-lettres, — La science, — Quelques témoins, — Coquelet et Compagnie, — et enfin, Sur les quais, » ce n'est pas apporter la preuve d'une composition quelconque. Le fait est qu'il n'y en a point et ces rubriques mêmes en démontrent l'absence. En décousu, en fantaisie, cela dépasse La Bruyère.

A défaut d'analyse, on a ordinairement la ressource des citations. Ici, on est obligé d'y renoncer. Ce n'est pas avec quelques lignes, quelques menus fragments recueillis çà et là que l'on pourrait donner l'idée de ce volume à celui qui ne l'a point lu. Il faudrait reproduire des morceaux étendus, la Visite à M. Billault, les Romains de la décadence, la Confession de Sauret, les Réflexions sur Henri Heine.

Encore ces citations, que leur longueur rend

impossibles, ne feraient-elles pas suffisamment connaître un livre où l'auteur a pris tous les tons et a parlé de toutes choses. Il y manquerait même ce qu'on a le plus remarqué, « les exécutions », c'est-à-dire les pages où M. Veuillot prend à partie un pécheur et le fustige d'importance. Dans ce genre, il n'a point de rival. Mais on comprend sans peine que, s'il me semblait à propos de transcrire quelques passages, je n'irais pas choisir ceux-là. Décidément, je renvoie au volume.

Les *Odeurs de Paris*, si on les définit par leur caractère principal, sont un ouvrage satirique. La satire, par elle-même, est-elle chose condamnable ? De très-honnêtes gens non-seulement l'ont crue permise, mais encore l'ont cultivée.

« Permettez, » — dit M. Coquelet, le même qui figure avec distinction dans le *Parfum de Rome* et dans les *Odeurs de Paris*, — « je vous arrête ici. L'honnêteté mondaine peut, je vous le concède, s'accommoder de la satire, ainsi que de tant d'autres choses. Mais comment un chrétien, puisque M. Veuillot fait profession de l'être, s'amuse-t-il à mettre en pièces son prochain ? »

Allié de très-près à M. Coquelet, M. Prudhomme appuie, selon son habitude : « On ne me persuadera jamais, dit-il du ton le plus solennel, que mettre en pièces son prochain soit de la charité chrétienne. »

Et l'immense famille des Coquelet et des Prudhomme de répéter en chœur : « Ce n'est pas de la charité chrétienne ! » Tous les échos font leur office, et, dans le nombre, je distingue des voix intelligentes qui pourraient faire mieux que le métier d'écho.

La question s'impose, il n'y a pas à reculer; il faut l'aborder bravement.

En vérité, depuis le dix-huitième siècle, notre christianisme est devenu bien délicat ! Oui, nous nous faisons des scrupules dont Boileau n'avait pas l'idée, et qui n'inquiétaient, au sujet de son âme, aucun de ses pieux amis, jésuites ou jansénistes, ni « Bourdaloue, un peu sévère », ni cet inflexible docteur qu'on appelait le grand Arnauld.

N'exagérons rien et parlons sérieusement.

Quoique fervent catholique, M. Veuillot n'a pas la prétention d'être un saint Vincent de Paul. A chacun sa vocation. La sienne est fortement marquée. De lui M. Royer-Collard ne se serait pas contenté de dire : C'est un journaliste ; il eût dit : C'est le journaliste.

Or, on le sait depuis longtemps :

Tout faiseur de journaux doit tribut au *malin*.

S'il en était ainsi à l'époque de La Fontaine, si le tribut en question devait être acquitté déjà par le journalisme naissant, vous pouvez bien penser qu'il continue d'être exigé, et qu'il l'est même avec cette progression que les impôts suivent toujours. M. Veuillot paie donc le sien (tribut ou impôt, c'est tout un), il le paie largement ; mais il s'arrange, autant qu'il peut, pour que ce ne soit pas le *malin* ni ses amis qui en profitent.

Écrivain d'avant-garde, polémiste à brûle-pourpoint, il n'est ni un apôtre, ni un saint, ni un prêtre ; il n'est pas davantage un suisse, quoiqu'il en ait revendiqué si plaisamment les fonc-

tions; c'est un zouave de la presse, un zouave pontifical. Chacun approuve le soldat de frapper d'estoc et de taille ceux qui attaquent son drapeau. Est-il juste de reprocher au champion des catholiques la vivacité de ses coups, lorsque vous le voyez, au plus épais de la bataille, lutter, à peu près seul, contre des nuées d'assaillants ?

Du reste, l'éternel reproche adressé à M. Veuillot fait l'éloge de notre siècle, où tant de gens,— comment ne pas croire au progrès ? — sont plus chrétiens que Jésus-Christ.

Quand Jésus-Christ traitait les scribes et les pharisiens d'hypocrites et de sépulcres blanchis, quand il lançait contre eux une apostrophe encore plus dure, leur disant : « Race de vipères ! » lorsque, s'armant « d'un fouet de cordes », il chassait les marchands du temple, dont leurs trafics faisaient (c'est lui-même qui parle) « une caverne de voleurs », comment ne s'est-il pas trouvé, dans les murs de Jérusalem, quelques adorateurs du « Dieu des bonnes gens » pour tancer le Sauveur des hommes sur son défaut de charité ?...

Cependant, pour l'honneur de la politesse française, je voudrais que M. Veuillot fût un chevalier plus courtois. J'approuverais très-fort que, comme à Fontenoy, il ôtât son chapeau pour saluer ses adversaires. Il n'est pas si « ancien régime » que cela, malgré son peu de goût pour les « idées modernes ». La passion l'emporte et fait tort à la courtoisie.

Mais savez-vous aussi ce qu'on répond à ses rudesses? Et quand je parle de la sorte, je laisse supposer que c'est toujours lui qui commence. Non, il est très-souvent insulté par des gens auxquels il n'a jamais pensé. Insulté est le mot. J'ai déjà fait entendre de quelle manière on le traite; je dois m'expliquer davantage.

L'esprit de parti mis en jeu et la vanité offensée n'ont jamais gardé de mesure. Courier, dans la seconde de ses « Lettres particulières », énumère avec complaisance les gentillesses que lui dit « ce monsieur du journal» qui lui paraît fâché, dit-il. « Il m'appelle jacobin, révolutionnaire, plagiaire, voleur, empoisonneur, faussaire pestiféré ou pestifère, enragé, imposteur, calomniateur, libelliste, homme horrible,

ordurier, grimacier, chiffonnier... Je vois ce qu'il veut dire, conclut le narquois vigneron. Il entend que lui et moi sommes d'avis différent. »

Les personnes qui lisent un certain nombre de journaux peuvent mettre en regard des « aménités littéraires » que récoltait Courier, vers l'an 1820, celles que M. Veuillot moissonne en 1867. La ressemblance est étonnante entre ces litanies d'injures. Presque tous les noms qu'on donnait alors au pamphlétaire libéral, on les donne aujourd'hui au polémiste catholique. A partir du mot « enragé » jusqu'à celui de « chiffonnier », il n'en est pas un seul dont on lui ait fait grâce, et on en ajoute cent autres qui ne sont guère, à vrai dire, que des allusions variées de toutes manières au viveur qui s'est fait dévot, au dévot qui fut un viveur.

La critique pouvait, dans la longue carrière de journaliste et d'écrivain parcourue par M. Veuillot, trouver matière à s'exercer. Même en se contentant de parler de son dernier livre, elle pouvait blâmer la fâcheuse tendance aux personnalités, l'abus de la raillerie sous sa forme la plus offensante, c'est-à-dire le persiflage, des fan-

taisies bizarres, des trivialités, des détails *shocking* et plusieurs autres choses. Elle avait là un droit et elle en a usé. Pourquoi aller plus loin? Pourquoi des mots injurieux ? Parce qu'il s'en permet lui-même? Ce serait à examiner. Mais admettons le fait; il ne rendrait pas légitime le ton que l'on prend avec lui. C'est le ressentiment qui parle, ce sont des rancunes personnelles ou des rancunes de parti, c'est la haine, c'est la vengeance, c'est tout, excepté la justice.

C'est si peu la justice qu'après lui avoir dit tout ce qu'il y a de plus désagréable et de plus blessant, faute de savoir à la fin de quel bois faire flèche pour le percer encore et le coucher sur le carreau, on en vient à lui reprocher... quoi ? de n'être qu'un écrivain ! Il n'est que cela ! dit-on, avec un dédain magnifique. Comme si c'était peu de chose ! Comme si l'on ne savait pas que notre France est redevable à quelques simples écrivains du siècle de Louis XIV, bien plus qu'à ses savants, à ses hommes d'État, à ses hommes de guerre, d'avoir exercé en Europe, pendant de si longues années, une influence dominante !

Oui, c'est un écrivain ! Et il ne faut pas croire

qu'il n'ait à son service que la terrible plume qui lui a fait tant d'ennemis, plume railleuse et batailleuse qui cingle comme un fouet et qui perce comme une lance. Ce belliqueux n'est pas toujours armé en guerre. Il existe de lui des écrits d'un genre tout autre que la polémique à outrance. Il en existe de très-graves, il en existe de très-fins.

Entre ces derniers, par exemple, je connais tel petit roman, qui est empreint, d'un bout à l'autre, d'une exquise délicatesse. Le doux et charmant livre *Corbin et d'Aubecourt* me revenait à la mémoire au moment où l'apparition des *Odeurs de Paris* attirait à M. Veuillot, de la part de ses adversaires, toutes les gracieusetés que vous savez. Les personnes qui ne voient en lui qu'un homme caustique et brutal seraient bien étonnées, pensais-je, si ces pages venaient à tomber sous leurs yeux.

Toutefois, je le reconnais, il est surtout né pour la lutte, pour les luttes du journalisme. Sans doute, s'il lui plaît de faire un livre, il le fera, et il réussira, comme on vient de le voir.

Mais son véritable domaine, je dirais presque son empire, c'est le journal.

Là il est tout à fait chez lui et il est tout à fait lui-même. Là il peut faire résonner, et il n'y manque point, toutes les cordes de son esprit, esprit gaulois, esprit français, parisien surtout, éminemment parisien. C'est au village qu'il est né, c'est à Bercy qu'il a grandi, et il en garde quelque trace; mais il n'en est pas moins Parisien jusqu'au bout des ongles; non un Parisien des classes élevées, celui-là est toujours un peu cosmopolite, mais un vrai enfant de Paris. On sent qu'il l'aime, son Paris, malgré les « odeurs » qu'il dénigre. Il tient encore plus que Mme de Staël au « ruisseau de la rue du Bac ». Il y tient comme à son journal.

Il lui faut ce double théâtre pour tenir en éveil, pour mettre en action toutes ses facultés; pour qu'il lui soit possible de déployer à l'aise, avec tous ses dons naturels, tous ses avantages acquis, ce style original qui n'a rien emprunté aux enseignements du collége, qui s'est formé comme il a pu, par des lectures solitaires, et où la langue du grand siècle s'étonne d'être associée à notre

langue aventureuse. Il lui faut son Paris, il lui faut son journal, ce mouvement, ce bruit, cette vie pleine et agitée, les nombreux incidents que chaque matin voit éclore, et l'explosion continuelle des passions et des idées.

Journaliste, il n'a pas à chercher un sujet. Le sujet se présente et lui dit : « Me voici. » Aujourd'hui, c'est la politique; demain, c'est la littérature, et chacune fournit matière à cette infatigable verve, féconde en saillies imprévues. Le polémiste ardent est doublé d'un malin critique; un humoriste vient s'y joindre, et le tout réuni fait un merveilleux écrivain.

Le talent de M. Veuillot est chose à présent reconnue, on pourrait dire proclamée. Bon gré, mal gré, il faut l'admettre. En désespoir de cause, c'est sur son caractère qu'on se rejette et qu'on s'acharne.

Pour un homme mêlé aux grandes luttes de son temps, il y a des injures qui ne salissent point : c'est la poussière du combat. Mais il y a aussi des imputations qui, si elles étaient fondées, porteraient une atteinte mortelle à l'hon-

neur. On en fait une de ce genre lorsque l'on conteste au premier des journalistes catholiques la sincérité de sa foi.

On dit : « C'est un rôle qu'il joue. » Voilà donc vingt-cinq ans et plus qu'il continuerait de jouer cette honteuse comédie; vingt-cinq ans qu'il aurait un masque collé sur la face; vingt-cinq ans que sa plume, sa bouche, sa vie même, conforme à la foi qu'il professe, mentiraient sans relâche et sans un seul moment d'oubli !

« Ce serait d'un homme bien fort ! » ai-je entendu dire à quelqu'un. Je ne suis pas de cet avis. Ce serait d'un homme bien fou ! Car à quoi bon tant de contrainte ? Qu'y a-t-il gagné, je vous prie ? Sans doute, il est célèbre... d'autres disent fameux. Mais, en suivant le courant du siècle au lieu de le remonter, avec la renommée il aurait trouvé la fortune. Journaliste de premier ordre, au plus beau temps du journalisme, pour arriver à tout il n'avait qu'à vouloir et il n'a pas voulu.

Il ne nie pourtant pas qu'il ait joué un rôle. Lui-même il le caractérise, il l'expose dans une

page qui n'a peut-être pas attiré l'attention qu'elle méritait. Je cède au désir que j'éprouve de la faire lire en finissant. Il ne sera pas dit que je n'ai rien cité des *Odeurs de Paris*.

« En vérité, j'ai joué un rôle de dupe, si je n'y regardais qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir eu jamais un sou d'économie, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi. J'ai défendu tout cela par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté qui me fera « lanterner » à la première bonne occasion. Cependant ma pensée est droite et logique; mais j'ai trop cru au devoir, et j'en ai trop parlé. »

Et il ajoute : « C'est la seule chose qui me console, quand je considère, hélas ! tout ce que je n'ai pas fait. »

On connaît peu M. Veuillot sous cet aspect, mais vingt lignes comme celles-là suffisent pour faire voir le fond d'une âme. Il y a autre chose

et mieux que de l'esprit dans celui qui les a écrites. Il y a un je ne sais quoi qui fait comprendre la conversion de l'auteur et qui force à la respecter.

J'aime, je l'avouerai, ce fier et mélancolique regard jeté par lui sur son passé, sur ses travaux, sur ses combats, sur ses déceptions sans nombre, et puis reporté vers le ciel... Le lecteur en est-il frappé autant que moi ? Je serais heureux de le laisser sous une bonne impression.

Dans cette étude rapide et nécessairement incomplète d'un homme plutôt que d'un livre (le livre, c'était l'accessoire), je crois n'avoir été que juste; mais si, contre ma volonté, j'ai incliné un peu du côté de l'éloge, je ne saurais m'en repentir lorsque je vois tant de critiques faire pencher de toutes leurs forces l'autre plateau de la balance.

Deux mots encore pour conclure; deux mots, pas davantage, et j'aurai résumé ma pensée sur M. Veuillot. Tout examiné, tout pesé, c'est un écrivain et un homme.

LA MONTAGNE

PAR

J. MICHELET

Nous nous laissons trop prendre, en France, à l'enseigne et à la cocarde. Nous jugeons tout par là, même les œuvres de l'esprit. Un écrivain célèbre fait-il paraître un nouveau livre? Avant d'en avoir lu deux lignes on a son opinion faite. On jette un coup d'œil sur le titre, et, selon le parti auquel se rattache l'auteur, aussitôt ceux-ci de blâmer, ceux-là de louer à outrance.

Tous ne sont pas sincères; mais il ne faut pas non plus croire que tous soient de mauvaise foi. Ce n'est le plus souvent que la légèreté et la prévention qui parlent. En voici un frappant exemple.

Peu de jours après l'apparition de l'ouvrage

dont je veux rendre compte ici, je me trouvais dans un wagon avec deux autres voyageurs qui m'étaient inconnus, mais qui se connaissaient entre eux : l'un, en pleine jeunesse, l'autre approchant de la cinquantaine. Après avoir causé assez longtemps de leurs affaires, tout haut, sans souci du voisin qui les entendait malgré lui, le plus âgé mit ses lunettes et déploya un grand journal, de nuance légitimiste.

Deux minutes plus tard, le jeune homme tira de la poche de son paletot un frais volume in-12, à couverture jaune-paille, sur laquelle on lisait, en lettres demi-majuscules, d'abord : « J. Michelet, » et, au-dessous du nom, en plus gros caractères, ce seul mot : « La Montagne. »

La conversation tomba et chacun se livra de son côté à la lecture. Le premier qui s'interrompit fut le personnage aux lunettes, et il apostropha ainsi son compagnon plongé dans le volume jaune : « Que dévorez-vous donc avec un si vif appétit ? » — « Ceci, » répondit le jeune homme, en montrant le titre. « *La Montagne*, de Michelet ! » — « Quoi, voilà ce que vous lisez et ce qui semble vous ravir ! Comment pouvez-

vous supporter un écrivain qui ose faire l'apologie de cette odieuse Montagne ? Quant à moi, je n'ai pas encore pardonné à M. de Montalembert d'avoir appelé *grandioses* les scélérats qu'André Chénier, qui les avait vus tous à l'œuvre, appelait, lui, de leur vrai nom : des *bourreaux barbouilleurs de lois !* »

Le jeune homme écoutait avec un singulier sourire. Lorsque l'autre eut fini : « Vous n'avez pas ouvert, dit-il tranquillement, le livre que vous foudroyez. Parcourez-le, du moins, pour en connaître le sujet. » Et il lui tendit le volume.

Parmi ceux qui ont l'habitude de regarder les nouveautés à l'étalage des libraires, il est probable que plus d'un aura été trompé de la même manière par le titre du livre et par le nom de l'écrivain. La méprise, d'ailleurs, est assez excusable, puisque c'est comme historien que M. Michelet est principalement connu, que l'un de ses ouvrages a précisément pour sujet la Révolution française et qu'il s'en est montré l'avocat plutôt que le juge.

Dans une phase de sa vie, M. Michelet s'est

laissé attirer insensiblement sur une pente périlleuse où glisse trop souvent le pied de nos contemporains. Il a agité un drapeau; il en a même agité deux. Il s'est cru appelé au rôle de réformateur politique et religieux, tout ensemble. Peut-être le croit-il encore. Ne le pressons pas trop sur ce point délicat. Il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont réellement et non pour ce qu'ils ont la prétention d'être.

J'ai entendu citer de lui un mot assez malicieux au sujet de M. Cousin : « C'est un homme d'esprit qui s'est cru philosophe. » Ne pourrait-on pas dire que M. Michelet lui-même s'est mépris sur sa vraie nature, en se jetant, comme il l'a fait, dans ces luttes passionnées où notre siècle se consume ?

On raconte de sa jeunesse (jeunesse relative, il avait trente-quatre ans) un trait qui nous le peint, et fait presque de lui un personnage légendaire. A l'époque où le choléra, se ruant sur Paris pour la première fois, le remplit tout à coup de terreur et de funérailles, époque doublement sinistre, où l'émeute, chaque matin, joignait ses fureurs à la peste, M. Michelet, en-

fermé avec des livres dans sa chambre et tout entier à son labeur, fut quinze jours sans soupçonner les scènes effroyables qui se passaient autour de lui. Cela ressemble à Archimède ! Un homme de cette nature ne paraît-il pas fourvoyé dans la bagarre des partis ?

Il est vrai que tout homme en contient au moins deux. Dans M. Michelet, l'impassible bénédictin se trouve compliqué d'un artiste, race inflammable. L'imagination joue chez lui un grand rôle, et *la folle du logis* est, par moments, la maîtresse.

La *Montagne* dont il s'agit n'a, Dieu merci, rien de commun avec les sanglantes banquettes où siégeaient les bouchers de la Convention, pour parler comme André Chénier. Dès les premières lignes, nous sommes rassurés par l'écrivain lui-même. « La *Montagne*, dit-il, continue la série des livres analogues dont la publication commence en 1856, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*.» Il ajoute que ces trois livres en ont fait naître beaucoup d'autres et qu'il suffit de parcourir le *Journal de la librairie,* depuis l'année qu'il nous

indique, pour voir qu'une littérature a pris là son point de départ.

Cette littérature dont M. Michelet revendique la gloire d'avoir été le promoteur est-elle de bon aloi ? On ne saurait disconvenir que ce soit là un genre hybride. Mais c'est un genre approprié au goût du temps où nous vivons. Il devient manifeste que les lettres proprement dites ont cessé de tenir dans l'estime publique une place prédominante. Elles le sentent elles-mêmes et, pour se remettre en crédit, l'idée leur est venue de s'allier aux sciences dont elles voient de jour en jour grandir le rôle et la fortune.

Quoi qu'il en soit du genre, et quelque jugement qu'on porte sur cette multitude d'ouvrages spéciaux, illustrés ou non illustrés, qui s'efforcent, depuis une douzaine d'années, de mettre la science à la portée des gens du monde, à la portée des jeunes femmes, même à la portée des enfants, il faut bien reconnaître une puissance peu commune dans la nerveuse main qui a donné l'impulsion à un si vaste mouvement.

Le plus étonnant, c'est qu'un homme, qui

avait consacré près de quarante années à interroger le passé pour lui arracher ses secrets, se soit jeté soudain dans une voie nouvelle, à l'âge où la plupart s'arrêtent, et que, dans cet emploi inattendu de son talent, il ait tout de suite montré une aisance, une grâce, une vivacité d'expression et de couleur dont ses anciens admirateurs ont été les premiers surpris.

L'explication de cette espèce de phénomène littéraire est d'une nature délicate, et je n'oserais l'aborder si je ne me sentais encouragé, en quelque sorte, par M. Michelet lui-même, qui, comme La Fontaine, admet volontiers le lecteur dans l'intimité de sa vie.

Le second mariage de l'illustre écrivain a été véritablement le mariage de deux âmes qui se sont réunies par des affinités secrètes et ont fini par se confondre. Le cœur, l'esprit, l'intelligence, tout a été mis en commun, si bien qu'aucun des deux époux ne reconnaîtrait aujourd'hui quel a été l'apport de l'un, quel a été l'apport de l'autre. L'amalgame est complet, et c'est là justement ce qui donne à plusieurs des ouvrages récents de

M. Michelet une physionomie à part. Ils semblent le produit d'un talent androgyne.

Son dernier livre met à jour le secret qu'avaient soupçonné les lecteurs attentifs des livres dont il « continue la série». L'auteur, à diverses reprises, passe la plume à sa compagne; et, sans les guillemets mis au commencement de chaque alinéa, pour unique avertissement, à peine s'apercevrait-on de cette substitution de personnes, tant les deux styles s'harmonisent. Des chapitres entiers, marqués, d'un bout à l'autre, des guillemets en question, appartiennent en propre à la main féminine. Lisez-les avec soin, et vous vous convaincrez que le souffle qui les anime ne se fait pas sentir seulement dans ces pages. Du reste, le chapitre intitulé *Neiges et fleurs* contient le passage suivant, qui est tout à fait explicite :

« De plus en plus mêlés de cœur, comment travailler à part ? Notre union, dès le premier jour, ce semble, complète et profonde, se resserrait cependant, devenait plus intime encore. J'avais gagné un peu de lui je ne sais quoi de cette flamme qui fait ou refait la vie... Moi qui

n'avais pas songé que je dusse écrire jamais, si faible et si maladive, voilà qu'un matin j'ai la plume. Voilà que j'écris pour lui. Simples notes et pur essai. Rien moins pourtant que mon âme, indistincte avec la nature, mêlée aux fleurs, aux oiseaux, à toute chose innocente. Il fut tenté, me suivit. Nous ne nous quittions jamais. Nous fîmes ce beau voyage — trop rapide et à tire-d'aile, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*. — Cela a enlevé le monde... Oh ! que je sais bien pourquoi ! »

Nous pouvons dire maintenant que, nous aussi, nous le savons.

Après l'inspiratrice, écoutons l'inspiré. Elle a parlé de lui ; il va nous parler d'elle. Ils viennent d'arriver en Suisse ; ils sont aux bains de Saint-Gervais.

« Dès que la pluie s'arrêta, pendant que j'écrivais encore, ma seconde âme, la plus jeune, curieuse de voir le pays, alla à la découverte. Tournant l'église, elle alla vers Bionney ; c'est le chemin de Notre-Dame de la Gorge, qui mènerait en Italie ; mais l'intérêt justement était d'ignorer tout cela, d'aller en pays inconnu...

Tout était encore bien mouillé. Les vénérables noyers qui datent, je crois, du temps où les ducs de Savoie allèrent à Jérusalem, rendaient le chemin fort humide et jetaient des gouttes encore.

« C'était le jour du marché; la route était animée; chacun conduisait ses bêtes, vaches, oies, moutons, etc. Un paysan avisé, très-fin, menait doucement, comme on mène une mariée, deux jolis petits porcs noirs. Ces paysans étaient fort polis, disaient: « bonjour ! » Les femmes, vieilles avant l'âge, voyaient d'un œil maternel, parfois, ce semble, attendri, la jeune dame un peu pâle, comme on voit un enfant malade. Elles souriaient des détours qu'elle faisait au passage de leurs vaches, les évitant, leur cédant le chemin, avec un peu trop de respect. Le temps, lui aussi, était, on peut dire, un demi-malade, ne pouvant se décider entre le soleil et la pluie. Les avoines étaient par terre, attendant pour se sécher et ne pouvant rentrer.

« Cette pluie plaisait aux prairies; elles étaient très-fleuries. Elle plaisait aux ruisseaux. Il n'était jusqu'au plus petit qui ne jasât, murmurât. Plusieurs, gros, forts et rapides, d'un glouglou

puissant, semblaient discorder avec ces lieux modestes et plutôt petits. Ils venaient de haut et de loin, étaient bien visiblement fils d'un monde supérieur. A certain détour du chemin, ce haut monde se révéla de côté, par un angle étroit (le glacier de Bionassey). C'était une montagne d'or, au soleil ! Éclatant spectacle. On doubla, on précipita le pas, pour voir de plus près. Mais déjà cet or mobile changeait, ce n'était plus qu'argent..... Inconstance de la lumière ! L'argent devint simple neige. Et la neige, peu à peu, prenait des teintes de plomb.

« Le retour en fut attristé, plus lent. Le jour avait baissé déjà, quoique ce fût en plein été. Elle rentra bien sérieuse, mais les mains pleines de fleurs. »

Quel paysage et quelle idylle ! Et comme on sent qu'elle est aimée, « la jeune dame un peu pâle » !

Une autre promenade aux environs de Bex, « le royaume des foins », ne se termine pas d'une manière moins charmante.

« Nous revenions lentement par les petits chemins étroits qui sont à peine tracés dans cette mer végétale. Elle marchait en avant, souriante et, je crois, heureuse. Je suivais dans un demi-songe. Sa robe, à droite et à gauche, flottait, battait l'herbe odorante, m'en envoyait les senteurs. »

La *Montagne,* on le voit, n'est pas une sombre page d'histoire. On voit que ce n'est pas non plus un traité de géologie. De la géologie, il y en a dans ce volume; il y a de la botanique; des observations tant personnelles qu'empruntées, mais empruntées toujours aux auteurs spéciaux, aux plus accrédités, aux plus récents, aux plus complets; des théories scientifiques, vérités d'aujourd'hui que l'on n'admettait pas hier, que l'on contestera demain; il y a de la poésie; il y a de la fantaisie, des caprices, des jeux d'artistes, des impressions de voyage, des détails familiers et presque domestiques, de tout, enfin; et tout cela constitue une œuvre attrayante qu'on ne sait trop comment classer et qu'il est à peu près impossible d'analyser.

L'œuvre, en somme, appartient à la littéra-

ture plutôt qu'à la science. Ce laborieux érudit, qui s'est enfermé si longtemps « dans la construction de son énorme pyramide » (c'est l'image dont il se sert pour nous représenter ses travaux historiques), et qui « tardivement » a été conduit, nous dit-il, « par le cœur, le souci d'un intérêt très-cher », à l'étude de la nature, est avant tout un écrivain.

Un écrivain de décadence ! disent les juges difficiles ; un esprit dangereux ! ajoutent ceux qui sont plus mécontents encore des idées que du style. Je ne prétends défendre ni les imperfections de son talent, ni les écarts de sa pensée ; mais, ces réserves faites, je me sens un faible pour lui, comme Alceste pour Célimène.

J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,

je ne puis lui garder rancune. Malgré le déplaisir avec lequel j'ai lu tel de ses livres précédents, je me jette sur le nouveau ; j'oublie le mauvais pour le bon ; et, lorsque dans le bon s'entremêlent des choses qui commencent à me fâcher, un tour, un trait, un mot heureux, un vif coup de pinceau rappellent ma sympathie qui s'en allait.

La *Montagne* nous offre, pour ainsi dire, à chaque pas de ces agréables rencontres. J'ai déjà cité une idylle; maintenant voici un tableau; c'est le glacier de Grindelwald, une des cent merveilles accumulées dans l'Oberland :

« J'avais, dit l'écrivain, quitté le matin le bruyant Interlaken et son affluence vulgaire. J'étais arrivé au village, descendu à Grindelwald, dans un excellent hôtel. La pièce peu éclairée où j'entrai n'offrait rien de remarquable; mais on ouvre une fenêtre... je me retourne. Cette croisée, inondée de lumière, m'apparaît, dans son cadre étroit, plus que pleine, débordante de je ne sais quoi d'énorme, éclatant, en mouvement, et qui venait droit à moi.

« Vraiment, rien de plus formidable. C'était un chaos lumineux, qui semblait tout près déjà des vitres, voulait entrer. L'effet ne serait pas plus grand si un astre tout à coup touchait la terre elle-même et la foudroyait de lumière.

« Au second regard, je vis que cette chose monstrueuse n'était pas si près pourtant. Elle avait l'air d'être en marche, mais elle s'arrêtait à

temps dans un lieu assez profond. Elle restait à mes pieds. Chose étrange, qu'immobile elle parût en mouvement! Elle semblait saisie au passage, prise en route, pétrifiée... »

J'en appelle aux touristes qui ont vu Grindelwald. Si ce n'est pas le glacier même, n'est-ce pas là, toute frémissante, l'impression qu'ils en ont gardée?

Un peu plus loin, l'auteur ajoute : « Tout cela, miré au soleil, avait une dureté sauvage, un grand effet d'indifférence superbe pour nous autres d'en-bas; le dirai-je? un air d'insolence. Je ne m'étonne pas si Saussure, un esprit si calme, si sage, ayant gravi le glacier, sentit un mouvement de colère. Moi aussi, je me sentais méprisé et provoqué par ces énormités sauvages. Je leur dis assez brusquement : « Ne faites pas tant les fiers! Vous durez un peu plus que nous. Mais, montagne, mais, glacier, qu'est-ce que vos dix mille pieds près des hauteurs de l'esprit?... »

On aime à retrouver ici un écho du cri de Pas-

cal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue!... »

Je ne peux pas transcrire la moitié du volume; je n'en serais pas quitte à moins si je continuais comme j'ai commencé.

Sans rien citer de plus, je mentionnerai seulement quelques-uns des chapitres qui m'ont le plus frappé : les Montagnes de glace, — la Montagne de feu, — l'Amphithéâtre des forêts, — les Amours des plantes alpines. Un des plus curieux est le chapitre intitulé : la Montée de la Terre... comme on dit *la montée du lait*. Mais l'écrivain étend davantage le sens. Selon lui, la terre est vivante. Il n'écrit pas son nom sans un *T* majuscule : ainsi s'écrivent les noms propres. Il l'appelle « l'Animal-Terre ». Il n'est pas éloigné de croire qu'elle *pense*. « Cela se pourrait bien, » dit-il.

Voyez-vous cet « Animal-Terre », sur la peau duquel nous vivons, imperceptibles parasites? Franchement, cela blesse un peu mon amour-propre. Mais c'est bien pis encore, si l'on admet l'autre hypothèse. Alors que signifie le cri *pas-*

calien jeté tout à l'heure aux glaciers ? Insectes pensants que nous sommes, que devrions-nous penser de nous-mêmes, comparativement à ce prodigieux colosse, qui ne serait pas seulement animé, mais intelligent ?

Je sais bien que Platon met cette opinion dans la bouche de son Timée. Je n'ai pas oublié les beaux vers de Virgile où nous la trouvons reproduite. Respectons ces génies antiques ; mais aux rêveurs modernes qui prennent pour leur compte une conception semblable et n'y voient point d'objection, n'avons-nous pas le droit de dire à notre tour : *Ne faites pas tant les fiers* avec ceux qui croient à la Bible ?

Je voudrais ajouter ici quelques mots sur le style de M. Michelet, ce style coupé, morcelé, qui ne marche pas comme un autre, qui va par bonds, par petits bonds, deux, trois, quatre de suite, puis s'arrête, puis recommence et rappelle l'allure coquette du moineau. « On sent qu'il a des ailes » (ce n'est pas de l'oiseau, c'est de l'écrivain que je parle), « on sent qu'il a des ailes, » mais il lui plaît de sautiller.

Que voulez-vous? c'est sa manie ; disons plutôt : c'est sa manière. Je l'étudierais volontiers ; volontiers j'en ferais remarquer aux lecteurs les qualités et les défauts, si je n'étais retenu par une crainte trop fondée. Qui s'intéresse aujourd'hui à des études de ce genre? Nous ne regardons plus de si près à un livre. Nous le jugeons, ou peu s'en faut, comme un mets servi sur nos tables. On l'aime ou on ne l'aime pas. Cela dit, chacun s'en tient là.

Quel pourrait être le sentiment de Boileau s'il reparaissait parmi nous, et que, pour lui donner une idée de la littérature présente, on lui fît lire la *Montagne?*

Il y a lieu de supposer que la lecture d'un tel livre commencerait par le jeter dans un étonnement profond. A cette sorte de stupeur succéderaient probablement les marques d'une impatience de plus en plus accentuée. Il croirait d'abord qu'on plaisante, en lui affirmant que c'est l'œuvre d'un des auteurs les plus célèbres et les plus justement célèbres d'aujourd'hui. Puis, si nous insistions, si nous prétendions le forcer à partager notre engouement, il serait

bien capable de nous lancer, pour en finir, la rude apostrophe d'Alceste :

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

J'imagine que la Fontaine ne serait pas aussi sévère. L'ouvrage piquerait sa curiosité plus qu'il n'offenserait son goût. Sans doute, il contient des passages qui lui paraîtraient fort étranges et qu'il aurait peine à comprendre. Mais ce n'est pas lui, certes, qui pourrait blâmer ce mélange de science et de poésie dont lui-même a donné l'exemple. Par la même raison, il admettrait sans peine ces familiarités mêlées à des effusions lyriques.

Il sourirait, je crois, des « audaces du hêtre » et des « caprices de rigueur » qui prennent tout à coup à « l'austère et fière montagne », lorsque le hêtre va trop loin. Il sourirait aussi des indiscrétions que l'auteur se permet sur les « petites femmes-fleurs », des singuliers services qu'il a la bonté de leur rendre, et vraisemblablement de beaucoup d'autres choses. Mais, sans approuver tout, ne vous semble-t-il pas qu'il se montrerait sympathique à un livre où respire l'amour de

la nature, des plantes, de tout ce qu'il aimait lui-même, qu'il reconnaîtrait là le don de sentir et de peindre, et qu'enfin ces couleurs nouvelles, cette manière originale pourraient lui plaire — comme à nous ?

AFFAIRE CLÉMENCEAU

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

Il y a, dans notre pays, un public à part, plus facile à indiquer qu'à définir, qui croit de bonne foi être à lui seul *le monde,* s'intitule lui-même ainsi et, chose plus étrange, se fait accepter sous ce nom par nous, multitude innommée. Ce groupe assez nombreux qui nous fait aujourd'hui l'honneur de nous représenter, et qui a l'extrême obligeance de penser, de juger, de décider pour nous, sans attendre notre mandat, se recrute comme il lui plaît ou, pour parler plus juste, comme le hasard en ordonne.

Si l'on veut se faire une idée des éléments divers et très-divers qui le composent, il faut savoir les lieux, il faut guetter les circonstances

où on le trouve réuni. Allez, mais non pas seul, il est indispensable que vous ayez un compagnon qui vous pilote et vous renseigne; allez, un jour de courses, à la Marche ou à Chantilly. Tâchez de pénétrer un soir au théâtre où l'on donne, dans sa fraîcheur première, quelque pièce d'un auteur en vogue. Une fois là, regardez bien : vous aurez devant vous le monde.

Assemblée ou plutôt rassemblement bizarre! Vous verrez là des hommes connus par leur esprit, d'autres connus par le contraire, décorés, les uns et les autres, et quelquefois ceux-ci plus enrubannés que ceux-là. A côté des puissances, des illustrations, des renommées contemporaines, mêlés aux personnages qu'ont mis dans un juste relief la politique, la guerre, la science, la littérature, les beaux-arts, la haute industrie, vous pourrez voir des gens venus on ne sait d'où, vivant on ignore de quoi, mais toujours habillés à la dernière mode et assis aux premières places : êtres problématiques, que l'on n'invite nulle part et que l'on rencontre partout.

Ces gens-là font partie du monde en question. Ils ont voix au chapitre; ils donnent leur avis

sur le cheval qui court, sur le drame qu'on représente, sur le livre qui vient de paraître, sur celui qui paraîtra demain. Ils connaissent tous les auteurs, ils connaissent tous les artistes; ils les saluent de loin, ils les abordent en amis, et chacun de leur rendre exactement leurs politesses, sans savoir, la plupart du temps, comment ces chers amis s'appellent; mais on a remarqué qu'ils sont, suivant qu'on leur agrée ou non, des applaudisseurs intrépides ou d'impitoyables siffleurs.

Vous verrez là aussi, les unes coudoyant les autres, des femmes de haut rang et des aventurières. Les distinguer n'est pas facile. La toilette est également tapageuse de part et d'autre, la figure également peinte, le regard également hardi. On vous désignera les unes par leurs titres, les autres par leurs noms de guerre, et vous croirez avoir une pierre de touche pour séparer l'or du clinquant. Point du tout : il y a des aventurières titrées; et de très-grandes dames qui portent, fort gaiement, de pittoresques sobriquets.

Cette réunion confuse, bigarrée, aux limites

flottantes, qui s'appelle aujourd'hui le monde, aurait besoin d'un La Bruyère pour l'analyser et la peindre. Il y relèverait du bon, du médiocre, du mauvais; beaucoup d'esprit, en somme; des idées, du talent; bien plus d'idées que de principes, et bien plus de talent que de moralité. Or, tel est le milieu où vivent, et c'est là que j'en voulais venir, la plupart de nos écrivains. Ils en subissent l'influence. Ils s'efforcent de se plier à des goûts et à des caprices qu'ils devraient, au contraire, combattre ou dédaigner.

Pour ce monde, toujours en quête de primeurs, l'*Affaire Clémenceau* a été seulement la pâture de quelques jours. Les amateurs l'ont dévorée; c'est une justice à leur rendre. Maintenant, il n'y songent plus; ils se régalent d'autre chose. L'*Affaire Clémenceau !* diront-ils, si leurs yeux tombent sur ce journal, de quelle expédition lointaine revient donc le critique qui prétend nous entretenir d'un livre vieux de plusieurs mois? Un très-beau livre, assurément! Nous l'avons proclamé dès le premier jour un chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre, nous le maintenons; mais, pour Dieu, qu'on n'en parle plus!

Voilà le monde auquel j'impute les passages scabreux qui, dans l'*Affaire Clémenceau,* se sont glissés parmi des pages excellentes, et tous les détails de *huis-clos* qui, après avoir, je l'accorde, aidé au succès de l'ouvrage, restreindront l'étendue et la durée de ce succès. Écrivez donc pour des lecteurs si pressés d'enterrer vos livres sous une flatteuse épitaphe ! Cela n'est guère encourageant.

Heureusement pour l'auteur et pour moi, derrière ces impatients qui ont déjà instruit, jugé et oublié l'*Affaire Clémenceau,* il y a un public immense qui n'est pas informé si vite et ne procède pas d'une façon aussi sommaire. On peut encore lui parler, avec l'espoir d'être écouté, d'un livre récent, remarquable, où l'on voit réunis, à un égal degré, le don d'intéresser et le talent d'écrire, et qui, par le mélange même des défauts et des qualités, oblige la critique à redoubler d'attention.

Le titre de ce livre n'est pas très-littéraire. Que voulez-vous ? Il est bien trouvé comme enseigne. La *Gazette des Tribunaux* fait concurrence aux romanciers; les romanciers font

concurrence à la *Gazette des Tribunaux*. C'est un rendu pour un prêté. Mais nos conteurs ont-ils raison de se placer sur ce terrain? Je crains fort que le *réalisme* ne pâlisse à côté de la *réalité réelle*... Le mot peut bien se dire, puisqu'on dit la *vérité vraie*.

Il ne faut pas, du reste, que le lecteur s'attende, sur la foi de l'enseigne, à ce qu'on lui déroule tout un drame de cour d'assises. Ne cherchons dans ce livre ni l'acte d'accusation, ni la longue série des interrogatoires, ni le réquisitoire du ministère public, ni la défense toujours éloquente de l'accusé, ni le résumé toujours clair et impartial du président, ni la déclaration du jury, ni, pour terminer, la sentence. Nous n'avons sous les yeux que le *Mémoire de l'accusé,* autobiographie qu'il est censé avoir écrite dans les loisirs de sa prison, pour fournir à son avocat les éléments de sa défense.

Ni le titre ni le sous-titre n'annoncent franchement le sujet de l'ouvrage. Je comprends que l'auteur ait rejeté bien loin un titre vieux et démodé : *les Confessions de Clémenceau;* c'était pourtant le véritable. Vous allez le voir tout à

l'heure, et vous le verriez encore mieux, si je n'étais obligé, dans ce compte rendu, de substituer la troisième personne à la première, de glisser sur tous les détails et d'en supprimer quelques-uns.

Pierre Clémenceau est un enfant naturel. Il n'a jamais su qui était son père. Pauvre fille séduite, puis abandonnée sans ressources, sa mère l'a nourri, elle a pu l'élever du fruit de son travail et elle l'a aimé pour deux. Elle était lingère et brodeuse. Tout le jour à l'ouvrage et quelquefois même la nuit, elle gagnait assez pour elle et son enfant.

Le temps passe; l'enfant grandit. Elle ne se contente pas de l'aimer; elle songe à en faire un homme. A Paris, le contact des riches donne de l'ambition aux pauvres. Elle en a pour son petit Pierre.

Elle avait entendu parler d'une institution, très-renommée alors, et qui ne le méritait guère, s'il faut croire ce que Clémenceau nous rapporte. Elle espère, en prenant davantage sur son som-

meil et en se réduisant au plus strict nécessaire, parvenir à payer le prix de cette pension. Il faudra qu'elle s'impose de dures privations pour acquitter chaque trimestre. Mais, résignée à la plus dure de toutes, sans comparaison, puisqu'elle consent à se séparer de son fils, elle compte pour rien le reste. Elle le conduit donc, attentive à cacher ses larmes, dans ce grand établissement qui, sous la Restauration, comptait près de trois cents élèves appartenant, pour la plupart, à la haute bourgeoisie parisienne ou à la noblesse récente.

Pierre, qui n'a pas plus de dix ans, va commencer au milieu d'eux l'apprentissage de la vie. Ses petits camarades, tous corrompus déjà et méchants presque tous, apprennent de lui-même que sa mère est une ouvrière, et, ce que l'enfant ne pouvait leur dire, parce qu'il ne le savait pas, ils arrivent à découvrir qu'elle n'a jamais été mariée. Là-dessus, il n'est sorte d'humiliations qu'ils ne fassent subir à Pierre. Les injures obliques, les injures directes, les allusions lâches, les plaisanteries immondes, tout est employé contre lui. Bientôt les coups s'en mêlent, et ils s'en seraient mêlés de plus en plus si Pierre, un

jour, poussé à bout, n'avait presque étranglé un de ces jeunes drôles.

Comme certaines douleurs physiques ou morales, qui se modifient, mais persistent, la persécution cesse alors d'être aiguë pour devenir sourde. A la fin, cependant, quelques pensionnaires, moins mauvais que les autres et assez énergiques pour se faire obéir, déclarent que cette *brimade* s'est prolongée suffisamment et qu'il est temps qu'elle finisse.

Parmi les protecteurs un peu tardifs de Clémenceau était Constantin Ritz, dont le père, sculpteur habile, avait trouvé dans son talent la réputation et la fortune. Par quels imperceptibles fils nous dirige la destinée! Constantin avait un pinson apprivoisé qui faisait ses délices « *delicias domini* » et celles de toute la classe. Un matin, on trouva l'oiseau couché sur le dos dans sa cage. Désolation générale. La mort d'un camarade aurait causé moins de regrets. La récréation fut à peine bruyante. Constantin, tout ferme qu'il était, eut toute la journée les yeux rouges.

Une boîte de dominos, qui était devenue une boîte de plumes et n'était pas au bout de ses métamorphoses, fut convertie en bière. On y déposa le mort. On alla ensuite l'inhumer dans le jardin de Clémenceau, qui avait obtenu, en récompense de ses notes et de ses places toujours bonnes, la disposition d'un petit carré du parterre.

Pour plaire à Constantin et pour orner son jardinet, Pierre imagina d'élever un petit monument à la mémoire du pinson. Il se procura comme il put ce qui lui était nécessaire et parvint à sculpter assez rapidement un mausolée-bijou, qui avait huit pouces de haut. L'œuvre eut un tel succès dans la division, qu'à la sortie suivante, Constantin crut devoir en parler à son père.

M. Ritz promet de venir et vient voir, en effet, le tombeau du pinson. Il en est vivement frappé. Il fait appeler Clémenceau, le complimente, le questionne sur ses goûts et sur la carrière à laquelle sa famille le destine, et, après un quart d'heure de conversation, il l'invite à venir, si sa mère y consent, passer un dimanche chez lui avec son ami Constantin.

La permission est accordée, le dimanche arrive; M. Ritz demande son fils; il demande, il emmène en même temps l'architecte du mausolée, et voilà Pierre tout à coup admis dans l'atelier d'un sculpteur célèbre, qui le traite comme un confrère. En lui montrant ses bronzes, ses marbres et ses plâtres, le maître l'interroge, l'observe, l'étudie, et de plus en plus se confirme dans l'idée qu'il a mis la main sur un artiste, sur un grand artiste peut-être.

Le lendemain, il va faire une visite à sa mère qui commençait à voir l'impossibilité pour elle de subvenir aux frais toujours croissants des études de Pierre. Elle succombait à la peine et priait le bon Dieu de venir à son aide. Le bon Dieu ne vient pas lui-même, mais souvent il envoie quelqu'un. M. Ritz se présente, lui parle de son fils, lui communique avec bonté ses idées et ses espérances, ajoute à de prudents conseils les offres les plus généreuses, et bientôt il est convenu qu'à la fin du trimestre (payé d'avance, il ne faut pas le perdre), Pierre ira demeurer chez cet excellent homme qui lui enseignera son art, comme il aurait voulu l'enseigner à son propre fils; heureux, s'il eût trouvé, dit-il, dans

Constantin, qui ne rêve que l'épaulette, des dispositions pareilles pour les arts !

Quoique membre de l'Institut, M. Ritz n'était point un artiste du premier ordre. Il connaissait, il s'avouait les limites de son talent, et il souffrait secrètement de ne pouvoir les reculer. Chez lui, le sens critique l'emportait de beaucoup sur la faculté créatrice. Il vit très-promptement que son nouvel élève, beaucoup mieux doué que lui-même, ne tarderait pas à l'atteindre et le dépasserait un jour. Il le lui annonça avec un mélancolique sourire.

Encouragé, choyé, placé enfin, on peut le dire, dans son véritable élément, Pierre étonnait le maître de ses progrès rapides. Il se développait en même temps de toutes les manières. Ce n'était plus un enfant, ce n'était plus un écolier, mais un jeune homme et un artiste. Sage et laborieux à être cité comme exemple, le jeune homme n'avait d'amour que pour sa mère, l'artiste était tout à son art. Les intimes de M. Ritz, illustres la plupart et honnêtes gens comme lui, témoignaient tous à Clémenceau une affectueuse estime; sa femme le traitait en fils, sa fille l'ai-

mait comme un frère, et Constantin, tous les dimanches, le plaisantait sur sa sagesse.

Une *dame de lettres,* qui venait quelquefois en visite chez M. Ritz, *bas-bleu* des plus foncés, qui donnait des soirées artistiques et littéraires, femme à écrire au bas du billet imprimé : *On fera de la poésie,* eut l'idée peu élégiaque d'inviter, pour la mi-carême, toutes ses connaissances à un bal travesti. Pierre y fut convié, et s'y rendit à contre-cœur. L'ennui et le sommeil commençaient à le prendre, lorsque, vers onze heures du soir, il vit entrer, sous le costume de Marie de Médicis, une beauté « un peu bien mûre » aurait dit le bon La Fontaine, mais qui était encore remarquable « aux lumières ». Cette reine imposante marchait suivie d'un page qui portait la queue de sa robe.

On murmurait le nom d'une comtesse polonaise. Le page était sa propre fille, une enfant, nous dit Pierre, de treize à quatorze ans, « azur, roses et neige, vêtue de velours et de satin noir, avec des cheveux tout en or sous un toquet sombre. »

Clémenceau cherche en vain à rendre l'impression étrange que produisit sur lui, dit-il, « cette séraphique apparition ». Il fut précipité dans une incurable folie. Jugez-en plutôt par le mot *séraphique,* qu'après tous ses malheurs, après toutes ses hontes et le crime qui les couronne, il applique lui-même encore à l'infernale créature qui a fait de lui sa victime.

Vous devinez que Pierre trouvera un moyen plausible de revoir promptement Marie de Médicis et le page fascinateur. En effet, dès le lendemain, il eut ses entrées au palais, vieille et sale maison, où logeaient la mère et la fille. Elles n'habitaient là que momentanément, vous le comprenez bien, en attendant des fonds qui s'étaient égarés en route. La comtesse Dobronowska se flattait d'ailleurs que ses vastes domaines, confisqués à la suite de l'insurrection polonaise, lui seraient rendus par le czar et fondait l'espérance d'une fortune bien plus grande, elle le disait nettement, sur la beauté de son Iza.

Les manières et les discours annonçaient deux aventurières de la plus dangereuse espèce, l'une ayant déjà maint chevron, l'autre prête à partir

en guerre. Mais l'amour avait mis son classique bandeau sur les yeux du pauvre garçon. De tout cela, il ne vit rien. Il proposa à la maman de faire le buste d'Iza; la maman accepta le buste; elle eût accepté la statue. Dieu sait quel temps il employa, lui, l'artiste au travail facile, à reproduire en marbre cette tête dont il rêvait !

Pendant ce temps, il se lia chaque jour davantage avec la comtesse et Iza,

> Le plus terrible des enfants
> Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.

« Écoutez, lui dit-elle un jour, si je ne trouve pas le roi ou le prince que maman me promet, je vous promets, moi, de vous épouser. Est-ce convenu ?

— C'est convenu !

— Ce serait amusant, si ça arrivait. »

Et elle se mit à rire.

Le lendemain de cette conversation, que Pierre eut la bonté de prendre au sérieux, la

comtesse et sa fille partaient pour la Pologne, emportant avec elles le délicieux buste, un chef-d'œuvre de grâce, et, de plus, 500 francs empruntés au naïf artiste, ses premières économies.

Deux ou trois ans après (on s'était quelquefois écrit dans l'intervalle), Iza, sans doute lasse de chercher aventure, arrive tout à coup dans l'atelier de Clémenceau, qui, depuis quelque temps, voyait la gloire lui sourire et l'or affluer dans ses mains. Belle, plus belle encore qu'elle ne promettait de l'être, Iza demande à Pierre ébloui, confondu d'admiration et d'amour, si leur accord persiste et s'il veut l'accepter pour femme. Sans avoir la pensée de s'enquérir de rien, Pierre accepte immédiatement. Sa mère n'ose faire aucune objection. M. Ritz, seul, hasarde un mot que son élève eût dû comprendre.

Durant les publications, des lettres anonymes parviennent au futur mari. Il les montre à Iza. Voulez-vous savoir sa réponse ? Elle est assez originale. « Si tu y crois, ne m'épouse pas. Il en est encore temps. Je resterai tout de même avec ta mère. (Revenue sans la comtesse, elle

avait demandé asile à la mère de Clémenceau.) Je serai bien ici. Je ne vous gênerai pas et je ne vous coûterai pas grand'chose. Je serai ton *modèle,* si tu veux. Que m'importe, pourvu que je te voie ? Veux-tu que je sois ta maîtresse pour te prouver que je t'aime ? »

Un langage pareil, dans une fille de seize ans, annonce, vous en conviendrez, de belles dispositions ; et Pierre, l'épousant quand même, aurait bien dû s'attendre à ce qui lui est arrivé. Notons, en sa faveur, pourtant, qu'il a eu la délicatesse de ne pas accepter des offres aussi gracieuses.

Iza, bel et bien mariée, revient à son idée de servir de *modèle.* Évidemment, elle y tenait. Que peut un mari contre l'idée fixe d'une femme ? Clémenceau résista d'abord ; il finit par se laisser vaincre.

Elle eut donc l'orgueilleuse joie de voir sa beauté tout entière sortir d'un bloc de marbre blanc,

Comme Vénus sortit de l'écume des flots,

sa beauté triomphante, cessant d'être sujette aux lois fatales de la vie et pouvant dire au Temps, qui vient reprendre ce qu'il donne : « Je ne relève plus de toi; passe; je suis déesse, et ma jeunesse est immortelle ! »

Chaque statue de femme qu'exposait Clémenceau attirait tous les connaisseurs et faisait éclater un véritable enthousiasme. Cependant on en vint à s'apercevoir et à dire que, bien qu'il eût le soin de modifier les traits du visage, de changer l'expression de la physionomie et de varier les attitudes du corps, c'était toujours le même type; admirable, sans aucun doute, mais trop constamment répété. Le bruit se répandit d'une fantaisie singulière. Autour de ces statues si charmantes et si vivantes, il y eut des sourires et des chuchotements.

D'autres bruits circulèrent, d'une nature encore plus fâcheuse pour Clémenceau. A mesure que croissait sa réputation, sa considération baissait. Il vit s'éloigner de lui, l'un après l'autre, ses amis les plus honorables, les plus anciens et les plus sûrs. Il vit, sans parvenir à s'expliquer pourquoi, M. Ritz, sa femme, sa fille

et jusqu'à Constantin, espacer, écarter leurs visites de plus en plus. Chose bien autrement pénible ! il vit sa mère dépérir sous l'influence d'un chagrin qui abrégea ses jours et qu'elle refusa de lui dire, même à son lit de mort.

Pierre, en la perdant, crut avoir touché le fond de la douleur humaine. Il fut trop tôt et trop cruellement détrompé. Un hasard, un billet tombé entre ses mains, deux lignes non signées, mais de l'écriture d'Iza, et voilà Clémenceau en proie à des tortures si atroces que, par comparaison, la perte de sa mère, et d'une telle mère, était une faible souffrance !

Iza qui lui doit tout ! Iza qui a reçu de lui tant de témoignages d'amour ! Iza, que ce matin encore il serrait sur son cœur, et qui lui rendait ses caresses... Iza le trompe indignement !...

Il commence par la chasser. Puis, sans perdre de temps, accompagné de Constantin, il court régler ses comptes, dans la forêt de Saint-Germain, avec le destinataire du billet, grand seigneur étranger, auquel il donne un coup d'é-

pée. Après quoi, il est entraîné par son ami en Italie.

Forcé de retourner en France, Constantin le laisse du moins au milieu des chefs-d'œuvre accumulés dans Rome. Il le laisse entouré, comme Raphaël autrefois, d'un essaim de jeunes artistes, heureux de voir, de suivre et d'écouter le maître illustre. Pierre ressent d'abord l'impression profonde que nous éprouvons tous en voyant la ville sacrée. Il n'est pas insensible à l'accueil que lui fait une jeunesse enthousiaste. Mais bientôt il retombe sur lui-même de tout son poids.

Cependant ceux qui l'environnent, empressés de le voir à l'œuvre, lui répètent sans cesse qu'une statue nouvelle doit marquer son séjour à Rome. Il n'est plus maintenant capable de les satisfaire. Il est dégoûté de son art ; il est dégoûté de la vie, et, malheur pire encore, il n'est pas dégoûté d'Iza ! Ses songes la lui représentent, et, réveillé, il la regrette. Il la hait et il l'aime. Mais comment l'aime-t-il ? C'est lui qui, d'un mot, nous l'apprend : « Les sens, dit-il, ont leur mémoire. »

C'est le mot de l'énigme. C'est l'explication misérable mais claire de l'*Affaire Clémenceau*. Cette mémoire tyrannique, juste châtiment de ceux qui font aux sens la part trop grande dans l'amour, ramène malgré lui Clémenceau à Paris. Il apprend que sa femme habite maintenant un palais qui lui appartient. A-t-elle donc trouvé enfin le prince, le roi de son rêve, jeune ou vieux, peu importe, mais jetant les millions sans les compter ? On le dit ; ce qui est certain, c'est qu'elle a le train d'une reine.

Clémenceau va frapper, le soir, à la porte de ce palais. Pourquoi ? Il l'ignore lui-même. Ses sentiments et ses projets, tout est confus, contradictoire. C'est la fièvre, c'est le délire. Il se fait annoncer et Iza se présente. Elle n'a rien perdu de sa redoutable beauté. Les premières paroles qu'ils échangent entre eux sont acérées et frémissantes. On dirait des épées qui se croisent. En effet, c'est bien un duel ; duel à mort et sans témoins.

Je ne me charge pas de dire l'incident inqualifiable qui retarde le dénouement. C'est Clémenceau qui va parler. Je retrancherai beau-

coup, mais il en restera assez pour le lecteur intelligent :

« ... Vers une heure du matin elle s'endormit, calme comme une vierge.

« Allons ! si cette créature vivait encore le lendemain, elle ferait de moi le plus méprisable des hommes.

« Je me levai et j'allai prendre dans le boudoir le couteau avec lequel elle jouait deux heures auparavant ; puis, je rentrai dans la chambre... Sa respiration était douce et régulière... Elle souriait. Jamais elle n'avait été si belle. Je la contemplai un moment.

« Deux heures sonnèrent. Je lui touchai légèrement l'épaule... M'aimes-tu ? lui dis-je tout bas. — Oui, murmura-t-elle comme dans un rêve. Ce fut son dernier mot... J'appuyai ma main gauche sur son front, je lui renversai la tête en arrière, et, de toute la force de ma main droite, je lui plongeai le couteau dans la poitrine, au-dessous du sein gauche. »

C'est horrible ! me direz-vous. Nous sommes tout à fait d'accord.

Sur son propre *Mémoire,* l'accusé serait condamné. Quelle est, en effet, sa conduite ? Uniquement épris de la beauté matérielle, le sculpteur Clémenceau épouse une *fille de marbre*. Les sens jouent seuls un rôle dans l'amour qu'il éprouve, comme dans celui qu'il inspire. Il passe à cette Iza, dont il est le mari, des fantaisies de nymphe antique... Il sourit à son impudeur qui se déploie à l'aise sous le toit conjugal... comme si un admirateur, un seul, toujours le même, pouvait suffire à une femme si avide d'être admirée ! Ce qui devait arriver arrive. Il se voit obligé de la chasser de sa maison. Mais conçoit-on qu'il ait l'idée d'aller la retrouver ensuite dans le palais gagné par elle ?... Accueilli, à peu près comme un amant de plus, au milieu d'un luxe effronté dont la source lui est connue, il se laisse attirer encore une fois dans ses bras... Puis, honteux de lui-même, craignant d'être montré au doigt comme un infâme, il préfère être un assassin... Il va prendre un couteau et, pendant qu'elle dort, tranquille, souriante, il le lui plonge dans le cœur.

Je n'hésiterais pas, si j'étais du jury, à déclarer qu'il est coupable.

Le rôle du critique est moins facile ici que celui du juré; car, si l'*Affaire* est simple, le livre ne l'est pas. Il est même assez compliqué, le bon et le mauvais, ce que l'on a du moins appelé ainsi jusqu'à présent, s'y mêlant en beaucoup d'endroits : il s'agit de les démêler.

Quel est, pour commencer, le vrai sujet, l'idée du livre, le personnage principal, le type que l'auteur a eu avant tout dans l'esprit ? Est-ce bien Pierre Clémenceau ? Il me semble que c'est Iza Dobronowska.

Cette variété de la courtisane moderne devait tenter le peintre de la *Dame aux Camélias*. Celle-ci nous représentait la courtisane romanesque ; Iza nous représente la courtisane positive, insatiable d'or, insatiable de plaisir.

C'est en vain, je me trompe, c'est exprès qu'il l'a mariée. Dans une situation régulière et honorable, ses instincts de Phryné se produisent encore, et ils n'en ressortent que mieux. Ingrate

autant que sensuelle, plus rusée qu'un vieux diplomate, tortueuse comme un serpent et encore plus venimeuse, quand elle ne fait point le mal, elle y est toujours disposée : elle y songe, elle le prépare, plantant çà et là des jalons pour quelque trahison prochaine.

Après, ou pour mieux dire, avec la tendance à mal faire, sa préoccupation la plus constante est sa beauté. L'utiliser, sans l'exposer, voilà pour elle le problème à résoudre et elle le résout de son mieux. Un trait à ne pas oublier, et qui achève de la peindre : épouse aimée, elle a horreur de la maternité.

On dit qu'Iza n'est pas naturelle. Mais elle n'en est que plus vraie. J'ose ajouter qu'étant absolument sans cœur, elle n'en est que plus complète. Origine, éducation, tout a contribué à faire d'elle un être *accompli* dans son genre. Elle est fille de l'adultère. Sa mère est une Finlandaise, son père est un Italien. Elle est donc le produit de la corruption du Nord unie traîtreusement à celle du Midi. Et, comme cette mère, comtesse par son mariage avec un noble polonais, a ensuite roulé dans les ruisseaux de la

bohême, Iza, formée par ses leçons, joint la corruption d'en haut à la corruption d'en bas.

Le personnage est bien conçu. Mais pour le faire agir d'une façon logique, sans trop révolter le lecteur, vous voyez les difficultés! Quelle vigueur et quelle adresse n'exigeait pas un tel sujet! Ni l'adresse ni la vigueur n'ont fait défaut à l'écrivain. Ce qui lui a manqué parfois, c'est la délicatesse, qui n'était pas moins nécessaire. Cette qualité littéraire, autrefois si prisée en France, doit-elle être emportée par le flot grossissant de la démocratie? Tâchons d'en sauver quelques restes, pour l'honneur de notre pays.

Sans parler de plusieurs peintures sur lesquelles je ne veux pas attirer les yeux du lecteur, il y a, dans ce livre, des crudités de style qui, vraiment, ne sauraient passer. J'en montrerais vingt au lieu d'une, mais elles me donneraient trop raison ; il y a autre chose encore que des crudités, autre chose de pire, des figures de rhétorique comme celle-ci, par exemple (je ne cite pas, j'indique seulement) : « Après avoir passé de main en main *sous les espèces* du marbre et du bron-

ze... » etc. Ce n'est pas la foi qui proteste ici, c'est le goût, plus offensé que la foi même.

Que dire de la *messe de l'art ?...* Qu'un soir, en petit comité, entre artistes d'humeur joyeuse, venant de faire un bon dîner et réunis dans un *fumoir,* on conte à demi-voix des anecdotes de ce genre, cela peut être pardonnable ; mais les écrire dans un livre... dans un livre fait pour tenter la curiosité de tout le monde, je ne comprends pas qu'on le fasse !

Je ne vois pas non plus pourquoi, si ce n'est pour suivre la mode, l'auteur a parsemé l'*Affaire Clémenceau* de thèses, de doctrines qui n'ont plus rien de neuf et qui sont toujours dangereuses. N'est-ce donc pas assez que de savoir donner la vie et l'action à des personnages fictifs, que de nous tenir sous le charme de son imagination et de son esprit, sans prétendre refaire la législation, la morale et le reste ?

Maintenant je dois dire, je dis beaucoup plus volontiers, que le premier tiers de l'ouvrage me paraît excellent, et deviendrait parfait au moyen de quelques coupures. Dans les deux autres

tiers, le talent n'est pas moindre, mais l'emploi en est moins heureux. Or, on ne parviendra jamais, quoi que les artistes en pensent, à faire que les hommes ne regardent que l'art lui-même et n'en discutent pas l'emploi.

L'héroïne a de telles mœurs, et ces mœurs sont rendues avec une telle franchise, qu'on se demande par instants, non sans un certain embarras, si on ne lit pas ce qui s'appelle *un mauvais livre,* et qu'on a peur, en vérité, d'être surpris par quelque personnage austère. Mais la lecture vous entraîne ; bon gré mal gré, il faut poursuivre.

A quelques pages près, qui visent à la gravité et atteindraient l'ennui si l'auteur pouvait ennuyer, le livre tout entier est d'un intérêt haletant. Descriptions et dialogues se mêlent au récit, qu'ils varient sans le ralentir.

Tout cela est tracé d'une plume ferme et habile, et tout cela, rapide, passe devant vos yeux, comme les champs, les prés, les bois que l'on aperçoit d'un wagon emporté à toute vapeur.

M. Alexandre Dumas fils, dont la sagacité précoce a compris le péril d'une imitation tentante, n'a pas voulu marcher dans l'ombre gigantesque projetée par son père. Avec ses moyens propres, il s'est fait au soleil une place distincte, en courant la même carrière. Comme observateur pénétrant, comme écrivain de fine trempe, moins jaloux de produire que de soigner ce qu'il produit, sa réputation est depuis longtemps établie. Ce dernier livre la confirme, mais la confirme seulement. Si M. Dumas fils a l'ambition de l'étendre, et s'il veut *se renouveler,* comme nous disons aujourd'hui, il n'a qu'à suivre cette veine que semble révéler en lui la première partie de son nouveau roman, au lieu de retomber sans cesse dans les types du *demi-monde.*

RÉCIT D'UNE SŒUR

SOUVENIRS DE FAMILLE

RECUEILLIS PAR Mme CRAVEN, NÉE DE LA FERRONNAYS

La fortune des livres, comme celle des hommes, dépend de tant de circonstances étrangères à leur mérite, qu'un critique dépasse les limites de la prudence lorsque, non content de juger, il veut se mêler de prédire. Cependant voilà deux volumes faits pour émouvoir et ravir les esprits les plus délicats. Il y a là nombre de pages qu'on ne peut oublier, quand une fois on les a lues. Dans ces pages revivent des natures exquises, réunissant en elles toutes les tendresses du cœur à toutes les grandeurs de l'âme. Peut-on supposer qu'un tel livre n'aura qu'un succès éphemère ? Je le crois destiné à vivre plus longtemps qu'une bonne partie des chefs-d'œuvre contemporains : je le crois et j'ose le dire.

La sœur pieuse et tendre à qui nous devons ce « Récit » n'a pas songé à faire une œuvre de littérature. Il semble que sa modestie se soit même prescrit la loi d'y prendre la parole aussi rarement que possible. Elle l'a composé presque exclusivement de lettres et de notes laissées par sa famille. Contente, pour sa part, d'y porter l'ordre et la lumière, elle nous les présente, en les complétant au besoin, de façon à offrir l'histoire et l'image fidèle des êtres chers qu'elle a perdus, histoire racontée, image peinte par eux-mêmes.

Cette manière de composer un récit n'est pas sans inconvénients. Il en résulte nécessairement quelques longueurs et un certain éparpillement d'intérêt. Mais ici les inconvénients sont amplement compensés. Nous sommes mis en communication immédiate avec les personnes que l'on veut nous faire connaître. Nous avons sous les yeux leurs correspondances les plus confidentielles. C'est comme si elles agissaient, parlaient et pensaient tout haut devant nous.

On pourra s'étonner qu'une femme du monde, d'un monde où la réserve est grande, ait livré

ainsi au public la vie intime de ses parents. Bien des objections ont dû lui être faites pour la détourner d'une résolution aussi extraordinaire. Mais elle avait son but et elle a persisté. Son but, elle nous l'indique sur le premier feuillet du livre, où l'on trouve ces quelques lignes en forme de dédicace : « Mon Dieu ! votre nom est le premier que je veux inscrire en commençant ces pages. Je désire qu'elles vous fassent aimer, plus encore que je ne désire faire aimer ceux à qui elles sont consacrées. »

Quelle est donc la personne qui a conçu l'espoir de propager l'amour de Dieu en faisant part au public de ce qui s'est passé dans le secret de sa famille ? et quelle est la famille qui a pu inspirer et justifier cette idée ?

Mariée à un diplomate étranger dont le nom honorable est devenu le sien, Mme Augustus Craven, malgré l'apparence que ce nom lui donne, n'en est pas moins, de sentiments ainsi que de naissance, parfaitement Française. Les lecteurs du *Récit,* où elle a pris en vain le soin de s'effacer, l'appelleront toujours Pauline de la Ferronnays ; et il faut qu'elle se résigne à tenir

désormais une place importante dans leur mémoire et dans leur cœur.

Le père de Mme Craven fut un des serviteurs les plus loyaux et les plus distingués qu'ait eus la Restauration. Longtemps ambassadeur de France en Russie, le comte de la Ferronnays occupait l'ambassade de Rome quand la révolution de Juillet éclata. L'estime générale dont il était environné lui attira des avances de la part du gouvernement nouveau. On savait qu'il n'était pas riche, qu'il avait de nombreux enfants à élever et à pourvoir. On ne lui demandait qu'un serment, et, pairie, ambassade, existence large et brillante, tout demeurait intact, tout... excepté la conscience. Le comte de la Ferronnays refusa.

Il avait trouvé dans l'émigration une compagne digne de lui. De cette heureuse et patriarcale union naquirent onze enfants, dont il ne reste aujourd'hui que trois vivants, en comptant Mme Craven. Les souvenirs recueillis par elle se rapportent principalement à six personnes qui ne sont plus : le comte et la comtesse de la Ferronnays, Albert, Eugénie et Olga de la Ferronnays,

et enfin Alexandrine d'Alopeus, l'admirable femme d'Albert.

Ces noms passent peut-être pour la première fois sous les yeux du lecteur. Peut-être ils ne lui disent, ne lui rappellent rien. Mais, quand on aura lu le *Récit d'une Sœur,* on ne les entendra plus prononcer avec indifférence.

Quelle douce sagesse et quelle bonté délicate dans le comte et dans la comtesse de la Ferronnays ! Que leur affection réciproque est touchante, et comme on est surpris de leur voir, à l'un et à l'autre, au sortir de la vie des cours, des sentiments si purs et des habitudes si simples !

Qui pourrait oublier Eugénie de la Ferronnays quand on a lu ses lettres, et surtout le journal où elle répandait le trop plein de son âme, ainsi qu'Eugénie de Guérin ? Sans avoir jamais fait de vers, la sœur d'Albert était poète autant que la sœur de Maurice ; plus poète peut-être, plus éprise de l'infini, plus dédaigneuse de la terre... Eugénie de la Ferronnays fait croire aux anges exilés ; elle a la nostalgie du ciel, et

cette nostalgie est chez elle si forte que, dans la fleur première de ses belles années, comblée de tous les dons qui enchantent la vie, elle aspire à la mort et voudrait la hâter, afin d'être plus tôt rendue à sa véritable patrie. Ce qui n'est guère moins étrange, c'est le ton, la manière dont elle parle à Dieu, la familiarité incroyable et charmante avec laquelle elle lui dit, en véritable enfant gâté, tout ce qu'elle a dans le cœur, tout ce qui lui passe par l'esprit, mêlant à ses prières des causeries, des confidences, je dirais presque des caresses et même des câlineries.

Nous sommes loin d'Esther, s'écriant dans son oratoire :

O mon souverain roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi !

et se figurant Dieu sous les traits agrandis du Louis XIV de Suse ou de l'Assuérus de Versailles.

Olga, gracieuse figure que nous ne faisons qu'entrevoir, parce qu'elle a passé trop vite dans ce monde, Olga est bien la sœur, l'élève d'Eugé-

nie, et sa prière aussi ressemble à l'élan d'un enfant qui se jette au cou de son père.

On devine l'attrait qu'offre la lecture d'un livre qui nous permet de voir, dans leur intimité, ces êtres d'une grâce et d'une bonté idéales. Et cependant le grand intérêt du *Récit* ne porte pas sur ceux dont je viens de parler. Il porte sur Albert et encore plus sur Alexandrine.

Albert, au moment où nous faisons connaissance avec lui, est un jeune homme de vingt ans. Il a terminé ses études, mais il n'a mis encore le pied dans aucune carrière. La révolution de 1830 a fermé brusquement l'avenir devant lui. Il ne paraît pas regretter beaucoup les avantages que pouvait lui promettre la situation de son père. C'est une âme contemplative, rêveuse et passionnée, comme on en voyait tant alors, comme on n'en voit guère aujourd'hui.

La physionomie d'Albert, bien naturelle et bien distincte, est cependant marquée au cachet d'une époque de notre histoire littéraire. C'est l'époque où le romantisme, allié au catholicisme, voyait marcher sous sa bannière presque toute la

jeunesse lettrée éclose aux derniers soleils de la Restauration.

Albert écrit sur son carnet : « Tel jour, lu lord Byron et l'*Imitation.* » La note est caractéristique. Mais la religion, chez la plupart des romantiques, n'était qu'une chose accessoire; chez Albert, on le sent, elle est la chose principale. Lui, il est catholique à fond; il l'est jusqu'au prosélytisme; il le serait jusqu'au martyre. Le désir de sauver l'âme d'Alexandrine, en la faisant rentrer au giron de l'Église, se lie à son amour dès le commencement et s'y mêle jusqu'à la fin, prêtant à cet amour, sans en rien retrancher de ce qui est humain, une incontestable grandeur.

Née à Saint-Pétersbourg, filleule de l'empereur Alexandre, bien qu'elle n'appartînt pas à la religion grecque mais à la religion luthérienne, attachée à l'impératrice comme demoiselle d'honneur, Alexandrine avait pour père le comte d'Alopeus, Suédois de naissance, qui fut longtemps ministre de Russie à Berlin, et pour mère une Allemande, célèbre alors par sa beauté, Jeanne de Wenkstern, comtesse d'Alopeus, depuis prin-

cesse Lapoukhyn. Moins belle, dit-on, que sa mère, Alexandrine était douée d'un charme irrésistible. On remarquait, dans les salons où elle avait été introduite, bien jeune encore, l'élégance et la grâce de Mlle d'Alopeus, et, dans son intimité même, on disait d'elle *la suave, la poétique Alexandrine*. Elle n'était pas moins remarquable, ainsi qu'on le verra en lisant son histoire, par le caractère et par le cœur.

Alexandrine d'Alopeus avait contracté, à Saint-Pétersbourg, avec Pauline de la Ferronnays, une amitié fondée sur la triple conformité des situations, des âges et des âmes. Albert faisait alors ses études à Paris, et les plus jeunes filles du comte de la Ferronnays étaient aussi restées en France. C'est par les conversations de Pauline qu'Alexandrine apprit à connaître, à aimer d'avance toute cette famille qui devait être un jour la sienne. Quand les événements séparèrent les deux amies, leurs adieux furent mouillés de larmes. Selon l'usage, on se promit de s'aimer en dépit du temps et de l'absence ; contre l'usage, on tint parole. D'autres événements devaient les rapprocher trois ans plus tard. M. de la Ferronnays s'était déterminé à s'établir en Italie. La

mort du comte d'Alopeus fit prendre à la comtesse la résolution de venir y passer le temps de son veuvage. Les deux familles se revirent, et la liaison formée aux bords de la Néva se renoua aux bords du Tibre.

C'est ici que paraît Albert et ici que commence l'histoire d'un amour que Mme Craven n'a pas craint de nous faire connaître dans toute son exaltation. Elle a jugé utile que l'on sût par quels sentiments passionnés et romanesques avait débuté cet amour « consacré et sanctifié depuis de toutes les manières ». Elle a jugé utile, je copie ses paroles, « d'apprendre au monde, qui se plaît à croire froids et insensibles ceux qui savent rester maîtres d'eux-mêmes et fidèles à la loi de Dieu, quels sentiments vifs et tendres peuvent remplir le cœur d'un chrétien. Si l'on me reprochait, poursuit-elle, le charme même d'une telle peinture comme un danger de plus, je demanderais aux esprits assez austères pour le craindre de suspendre leur jugement et de lire avec indulgence tout ce qui, dans ce genre, pourra les surprendre dans cette histoire. S'ils veulent bien l'achever, ils y verront l'amour de Dieu surmonter l'amour hu-

main ; ils y verront la foi tout dominer, la douleur tout purifier. Ils verront enfin comment surent souffrir et mourir ceux qui surent aimer ainsi. »

Maintenant, il s'agit d'offrir à mes lecteurs le meilleur moyen de savoir si l'ouvrage leur agréera. Je voudrais placer sous leurs yeux les passages que j'ai choisis pour leur en donner une idée juste et leur en indiquer les différents aspects. Mais je me trouve aux prises avec l'embarras des richesses. Ces passages, qu'il me faudrait éclaircir et lier, c'est-à-dire allonger encore par un commentaire suivi, sont d'un nombre et d'une étendue qui rendent nécessaires de très-pénibles sacrifices.

Bornons-nous donc à ce qui peut mettre Alexandrine en lumière. Laissons les autres personnages, laissons l'angélique Eugénie et Albert lui-même dans l'ombre ; retranchons, bien à contre-cœur, les pages où il est question de ce prêtre au génie tout *fénelonien* qui devint Mgr Gerbet ; et, avec un regret plus vif encore, s'il est possible, sacrifions ce qui regarde le comte de Montalembert, que ce livre nous mon-

tre jeune et sous l'aspect le plus aimable. Ne parlons que d'Alexandrine, ou, ce qui vaut bien mieux, donnons-lui la parole. Et d'abord, écoutons ce qu'elle va nous dire sur le commencement de sa liaison avec Albert. L'émotion, dont elle n'est pas maîtresse, perce dès la première phrase, où sa plume troublée a jeté les mots au hasard.

« C'était un mardi, le jour consacré aux anges gardiens ; j'étais encore en grand deuil de mon père, à Rome, le 17 janvier 1832, et ne sortant jamais, lorsque je fis la connaissance d'Albert. Il faisait une visite à ma mère, et moi j'étais en bas, chez une amie qui logeait dans la même maison que nous (la casa Margherita), causant avec elle d'une façon fort animée. Je ne remontai que longtemps après qu'on m'eût avertie que le frère de Pauline de la Ferronnays était là-haut. Je remontai enfin ; je l'ai regardé avec indifférence. Je ne l'ai pas trouvé beau, quoiqu'il me semble avoir remarqué l'expression de ses yeux, et qu'il me fît une impression agréable... »

« Le 5 février, j'allai avec Mary M*** (ma jeune voisine) entendre chanter les religieuses à

la Trinité-du-Mont. J'y vis *M. de la Ferronnays* (comme j'appelais alors Albert), toujours à genoux. Il m'intéressait sans que je m'en rendisse compte, et surtout je me sentais déjà une singulière confiance en lui; car, en sortant de l'église, me trouvant près de lui, je lui dis combien j'aurais voulu me mettre à genoux comme lui, et que, si j'avais été avec ses sœurs, je l'aurais fait.— « Alors, pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite ? me dit-il; pourquoi ce respect humain ? » Cette hardiesse (car il me connaissait si peu), dans un homme de vingt ans, me plut. Jamais un jeune homme ne m'avait fait une représentation aussi sage. En descendant avec lui le bel escalier de la Trinité-du-Mont, je remarquai sa figure, surtout son expression. Je désirai qu'il vînt le soir. Il vint. »

Il y a là sans doute des négligences de langage; mais quelle sincérité et quelle grâce ! Avez-vous remarqué (non certes comme une négligence !) ce mot *lui* quatre fois répété en trois lignes ? Et les deux toutes petites phrases de la fin, les trouvez-vous assez jolies ?

« Le 24 février, nous fîmes, lui et moi, avec

ma mère et M. Rio, une mémorable promenade à la villa Pamphili. Avant cela, nous avions été à la villa Mattei. Tout ce qu'Albert m'avait dit là m'avait déjà beaucoup plu; mais à la villa Pamphili, en face de cette belle vue, au milieu de ces grands arbres, nous marchions un peu séparés de ma mère pour causer sans qu'on nous entendît. Oh ! quelle douce sympathie nous devinâmes alors entre nous ! Nous causâmes, je crois, pendant une heure, de religion, d'immortalité et de mort, qui serait si douce dans ces beaux jardins. Cette conversation, si différente de toutes celles qui avaient fatigué mes oreilles dans le monde, cette conversation descendit au fond de mon cœur. »

Tel fut tout d'abord leur amour qui, sans être exempt ou privé d'aucune des émotions que cette passion nous apporte, n'abdiqua jamais, dans Albert et Alexandrine, ce religieux caractère. La passion d'Albert est ardente jusqu'à la fièvre ; mais ce qu'il désire le plus ardemment (permis à qui veut d'en sourire), c'est qu'Alexandrine devienne catholique.

Citerai-je une preuve bien extraordinaire de

son amour et de sa foi ? Vers la fin du mois de mars, Albert, de grand matin, sortit, à la dérobée, de sa maison, et, revêtu d'un froc de pèlerin, les pieds nus, il accomplit pour son amie, qui ne le sut que longtemps après, le pèlerinage des *Sept-Basiliques*. C'était pour obtenir la conversion d'Alexandrine, et il fit alors, à cette intention, l'offrande de sa vie à Dieu.

Pour nous montrer, par un rapprochement saisissant, quelle harmonie existait d'avance entre ces deux âmes, Mme Craven rapporte ici une prière que fit Alexandrine elle-même, à l'âge de quinze ans. A cette époque, qui était celle de sa confirmation luthérienne, déjà préoccupée de doutes religieux, et plutôt troublée que satisfaite par les réponses du pasteur qu'elle consulta, elle fit à Dieu, un jour, le solennel abandon de son bonheur en cette vie, et demanda, à ce prix, la claire vue de la vérité. Elle écrivit cette prière dans un livre où la sœur d'Albert la lut, dit-elle, avec édification, avant son accomplissement, et la relut ensuite, avec une émotion profonde, quand Dieu eut accepté l'offrande de chacun et qu'il eut accordé à chacun sa demande.

Après les cérémonies de la semaine sainte et les fêtes de Pâques, les deux familles partirent pour Naples. Elles ne firent pas route ensemble, mais on se retrouva bien vite, et on loua, pour la fin du printemps et l'été, deux villas presque contiguës, sur la crête du Vomero.

Le lieu, le climat, la saison, la proximité des demeures, la retraite où vivaient alors l'une et l'autre famille, et leur réunion presque continuelle, toutes les circonstances conspirèrent à rendre plus vive et plus profonde, à Naples, l'impression reçue à Rome.

« Nous passions, dit Alexandrine, la plus grande partie de nos soirées sur la terrasse d'en haut. Cela était enchanteur ! Les deux golfes, ces rivages, ce Vésuve d'où ruisselaient des rivières de feu, un ciel toujours étoilé, un air toujours embaumé ! et, avec cela, s'aimer ! s'aimer ! en osant parler de Dieu !... »

Entre Albert et Alexandrine, le mariage, à ce qu'il semble, devait s'arranger aisément. Il souleva pourtant plus d'une grave objection. La différence des religions, la fortune à peu près

absente d'un côté, et de l'autre assez médiocre, la trop grande jeunesse d'Albert, son défaut de carrière, son défaut de santé, l'état de sa poitrine qui inspirait dès lors à la comtesse d'Alopeus des craintes que la suite a trop justifiées, que de choses capables de faire, je ne dis pas seulement hésiter, mais reculer des parents sages! L'hésitation, en effet, fut très-grande de part et d'autre. Il y eut des délais, il y eut des épreuves; mais l'amour triompha de tout.

Le mariage eut lieu à Naples, le 17 avril 1834, au beau milieu du printemps. Une délicieuse maison, moitié villa, moitié cottage, avait été louée pour les jeunes époux sur le penchant de la colline que couronne Castellamare. Ce fut là qu'ils se dirigèrent quelques heures après la bénédiction nuptiale. « Je montai avec Albert dans notre calèche, dit Alexandrine, et nous partîmes... Tous les deux, nous croyions rêver!... »

Leur calèche les déposa au pied d'une rampe ombragée d'un berceau de vigne et de roses. C'était l'entrée de la maison où les attendait le

bonheur. Il fut plus grand, plus pur encore qu'ils ne l'avaient imaginé...

Un accident léger, mais de sinistre augure, vint troubler tout à coup la sérénité de leur ciel. Un jour, Alexandrine vit Albert porter vivement son mouchoir à ses lèvres et l'en retirer taché de sang. C'était le dixième jour après son mariage !...

En vain Albert parut n'attacher aucune importance à ces quelques gouttes de sang. Il ne réussit pas à faire illusion au cœur d'Alexandrine. L'inquiétude y pénétra, se changea peu à peu en chagrin dévorant et à la fin en désespoir. A partir de ce moment, la villa enchantée, à l'escalier couvert de roses, ne lui parut plus si riante. Bientôt Alexandrine, alarmée par d'autres symptômes, sur lesquels son attention était désormais éveillée et qui ne lui rappelaient que trop les appréhensions de sa mère, voulut quitter Castellamare pour aller habiter Sorrente, dont l'air un peu moins vif devait convenir davantage aux poumons délicats d'Albert. L'air y était trop vif encore. Ils quittèrent Sorrente pour Pise. Après un hiver passé là, sans que

l'état d'Albert en parût amélioré, on leur persuada qu'un voyage lointain, un voyage dans l'Orient offrait une chance à tenter.

Ils partirent, entraînés surtout, l'un et l'autre, par le désir d'aller au château de Korsen, dans les environs d'Odessa, voir la comtesse d'Alopeus devenue princesse Lapoukhyn. Albert pensa mourir dans ce magnifique château, et Dieu sait à quelles tortures Alexandrine y fut soumise dans sa chambre « tendue et meublée en soie rose » ! Ils revinrent enfin, elle le cœur brisé, lui plus malade que jamais. Ils s'établirent à Venise. Là encore, malgré les soins si dévoués, si admirables qui l'entourent, une crise terrible met Albert au bord de la tombe.

La famille, alors à Paris, accourut à l'appel de sa femme désespérée. On parvint à le ramener vivant dans son pays natal. Mais ses heures étaient comptées. Il accueillit la mort avec la fermeté d'un sage, avec la piété d'un saint. Il eut, avant de mourir, le bonheur ineffable de voir Alexandrine qui avait jusque-là, de crainte d'affliger sa mère, ajourné sa conversion, de la voir, dis-je, enfin devenue catholique, commu-

nier en même temps que lui, dans sa chambre, au pied de son lit, elle, pour la première, et lui, pour la dernière fois !

Écoutez, je vous prie, ceci, et, quelles que soient vos croyances, vous direz : Cette scène est belle et le mot d'Albert est sublime.

« Albert était au lit. Il n'avait pu rester levé. Je me mis à genoux près de lui (c'est Alexandrine qui parle). Je pris sa main, et c'est ainsi que commença la messe de l'abbé Gerbet... Je ne savais où j'étais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avançant, Albert me fit quitter sa main, cette main que je regardais comme si sacrée que, dans le moment le plus saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la tenant. » Albert me la fit quitter en disant : « Va, va, sois toute à Dieu ! » L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles en me donnant la communion ; ensuite, il la donna à Albert, puis je repris sa main chérie. Je m'attendais à le voir mourir cette nuit-là même !... »

Il souffrit quelques jours de plus. Sa mort, sa délivrance termine le premier volume. Le se-

cond, où l'on pourrait croire que l'intérêt va s'amoindrir, me paraît au contraire supérieur à l'autre. Ce volume contient l'histoire du veuvage d'Alexandrine. Nous l'avons vue la plus délicieuse amie, l'épouse la plus tendre et la plus dévouée : sous son voile de veuve, elle est incomparable.

Une lettre écrite par elle, à la date du 10 juillet 1836, nous montre le fond de son âme.

« Pauline, Pauline! j'aurais pu t'écrire le 29 juin (jour de la mort de son mari); j'ai été occupée à autre chose; mais je l'aurais pu. Dieu m'a donné la grâce de pouvoir beaucoup, de pouvoir au-delà de ce que j'aurais jamais cru pouvoir, car j'ai pu voir le regard d'Albert s'éteindre, j'ai pu sentir sa main se refroidir pour toujours. Eugénie te l'aura dit, cette grâce que j'ai tant demandée à Dieu, je l'ai obtenue.

« Il est mort appuyé sur mon bras, ma main tenant la sienne, et je ne me suis pas troublée une minute en voyant ses derniers soupirs; et, voyant qu'il était à l'agonie, j'ai demandé à la sœur s'il souffrait encore, et elle m'a dit : *Plus!*

Alors, je l'ai laissé partir, sans regret, à ce qu'il me semblait. Seulement, bien tranquillement, je baisais ses yeux toujours si chers, et déjà privés de vue et peut-être de sensation; et j'appelais aussi tout près, tout près, dans son oreille. son nom si aimé : *Albert,* n'ayant pas d'autre terme plus tendre que ce nom qui disait tout... Peut-être qu'il m'a entendue, comme un son qui s'évavouit peu à peu; peut-être qu'il m'a vue, comme un objet qui peu à peu disparaît dans l'obscurité.

« Oh ! Pauline, j'ai eu beaucoup de force alors, surnaturelle même ! J'en ai eu encore beaucoup pendant trois jours; puis elle a commencé à tomber, tomber, et, chaque lendemain, elle me paraît plus tombée que la veille. Je ne puis pas vivre sans lui ! Je ne puis non plus mourir ; rien ne me tue !... »

Toute la première partie du second volume est remplie de la douleur d'Alexandrine, douleur qui, tour à tour, s'épanche et se contient, ou plutôt veut se contenir, puis tout à coup éclate en sanglots et en cris de la plus poignante éloquence. Le spectacle d'une grande âme aux

prises avec le malheur, ce spectacle que les sages de l'antiquité disaient être agréable aux dieux, Alexandrine nous le donne, et d'autant plus intéressant, je ne veux pas dire agréable, qu'elle n'affecte point la raideur « d'un stoïque aux yeux secs ». Elle est femme et chrétienne. Elle pleure, elle prie; elle appelle à genoux la grâce, lorsque la nature succombe. Catholique aujourd'hui, par la profession, non plus seulement par le cœur, elle se retrempe à des sources qui manquaient à la protestante.

Cependant, malgré son courage, malgré sa foi profonde et son ardente piété, elle demeura bien des jours pour ainsi dire anéantie sous le coup qui l'avait frappée. Remise lentement en possession d'elle-même, elle n'essaya pas d'abord de se faire une autre existence. Elle s'efforça, au contraire, de revivre sa vie passée, de la revivre jour par jour, à dater de celui où elle avait connu Albert.

Elle entreprit d'écrire l'histoire de leur vie à deux. Recueillant, sans relâche, ses propres souvenirs et s'aidant de tous ceux qu'on avait gardés autour d'elle, elle en composa un récit

tellement détaillé qu'il remplit, en lignes serrées, trois manuscrits volumineux. Le premier est intitulé : *Amour;* le second : *Amour, Mariage;* le troisième : *Amour, Mariage, Mort.*

Avait-elle l'idée qu'un jour ce récit serait publié ? Ce n'est pas dans cette intention, assurément, qu'elle l'écrivait. Elle savait trop bien, d'ailleurs, que le public se plairait peu à cette multitude de petits incidents qu'elle voulait absolument reproduire pour elle-même. Mais qu'une plume sympathique tirât plus tard de ses cahiers un livre intéressant et de bienfaisante lecture, elle le croyait très-possible et ne s'en effarouchait pas.

Cette occupation venant à lui manquer, elle se tourna peu à peu, dirigée par l'abbé Gerbet, vers la plus haute source des consolations, la plus haute et la seule véritablement salutaire. Peu à peu, elle en vint, non pas à oublier Albert, mais « à ne respirer que du côté du ciel ». Dès lors, consacrée sans réserve à des œuvres de charité, sa vie fut celle d'une sainte, dans toute la force et toute la vérité du mot. Ce que Mme Cra-

ven raconte d'elle, à la date de 1847, a un vrai parfum de légende.

« A cette époque, on peut dire qu'Alexandrine ne possédait plus rien. Sa garde-robe tout entière se composait de deux robes noires et d'une quantité de linge insuffisante... C'était presque toujours à pied qu'elle faisait ses longues courses, d'où elle revenait, vers l'heure du dîner, trempée de pluie et couverte de boue. Un jour qu'elle se trouvait ainsi dans un lointain quartier de Paris, dans une maison de sœurs de charité, où, comme partout, elle avait des amies, une des sœurs, la regardant de la tête aux pieds, lui dit tout d'un coup qu'elle avait une requête pressante à lui faire en faveur d'une pauvre femme qui avait absolument besoin d'une paire de souliers. Alexandrine, à l'instant, ouvre sa bourse et donne l'argent nécessaire. La sœur disparaît et revient au bout d'un quart d'heure, apportant en riant une paire de souliers dont Alexandrine avait besoin elle-même ce jour-là et que la sœur exigea qu'elle mît à l'instant à la place de la mauvaise chaussure qu'elle portait. »

Encore un fragment de légende. Par une

froide matinée d'hiver, elle assistait à la messe dans la chapelle d'un couvent. « Une dame, qui s'y trouvait comme elle, l'entendit tousser et, regardant cette femme à genoux, si pâle, si pauvrement vêtue et qui lui semblait si faible, elle en eut compassion. Elle alla trouver une des sœurs du couvent pour lui dire qu'il y avait là dans l'église une pauvre dame, trop pauvre sans doute pour se procurer le nécessaire, et à laquelle elle donnerait bien volontiers du lait, si elle en avait besoin, et ne pouvait pas le payer. La charitable dame fut confuse lorsqu'on lui nomma Mme Albert de la Ferronnays. »

Quelques mois après, le 9 février 1848, la comtesse, sa belle-mère, dernière survivante des principaux personnages de ce *Récit,* Mme de la Ferronnays, qui devait elle-même mourir dans l'année, écrivait à Mme Craven : « Albert et Alexandrine sont réunis pour toujours ! »

On ne saurait faire connaître que très-imparfaitement et très-superficiellement, par une analyse rapide et des citations écourtées, deux volumes, formant ensemble neuf cents pages, où l'intérêt ne languit pas; une histoire aussi émou-

vante qu'aucune fiction romanesque, et cela sans jamais sortir ni de la vérité, ni de la pureté la plus scrupuleuse; un ouvrage aux aspects multiples, et dont l'idée fondamentale, ensevelie pour ainsi dire sous les faits, sous les épisodes, sous tous les détails du récit, ne se dégage bien qu'après une lecture attentive et complète.

Cette idée, essentiellement chrétienne, contre laquelle se sont élevées de nos jours et s'élèvent encore tant de protestations bruyantes, c'est la sanctification de l'âme par la douleur. Nous tenons à la fois la pensée, le plan et la division de l'ouvrage. Le sujet du premier volume, c'est la sanctification d'Albert; le sujet du second, celle d'Alexandrine. L'ouvrier reçoit son salaire quand le travail est achevé.

Qu'un livre si austère au fond soit aussi attachant à lire, c'est une rencontre bien rare. Produira-t-il, cet heureux livre, le double effet qu'en attend Mme Craven, qui déclare l'avoir publié dans le but de faire aimer les siens et encore plus aimer Dieu? Elle est digne d'un tel succès. S'il ne m'appartient pas de prononcer sur le dernier point, il m'est bien permis d'affirmer que je ne

connais pas un lecteur du *Récit* qui n'aime et n'admire aujourd'hui, non-seulement le comte et la comtesse de la Ferronnays, Albert, Alexandrine, Eugénie et Olga; mais encore cette Pauline qui nous les fait si bien connaître. Je suis sûr que ces sentiments se répandront de plus en plus, et je ne pense pas qu'ils s'arrêtent à la génération présente.

UN

MANUSCRIT DE BOSSUET

On vient de vendre, à la salle Silvestre, un manuscrit de Bossuet que je n'ai pu acheter, mais que j'ai eu le privilége d'examiner avant l'adjudication. Cet examen m'a si vivement intéressé que j'éprouve le besoin d'en communiquer le résultat au public. Nous ressemblons tous à la Fontaine, en un point : nous avons tous notre Baruch, une succession de Baruchs; dès qu'un objet nous a frappés, dès qu'une idée nous préoccupe, il faut absolument que nous en fassions part aux autres. Mon Baruch d'aujourd'hui, c'est l'autographe en question.

Les autographes de Bossuet sont précieux, sans être rares. Outre ceux qui se trouvent dans les dépôts publics, il y en a un certain nombre

dans les cartons des amateurs. Cet éparpillement, pour le dire en passant, est une chose regrettable. Il rend plus difficile encore un travail souvent réclamé et que nous attendons toujours, une édition nouvelle, véritablement complète et scrupuleusement exacte du plus grand de nos écrivains. La moins imparfaite que nous ayons ne contient pas toutes les pages que Bossuet a laissées, et elle en renferme beaucoup que les éditeurs lui ont prêtées ; ce qui, en bonne conscience, ne fait pas compensation.

Le manuscrit dont je vais parler n'est point un ouvrage inédit. Je me fais un devoir de le déclarer tout d'abord, au risque d'écarter les trois quarts des lecteurs que l'enseigne avait attirés. C'est un sermon bien connu et que chacun peut lire, à quelques différences près, dans l'édition de Lebel, tome XVI, page 527 ; c'est le panégyrique de saint André. Mais, si on connaît l'ouvrage, on ne connaît pas le manuscrit, et il est par lui-même instructif à plus d'un égard. Il nous montre comment Bossuet composait et nous apporte aussi une nouvelle preuve de l'altération qu'ont subie ses œuvres posthumes. Je me propose donc de toucher ces deux questions, qui

ne sont pas sans importance pour notre histoire littéraire.

Avant tout, il est bon de dire à quelle époque de sa vie, devant quel auditoire, dans quelle circonstance Bossuet prêcha le sermon dont nous allons nous occuper. Grâce à M. Floquet, je ferai l'érudit sans peine. Le panégyrique de saint André fut prononcé, le 18 novembre 1668, dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Bossuet avait accompli sa quarante et unième année. Il n'était pas encore évêque, mais le titre seul lui manquait : par son génie, par ses vertus, par des services éclatants, il en avait dès lors conquis l'autorité. Ce sermon, le premier qu'il ait prêché aux Carmélites, fit accourir au monastère ce que le monde avait de plus noble et de plus illustre. La duchesse de Longueville, la princesse de Conti, la duchesse de Guise, la duchesse de Montpensier, le grand Condé, Turenne, converti à la foi catholique depuis quelques jours seulement, faisaient partie de l'auditoire. Tous les yeux et toutes les pensées étaient fixés sur le héros que les enseignements du prédicateur même qui allait prendre la parole avaient décidé à rentrer dans

a religion de ses aïeux, et le but principal de la solennité était de célébrer une si glorieuse conquête. Le panégyrique de saint André parut aux assistants *d'une exquise beauté*. C'est l'expression dont se servent les Carmélites dans leurs mémoires, et le père Toussaints Desmares, qui avait eu le bonheur de l'entendre, en parlait encore vingt-cinq ans plus tard avec ravissement. Nous n'en pouvons juger que d'une manière imparfaite; nous ne le possédons pas tel qu'il a été prononcé. Le manuscrit n'en offre qu'une ébauche, et l'on saura bientôt que penser du texte imprimé.

Voyons d'abord le manuscrit. Il se compose de neuf feuillets, petit in-4°, formant dix-huit pages très-pleines. On reconnaît tout de suite l'écriture de Bossuet. Le nombre des corrections et la manière dont elles sont faites : des phrases condamnées avant d'être finies; d'autres terminées, mais barrées pour être reproduites plus loin, des mots écrits à moitié, puis immédiatement rayés et remplacés, d'autres jetés sans liaison et comme des pierres d'attente, démontrent jusqu'à l'évidence que l'on est en présence d'une minute primitive. Et la réflexion qui vient d'a-

bord est celle-ci : que de soins ont coûtés à un si beau génie les ouvrages qui font sa gloire ! Son éloquence incomparable, qui semble toute spontanée, était un don du ciel sans doute, mais elle était aussi le fruit d'un opiniâtre labeur.

Ce manuscrit révèle tous les efforts de l'écrivain. C'est comme un talisman qui nous fait entrer invisibles dans son cabinet de travail. Bossuet est là devant nous, oui, Bossuet lui-même, qui réfléchit et qui compose. En le voyant prendre la plume, nous croyons que cette plume va courir sur le papier ; elle marche au contraire d'un pas posé et circonspect. Elle se hâte avec lenteur, comme Boileau veut qu'on se hâte ; comme il le veut aussi, elle efface souvent. Elle rencontre des obstacles qui la font çà et là broncher, elle si ferme et si habile. Mais c'est l'affaire d'un moment ; elle les surmonte ou les tourne, hésitant quelquefois, ne déviant jamais. Une difficulté plus grande se présente : je ne sais quel escarpement semble lui fermer le passage. Des ratures multipliées témoignent de son embarras. Elle cherche une issue, cherche encore et s'étonne de ne pas la trouver. Enfin elle la trouve ; l'endroit difficile est franchi, et, à son allure plus

vive, on dirait qu'elle veut regagner les instants perdus. Deux, trois, quatre pages de suite sont rapidement tracées; plus d'hésitation, plus de tâtonnement; Bossuet a cessé de peser chaque mot, d'ajuster chaque phrase à part; en plein dans son sujet et poussé en avant par le courant de ses pensées, rien ne peut plus lui faire obstacle.

Cependant le mouvement qui l'emportait se ralentit; il commence à sentir le poids de la fatigue; il sent du moins que l'heure de l'inspiration est passée, il s'arrête et relit les pages qu'il vient d'écrire. Pour tout autre que lui, ces pages seraient excellentes; il y aperçoit des défauts et va les faire disparaître. Il étend un passage, il en abrége un autre, en transpose un troisième et donne à tous un prix nouveau. Ce mot n'était qu'à peu près juste, il y substitue le mot propre. Cette phrase surchargée se traînait péniblement, il la soulage et elle marche. Une idée intermédiaire manquait à ce raisonnement; il y glisse un anneau et la chaîne est parfaite. Ces remaniements, ces retouches, qui portent tour à tour sur l'ensemble et sur les détails, sont tous marqués au coin de la logique la plus

sûre et du goût le plus délicat. Ils prouvent qu'il y avait dans Bossuet un critique aussi accompli que l'écrivain, et offrent à celui qui voit le manuscrit la plus précieuse leçon de style.

Une leçon semblable donnée par Bossuet vaut la peine d'être recueillie; je vais tâcher de la transmettre, en partie du moins, aux lecteurs. Ils en profiteront, j'espère, mieux que moi.

Lorsque, dans l'ouvrage imprimé, on lit la première page du panégyrique de saint André, tout le monde sent qu'elle est belle, mais personne ne se rend compte du travail qui l'a embellie. J'en ai été témoin, et je dirai ce que j'ai vu. Je transcris d'abord le passage tel que le donnent toutes les éditions, conformes sur ce point au manuscrit, mais au manuscrit corrigé :

« Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Évangile; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui; et, parmi tant d'écoutants, il n'a pas gagné encore un seul disciple; aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il

rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets, il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde ; mais, quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle ; il sait ceux qui sont à lui, il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance, car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres ; enfin il va choisir ses apôtres.

« Les hommes jettent leurs filets de tous côtés ; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Église, selon la parole de l'Évangile ; Jésus choisit. Mais, puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Écoutez, mes frères : Jésus marchait le long de la mer de Galilée ; il vit deux pêcheurs, Simon et André, son frère, et il leur dit : « Venez après

moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. »

Cette page admirable n'est pas tombée telle que la voilà de la plume de Bossuet. Il l'a soigneusement retouchée, lentement perfectionnée. Si l'on tient à savoir comment le grand écrivain se corrige, je demande qu'on veuille bien me suivre avec un peu d'attention et reporter de temps en temps les yeux sur le morceau qu'on vient de lire. Après ces mots : « Aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre », Bossuet avait mis d'abord : « Il en renvoie, il en choisit. » Il a effacé cela et mis à la place : « Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. » Je croirais manquer de respect aux lecteurs si je m'arrêtais à faire ressortir la supériorité de la seconde leçon sur la première. Le dernier trait probablement est à l'adresse de Turenne. A la suite de la phrase : « Il a ses personnes choisies », Bossuet avait écrit immédiatement : « Mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il, etc. » Tout ce qui se trouve dans l'intervalle a été ajouté en marge : heureuse addition, qui donne plus d'am-

pleur et de solennité au début du panégyrique. Ces lignes, rattachées par un renvoi au texte, gardent la trace de la peine qu'elles ont coûtée à l'auteur. J'y ai compté jusqu'à trente-deux mots raturés. Il les a raturés, non en se relisant, mais dans le travail même de la composition. Ainsi Bossuet venait d'écrire : « Il tend ses rets sur cette vaste mer du siècle », il s'aperçoit qu'il peut, en développant son idée, terminer magnifiquement une phrase qui tournait court et finissait sur un mot sec; il barre l'épithète et « cette mer du siècle » semble apparaître à nos regards : « Mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. » De même, après les mots : « Il sait ceux qui sont à lui », Bossuet avait commencé par écrire : « Et, si tous sont appelés, il y en a... ». Évidemment il allait ajouter : peu d'élus; il s'interrompt brusquement, renonce à une phrase que l'Évangile a consacrée, mais qui a pris avec le temps la banalité d'un proverbe, et écrit à la suite de ces mots effacés : « Il regarde, il considère, il choisit. » Dans le texte imprimé on lit : *et* il regarde. Il faut supprimer *et*, quoique l'auteur ait oublié de le rayer; utile dans la première leçon, cette conjonction est superflue dans la seconde. Je

crains qu'on ne m'accuse de tomber dans les minuties, et j'ose à peine faire remarquer que Bossuet ayant mis d'abord « *André et Simon* » a cru devoir indiquer par un signe qu'il fallait intervertir cet ordre et nommer Simon le prince des apôtres, avant André son frère : témoignage curieux, pourtant, du soin extrême qu'un si grand homme apportait aux moindres détails. N'ai-je donc pas raison de dire que, les yeux sur ce manuscrit, on voit Bossuet composer, qu'on surprend le travail qui s'opère dans son esprit, que l'on assiste, en quelque sorte, à l'enfantement de sa pensée ?

Si ce journal ne s'adressait qu'aux hommes qui s'occupent de l'art d'écrire, je n'hésiterais pas à faire pour chaque page du manuscrit ce que j'ai fait pour la première. Contraint ici de me borner, je ne relèverai qu'une seule variante dans toutes les pages qui suivent, mais je demande la permission de m'y arrêter un moment.

C'est dans le panégyrique de saint André qu'on trouve cette phrase souvent citée et que M. de Maistre admirait tant : « *Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa*

main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. » Cette phrase, si belle par la pensée et par le tour, on sera curieux peut-être de savoir comment elle est venue. Elle n'a pas jailli, comme on pourrait le supposer, de la plume de l'écrivain. Elle ne s'est pas offerte à son esprit dans la chaleur de la composition. Il l'a écrite en marge et s'y est repris à deux fois. Il avait mis d'abord : « *Quand Dieu veut faire voir sa puissance, il réduit tout à l'impuissance et puis il agit.* » L'idée est là, mais non la forme. Cette opposition d'*impuissance* à *puissance* n'est pas une heureuse antithèse ; l'oreille est un peu mécontente ; cela semble à la fois cherché et négligé. Comme ces défauts s'excluent l'un l'autre, je croirais à la négligence si je n'apercevais avant le mot *réduit* un autre mot qui s'est présenté le premier et que Bossuet a rayé. J'en conclus qu'il avait apporté quelque soin à la première rédaction. Ce que je ne puis assez admirer, c'est la manière dont il est parvenu à la transformer. Il y a là une habileté et un bonheur de correction qui me confondent. Qu'a-t-il fait pourtant ? Peu de chose. Il a passé un trait de plume sur le mot *puissance* et écrit au-dessus *qu'un ouvrage est*

tout de sa main; au-dessus du mot *impuissance* qu'il a laissé, il a écrit : *et au désespoir;* rien de plus et la phrase est métamorphosée. Il y a lieu de présumer qu'il aura commencé par la seconde correction pour donner à l'oreille une satisfaction légitime et qu'il n'y aurait pas songé si l'autre eût été déjà faite. La vérité m'oblige à dire que j'ai lu dans le manuscrit *et puis* et non pas *puis,* comme on le lit dans l'imprimé. Quoi qu'il en soit, on voit qu'il a suffi de deux retouches, en apparence bien faciles, pour qu'une phrase peu saillante, qui prêtait même à la critique, devînt merveilleusement belle.

Il me reste à dire comment les premiers éditeurs ont servi de guides aux suivants, ont *arrangé* la plupart des sermons et en particulier le panégyrique de saint André. Retrouvés par hasard, plus de soixante ans après la mort du grand évêque, dans les papiers du président de Chasot, son arrière-neveu, ces sermons ont vu le jour à une époque où l'on ne se rendait pas bien compte des vrais devoirs d'un éditeur. Le dix-huitième siècle avait sur ce sujet, comme sur d'autres plus importants, des idées assez erronées. Les altérations commises par la Beaumelle

dans la correspondance de Mme de Maintenon n'émurent alors que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, et l'on peut penser que Voltaire, peu scrupuleux lui-même, n'aurait pas jeté tant de cris s'il n'eût détesté la Beaumelle. Ces altérations, d'ailleurs, sont moins nombreuses qu'on ne le croit. Dom Deforis et dom Coniac en ont commis bien davantage, mais de la meilleure foi du monde, dans les sermons de Bossuet. Ces hommes animés des plus pures intentions, éclairés, comprenant le prix des manuscrits qu'ils publiaient, se sont plu à nous les gâter. Une idée malheureuse a présidé à leur travail. Voyant qu'ils n'avaient guère entre les mains que des lambeaux de l'éloquence de Bossuet, que presque rien n'était fini, que c'étaient là moins des discours que des matériaux de discours, ils se sont imposé la tâche de mettre ces matériaux non pas en ordre, mais en œuvre. Au lieu de nous offrir des ébauches, sans doute, mais des ébauches magnifiques, en inscrivant au front d'une édition plus sincère : *Pendent opera interrupta,* ils se sont efforcés, par des retouches et des interpolations innombrables, de simuler des compositions achevées. Ce serait, il est vrai, manquer de justice envers eux, que de ne pas se demander

si les lecteurs du temps auraient accepté la publication des manuscrits tels qu'ils étaient. Il est très-permis d'en douter. L'abbé Maury, qui a la gloire d'avoir, l'un des premiers, senti et proclamé, contre l'opinion étrange de la Harpe, que Bossuet, dans ses sermons, est aussi étonnant que dans ses oraisons funèbres, l'abbé Maury lui-même ne supposait pas possible la reproduction exacte des minutes qu'il avait vues. Dans une curieuse brochure, sortie des presses d'Avignon, en 1772, il félicite les éditeurs d'*avoir débrouillé ce chaos, d'en avoir su tirer des discours pleins, suivis, et qui avaient besoin d'être, pour ainsi dire, créés une seconde fois.* Il semble regretter qu'ils en aient laissé quelques-uns à l'état d'esquisse. « Je suis persuadé, dit-il avec son assurance méridionale, qu'il serait aisé de les finir et d'en composer des discours admirables. »

On voit qu'il s'en serait obligeamment chargé. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il approuve la méthode. Nous pensons aujourd'hui que les laborieux éditeurs auraient beaucoup mieux fait de ne pas prendre tant de peine, et de publier les sermons comme Auguste a voulu que l'on pu-

bliât l'Énéide. Toucher à un vers de Virgile ou à une ligne de Bossuet, sont deux témérités égales.

Lors même qu'on pourrait admettre le système adopté par Deforis et son ami, qui ont fabriqué des sermons avec des fragments de sermons, il y aurait lieu de restreindre les éloges exagérés que l'abbé Maury leur prodigue. Ces compositions artificielles, faites de morceaux ajustés, sont trop souvent défectueuses. On trahit Bossuet en nous donnant de tels discours comme s'ils étaient son ouvrage. Nous reconnaissons bien son génie à ces traits sublimes; voilà certainement des pages comme lui seul en sait écrire; mais ce ne sont pas là des discours comme il les compose. Les proportions sont mal observées, les parties mal liées, le style offre des disparates et quelquefois le sujet même est à peine abordé. Dans le panégyrique de saint André, il n'y a pas vingt lignes qui aient rapport à saint André. Ce sont peut-être ces défauts qui, sautant aux yeux de la Harpe et l'aveuglant sur tout le reste, lui ont fait décider magistralement que Bossuet était médiocre dans les sermons. *Bossuet médiocre!* Rivarol,

qui aimait les *alliances de mots,* a dû trouver celle-là hardie. D'autres critiques, au contraire, professent pour ces mêmes sermons une admiration sans réserve. Éblouis de tant d'éloquence et fascinés aussi par le grand nom de Bossuet, ils ne peuvent, ils n'osent y voir quelque chose à reprendre. Leur admiration serait, je crois, moins absolue, leur jugement un peu plus libre, s'ils savaient que l'ouvrage où tout leur est sacré n'est pas tout de la même main.

Ce que les éditeurs ont fait pour les autres sermons, il est facile d'en juger en voyant la manière dont ils ont procédé à l'égard du panégyrique. Passe encore s'ils avaient changé seulement quelques mots comme *devant que, si faut-il* et autres semblables qui leur paraissaient surannées, quoiqu'il eût mieux valu laisser à Bossuet « cet air d'antiquité » qui ne messied pas, ce me semble, au dernier *Père de l'Église*. Mais là ne se sont pas bornés leurs changements; il y en a de plus fâcheux. Ainsi l'orateur voit dans la pêche miraculeuse une image de la pêche spirituelle, par laquelle le monde s'est trouvé engagé dans les filets de l'Évangile, et, s'adressant aux carmélites, il dit

dans son langage aussi précis qus coloré: « *La parole est le rets: saintes filles, vous y êtes prises.* » Voilà le manuscrit; on lit dans l'imprimé : « *La parole est le rets qui prend les âmes,* » puis quatre lignes intercalées, puis enfin : « *Saintes filles, vous êtes renfermées dans ce filet.* » Que Dieu pardonne aux deux savants bénédictins une correction de ce genre! Mais, littérairement, c'est un péché mortel.

Ils ne se sont pas contentés de corriger le texte et de le corriger si malheureusement. Ils ont voulu le compléter. Dès la quatrième page, leurs interpolations commencent, et elles vont croissant en nombre et en étendue jusqu'à la fin. Ils y ont inséré, non-seulement des phrases, mais des paragraphes entiers et très-longs et plusieurs de suite. Le manuscrit original n'offre que les deux tiers au plus du sermon qu'ils ont imprimé. Et, avec tout cela, ce sermon demeure imparfait: ils y ont appliqué une péroraison et ils l'ont laissé sans exorde.

Mais comment savez-vous, m'objectera quelque lecteur, s'ils n'ont pas eu entre les mains un autre manuscrit plus complet que celui que vous

avez examiné? Je suis fâché que le lecteur n'ait pas fait l'examen lui-même. Des indices frappants l'auraient convaincu du contraire. Et n'en est-ce pas un déjà, si l'on veut bien y réfléchir, que cette variante dans l'apostrophe aux carmélites? Pense-t-on qu'elle soit tirée d'un manuscrit postérieur, et que ce soit là un perfectionnement apporté par Bossuet à sa première expression? L'espace me manque pour une démonstration en forme. Je dirai seulement que tout ce qui se trouve dans l'imprimé sans se trouver dans l'autographe est d'une infériorité manifeste. Du reste, la plupart des pages ajoutées ont leur germe dans la minute. Quelques indications laissées par Bossuet, quelques mots jetés sur la marge ont fourni les éléments. D'une petite note on a fait un grand paragraphe, qui paraît languissant et pâle quand le compare à la note. Par exemple, voici ce qu'on lit dans le manuscrit : « *L'Église parle à ses enfants. Promptitude. Dieu parle et tout se tait. La liberté ne nous est pas donnée pour hésiter ni pour disputer contre lui.* »

Ce n'est plus un orateur qu'on entend, c'est un prophète : c'est Moïse. Il y a dans ce style un

reflet, un écho des éclairs et des foudres qui partaient du mont Sinaï. Maintenant j'ouvre mon volume à la page 544 : « *L'Église parle à ses enfants; ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi et, à sa parole,* tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées, ou sans raison, lui obéissent avec tant de dépendance, nous qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle? Et, en effet, la liberté, etc. » Reconnaissez-vous là celui que vous entendiez tout à l'heure? Non, certes, ce n'est pas Bossuet qui s'est délayé de la sorte! J'ai les mains toutes pleines de citations aussi décisives, mais je craindrais de prolonger une étude déjà si longue. Quoiqu'on puisse compter sur l'attention des esprits élevés quand on parle de Bossuet, il ne faut pas la fatiguer.

Je finis donc sans avoir dit tout ce que j'aurais voulu dire. Je finis par un vœu qui est la conclusion naturelle de cet article : c'est qu'un intelligent et consciencieux éditeur fasse pour les

sermons de Bossuet ce que M. Faugère a fait pour les *Pensées* de Pascal, et qu'on les reproduise enfin tels que les manuscrits les donnent. Ce travail, qui présente, il est vrai, d'assez grandes difficultés, serait un éminent service rendu, non-seulement à la littérature, mais encore à des intérêts plus graves et plus délicats. Il importe à ceux qui s'appuient sur un passage des sermons, qu'il n'existe aucun doute sur l'authenticité du texte. On risque, en croyant invoquer le plus imposant témoignage, de citer simplement dom Deforis ou dom Coniac, deux théologiens très-dignes de respect, mais qui sont loin d'avoir, soit dans l'Église, soit dans le monde, l'autorité de Bossuet.

FIN.

TABLE

Pages.

Mon Père 1

Hégésippe Moreau 41
Correspondance de Lamennais 103
La Philosophie de Gœthe, par E. Caro 138
Récits poétiques, par Eugène Mordret 155
Les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot 175
La Montagne, par J. Michelet 198
Affaire Clémenceau, par Alexandre Dumas fils . . 217
Récit d'une sœur, par Mme Craven 247
Un Manuscrit de Bossuet 275

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES 19

Typ. G. Chamerot